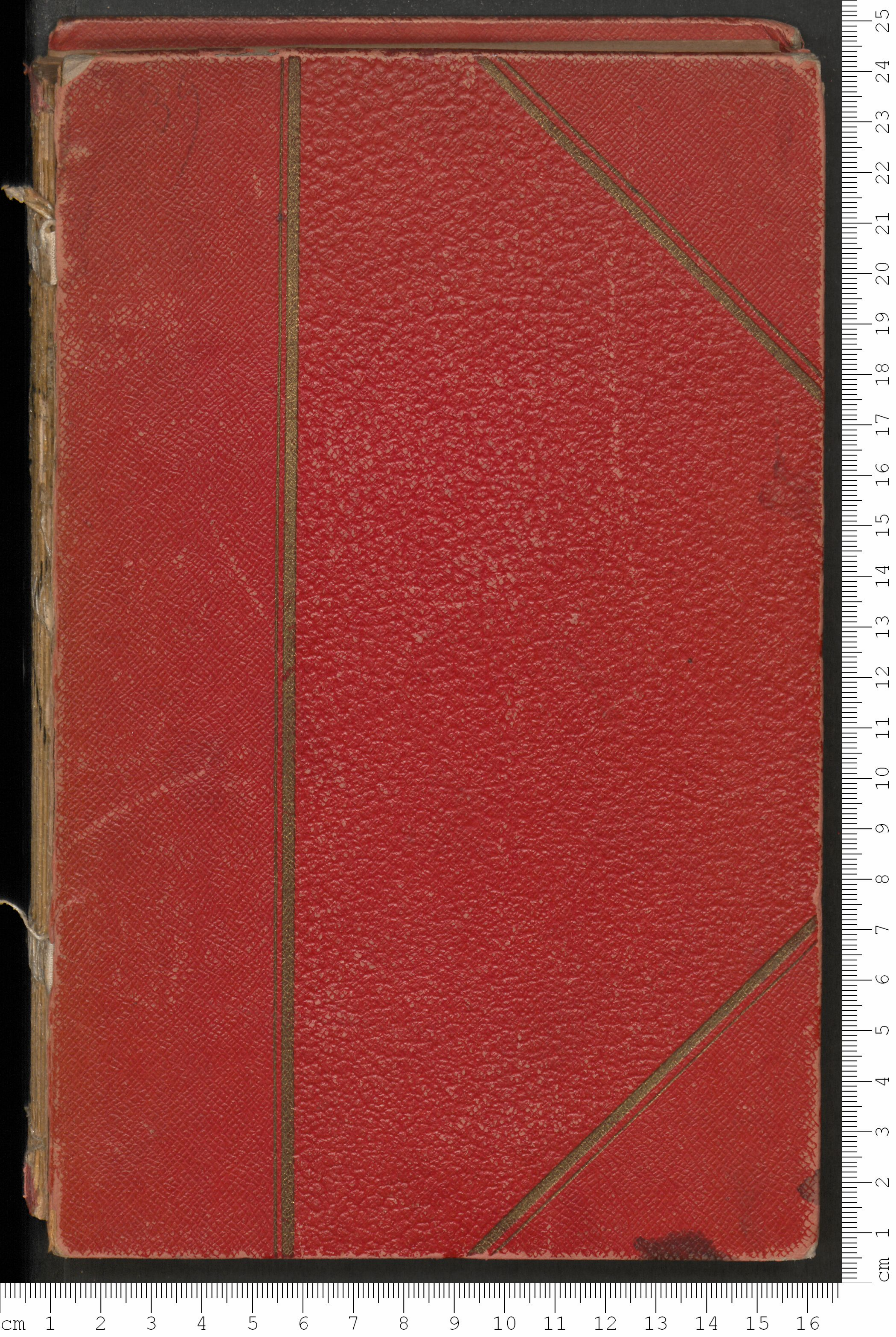
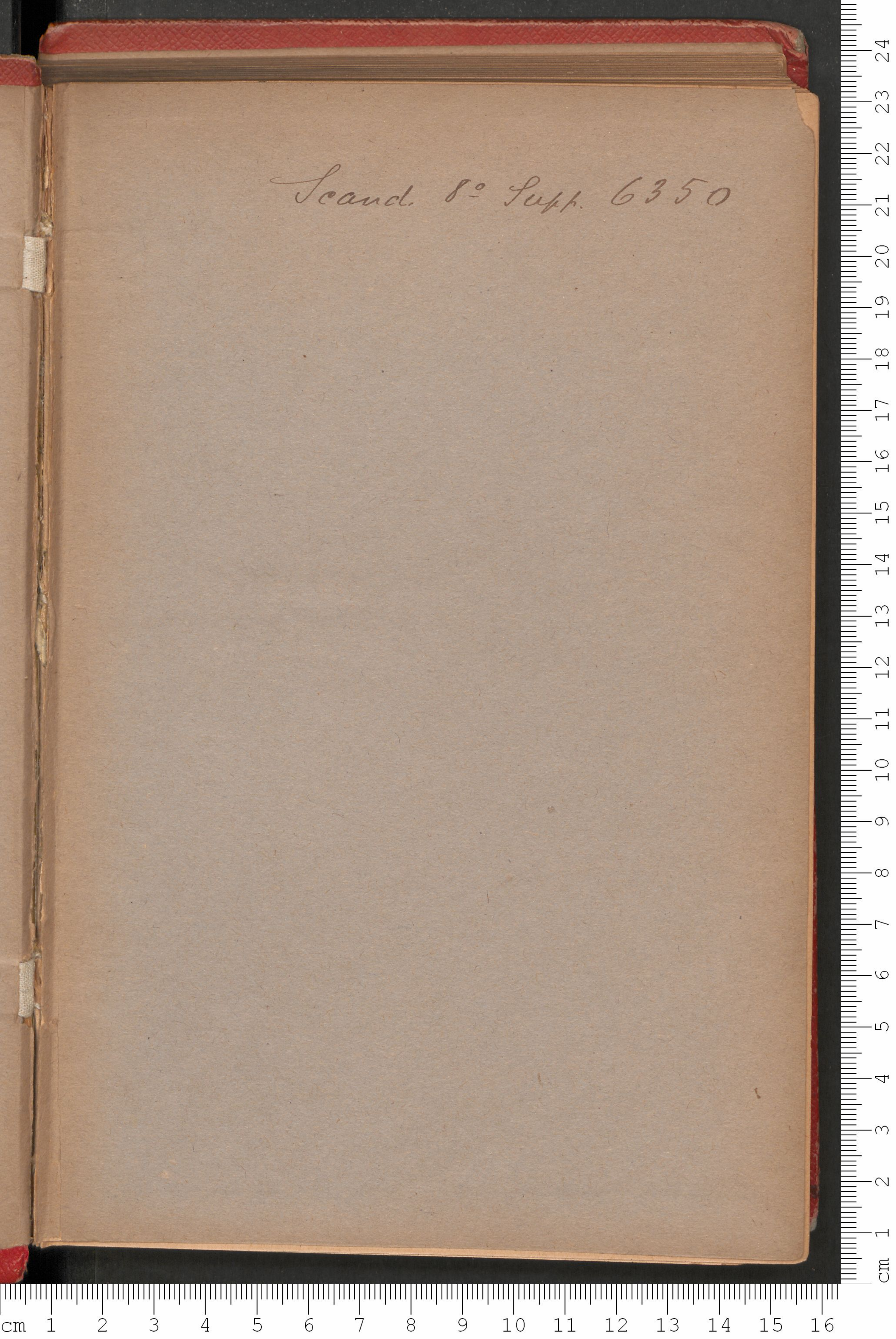
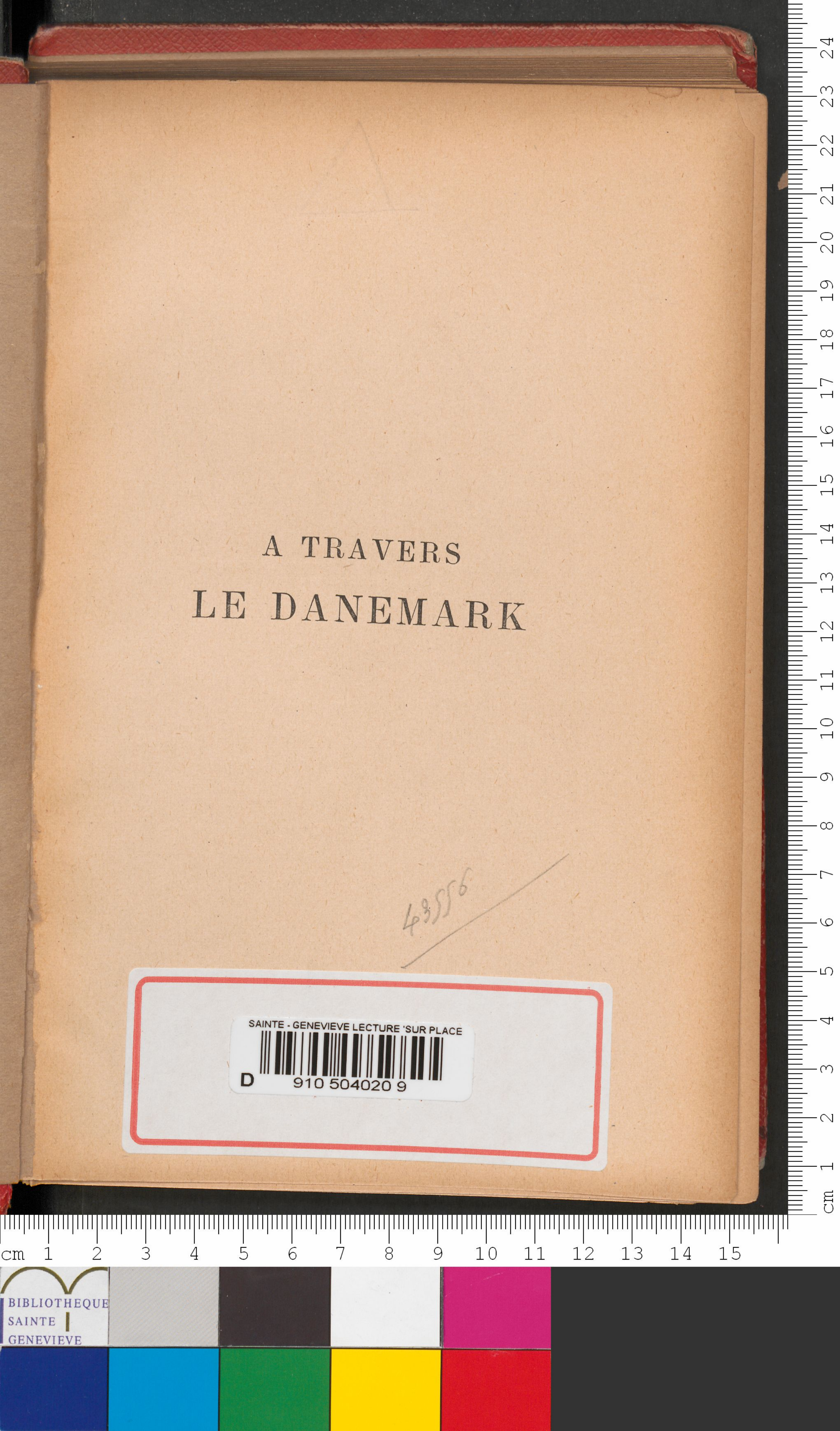


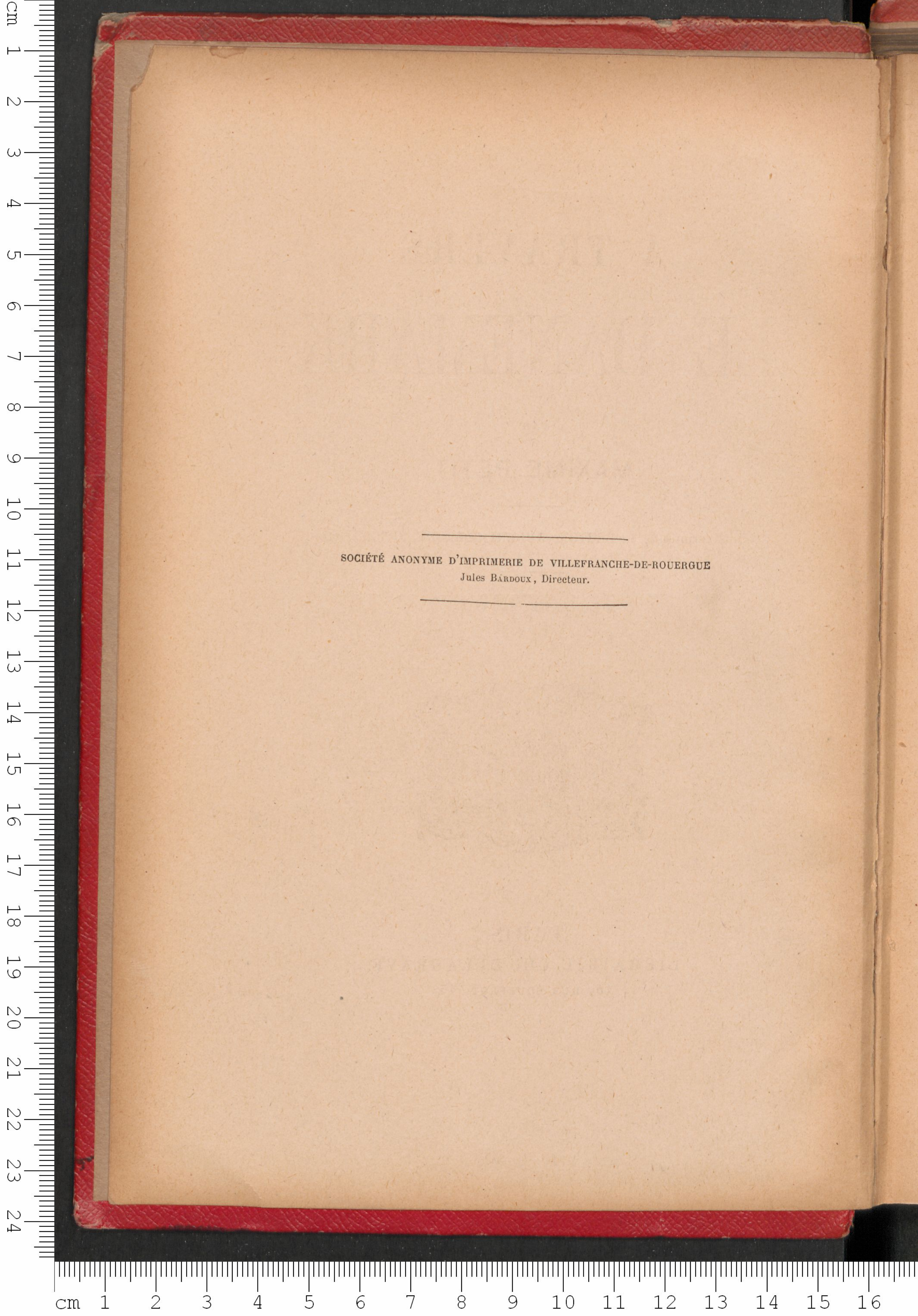








A TRAVERS
LE DANEMARK



SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

A TRAVERS
LE DANEMARK

PAR

MAXIME PETIT

Illustrations de L. BRETON, HUBERT-CLERGET, SPECHT, etc.

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

A TRAVERS

LE DANEMARK

CHAPITRE I

APECT GÉNÉRAL

Superficie et population. — Climat. — Faune et flore. — Versant oriental du Jylland. — Versants occidental et septentrional. — L'archipel Danois. — Bornholm.

Depuis les événements de 1864, le Danemark ne possède plus en Europe que le Jylland (Jutland), l'archipel danois et le groupe des Fa-roër. Il est compris entre le 55°20′ et le 57°45′ de latitude nord et entre 5°45′ et 10°14′ de longitude est. Il a une superficie de 38,237 kilomètres carrés, dont 12,993 pour les îles. Sa population, qui était de 1,975,000 habitants en 1879, soit 52 par kilomètre carré s'accroît tous les jours d'un certain nombre d'immigrants,

venus des provinces annexées à l'Allemagne et qui préfèrent la domination danoise au despotisme militaire. On rattache souvent l'Islande à l'Europe, parce qu'elle a été découverte par les Norvégiens; mais c'est bien réellement une terre américaine.

Le climat général du Danemark est relativement modéré. Il est plus doux dans les îles que dans l'intérieur du Jylland, beaucoup moins exposé à l'influence maritime. La température moyenne de l'année est à Copenhague de 8°25, mais les variations hivernales sont très considérables d'année en année : tantôt les détroits qui faisaient du Danemark le gardien des portes de la Baltique sont libres de glace, tantôt ils sont suffisamment pris pour être traversés.

En 1558, Charles-Gustave de Suède, marchant contre le roi de Danemark, passa sur la glace de Fyen à Langeland, puis à Laaland.

La faune et la flore ne diffèrent pas sensiblement de celles du Schleswig et de la Skanie. On rencontre à l'état sauvage le cerf, le chevreuil, le daim, le renard, le blaireau, la loutre ; les reptiles font à peu

près défaut, sauf la vipère; mais les oiseaux aquatiques et les poissons sont en très grand nombre. La campagne était jadis couverte de chênes ; elle est aujourd'hui caractérisée par le hêtre, qui fleurit au mois de mai.

Parmi les arbres les plus communs, il convient de nommer le bouleau, le saule, l'aulne, le tremble, le noisetier, le châtaignier.

La terre danoise unissait autrefois la péninsule scandinave à l'Allemagne du Nord. Le Jylland, dans toute sa partie méridionale, prolonge la plaine de la basse Germanie, dont il a tous les caractères géologiques; mais les couches miocènes et crétacées qui s'étendent dans sa partie la plus large, reparaissent en Skanie, au sud de la Suède.

Le Jylland est borné au sud par le Schleswig, détenu par la Prusse contre le droit des gens. De ce côté, la ligne frontière du Danemark part, à l'est, de Christiansfeld-fjord, suit le cour du Konge-Aa, et, s'abaissant brusquement vers le sud, forme un angle droit dont le sommet est situé un peu au dessous de la rivière de Ribe. La mer du Nord, le Skager-

Rack, le Kattégat, limitent le Jylland à l'ouest, au nord et au levant. Le Jylland a 235 kilomètres de longueur, de Ribe (au sud) au cap Skagen ; il a 175 kilomètres dans sa plus grande largeur.

Des collines généralement peu élevées divisent le Jylland en deux versants, qui présentent l'aspect le plus dissemblable : tandis que la pente orientale est soudaine, imprévue, comme les rivages qui la terminent du côté du Kattégat, la pente opposée descend régulièrement jusqu'aux plages basses de la mer du Nord. Le Kattégat, dont la navigation est très périlleuse, a de 40 à 80 mètres de profondeur et communique avec la mer Baltique par le Sund, le Grand-Belt et le Petit-Belt. C'est dans le Kattégat que se trouvent les îles de Lœso et d'Anholt.

Les collines du Jylland tournées vers la Suède appartiennent à la formation des terrains de transport et sont surtout composées de sable, d'argile, de marnes provenant des débris du granit, du gneiss et de la craie. Elles dominent une région très fertile, recouverte çà et là de forêts de hêtres, qui, partant des hauteurs, se développent jusqu'à la mer. Elles

ne forment point une chaîne continue, mais une succession de massifs, dont l'un, le Skammlingsbanke, se dresse à 120 mètres au-dessus du Petit-Belt.

L'Ejersbavsnehoj, haut de 180 mètres, est le groupe culminant de tout le pays ; mais le Himmelbjerg, quoique moins élevé de 10 mètres, est plus connu, parce que la région qui s'étend à ses pieds et qu'arrose le Guden-Aa, est plus pittoresque et plus grandiose. Les rivières nombreuses du Danemark se prêtent mal à la navigation, parce qu'elles n'ont pas de profondeur; le Guden-Aa, qui se jette dans le Randers-fjord, est le cours d'eau le plus important du Jylland. Au nord du Lim-fjord, dont on lira la description plus loin, les collines forment une véritable arête, le *Jyske-das* ou *Dos du Jylland*, qui se prolonge en s'amincissant jusqu'à la pointe de Skagen.

La côte orientale du Jylland est maintes fois découpée par de nombreux fjords (Kolding, Vejle, Horsens, Randers, Mariager, Lim), dont la longueur est ordinairement d'une vingtaine de kilomètres, mais dont la largeur ne dépasse pas

5 kilomètres. C'est de ce côté que se trouvent les ports les plus profonds et les terrains les plus fertiles.

Le versant occidental ressemble assez à nos landes de Gascogne (landes, en danois *heder*), bien que la plaine ait été modifiée dans son aspect général par la culture et la construction des routes ou des chemins de fer. « Les terres sablonneuses sont revêtues de grandes bruyères et d'autres plantes ligneuses croissant en épais fourrés ; des flaques d'eau sont éparses sur les terrains dépourvus de pente ; des tourbières (en danois : *moser*) se forment peu à peu à la place des étangs ; comme dans les landes de Gascogne ; les débris de végétaux s'amassent en couches noirâtres sous les buttes de sable qui les recouvrent ; partout, sous les couches supérieures, le sous-sol, saturé du tanin des bruyères, forme une plaque dure d'*al*, — l'*alios* des landes françaises, — auquel se mêle l'oxyde de fer, assez riche en plusieurs endroits pour qu'il ait été possible de l'exploiter en minerai ; des assises de marne se trouvent aussi dans quelques parties du sous-sol des landes et fa-

cilitent l'œuvre de l'agriculteur qui veut conquérir le sable par les amendements[1]. »

La côte occidentale a, le long de la mer du Nord, un développement de près de 400 kilomètres. Elle se compose du dunes (*Klytter*) formées par des sables calcaires que les flots rejettent sur le rivage et que le vent emporte de plus en plus dans l'intérieur du pays. Elles ont été fixées en maint endroit par des plantations de pins ; mais alors elles s'élèvent à une hauteur maximum de 35 mètres et constituent comme une chaîne de collines mouvantes de Blaavands Huk à Skagen. Cette chaîne se continuait jusqu'en Belgique, mais la mer l'a en grande partie détruite sur la côte du Schleswig. Tout le littoral consiste en une série de plages bornées de distance en distance par des promontoires Mais le rivage primitif du Jylland occidental est parfaitement visible, puisque les étangs qu'on remarque en dedans des dunes sont d'anciens golfes d'eau salée, changés peu à peu en lacs d'eau douce par les pluies et les apports des rivières. Ces étangs sont comblés peu

[1] Reclus, *Géographie universelle*, t. V, p. 7 (Hachette).

à peu par les alluvions ; ils n'ont pour ainsi dire pas de profondeur, et les petites barques seules ont accès dans les fosses que l'on rencontre çà et là au milieu des vases. Les plus remarquables sont : le Ringkjobing-fjord, le Stadil-fjord, le Nissum-fjord et le Lim-fjord. Le premier a une superficie de 300 kilomètres carrés : la flèche de Klitlandet (*terre des dunes*) le sépare, sur une longueur de 40 kilomètres, de la mer du Nord, avec laquelle il communique par un étroit chenal de sortie. Des coulées sans profondeurs l'unissent au Stadil-fjord, qu'un lacis de ruisseaux stagnants isole seul de l'étang de Nissum. Le Nissum-fjord est séparé de la mer par une langue de terre percée d'une ouverture très étroite et très dangereuse, à laquelle on donne le nom de Torskminde (bouche des morues).

En remontant vers le Skager-Rack, on trouve entre les bailliages (*Amter*) de Ringkjobing et de Thisted, la brèche d'Agger, par laquelle les eaux marines pénètrent dans le Lim-fjord (1169 kilomètres carrés), qui traverse d'un bout à l'autre la péninsule Jyllandaise et se divise en trois parties : d'abord, un

étang allongé, qui au delà d'Odby se partage en deux branches pour aller entourer la grande île de Mors ; en second lieu, une grande mer intérieure d'une superficie de près de 500 kilomètres ; enfin un fjord de largeur variable dans lequel se jettent plusieurs cours d'eau.

C'est seulement depuis 1825 que la pression des flots a défoncé le cordon littoral qui séparait le Lim occidental de l'Océan. Au sud de la brèche d'Agger, une tempête perça de nouveau le littoral en 1863 et forma ainsi le canal de Rön, qui s'élargit peu à peu et s'approfondit, tandis que la brèche d'Agger est envahie progressivement par les sables.

Sur tout le littoral danois de la mer du Nord, aucune ville importante ne se montre sur le rivage jusqu'à la pointe Skagen.

La partie septentrionale du Jylland prend part au mouvement d'ascension par suite duquel les côtes de la péninsule Scandinave émergent graduellement des flots : c'est ainsi qu'à l'est et au nord d'Aarhus des îlots se sont trouvés réunis au continent sous forme de presqu'îles. Aucun port ne s'ouvre aux

navires sur les rives du Skager-Rack, dont la navigation n'est exempte de périls qu'à une certaine distance de la côte et au-dessous de l'île de Lœso. Le Skager-Rack, profond de 100 à 400 mètres, est, au large, libre de tout récif, et les hautes terres de la Norvège méridionale le mettent à l'abri du vent.

Au nord du bailliage de Thisted se voit la baie de Jammer, ou *Baie de la Calamité*, très redoutée des marins. La plage du Skager-Rack est bordée d'épaves rompues : il se perd chaque année de trente à quarante navires sur les quarante ou cinquante mille qui passent entre Skagen et Lœso.

L'archipel Danois, entre le Jylland et la Suède, sépare le Kattégat de la mer Baltique. Il se compose :

1° de Fyen (Fionie), avec Samsö, Aro, Thassinge, Langeland ;

2° de Sjalland (Sééland), avec Amager, Saltholm, Möen, Falster, Laaland.

L'île de Fyen tenait jadis au continent ; elle en est aujourd'hui séparée par le Petit-Belt, large au sud de 20 kilomètres, mais au nord de 600 mètres

environ ; il a de 10 à 30 mètres d'eau, mais il est resserré, tortueux, et les courants en rendent la traversée difficile ; ses côtes sont généralement basses, fertiles, découpées par de nombreux fjords, dont le plus important est celui d'Odense. Elle rappelle le Jylland, par la nature de son sol, par ses collines boisées, par ses prairies et ses champs bien arrosés. Les îles situées au sud, de même que la péninsule de Hindsholm doivent être à leur tour considérées comme une portion géologique de Fyen.

Le trajet entre Fionie et Sjalland se fait de Nyborg à Korsör par le Grand-Belt, long de 60 kilomètres, large de 20 à 40, profond de 16 à 32 mètres et le long duquel se trouvent, de part et d'autre, de petits ports et plusieurs bons mouillages.

Sjalland est la plus vaste, la plus belle et la plus fertile des îles danoises, avec ses champs magnifiques, ses épis hauts et chargés de grain, ses gras pâturages, ses lacs, ses golfes et ses forêts touffues. Les îles de Sjalland, de Saltholm, d'Amager, de Möen, de Laaland forment une terre unique, déchi-

quetée par les flots. C'est dans la petite île de Möen que se dresse le sommet culminant de l'archipel Danois ; nous voulons parler de l'Aborrebjerg, haut de 150 mètres, et qui domine des hauteurs abruptes dont l'élévation atteint jusqu'à 130 mètres ; ces hauteurs sont appelées *Moems Klint* ou « Falaises de Möen ». Möen se compose de sept îles, dont les détroits ont disparu, grâce au mouvement ascensionnel qui exhausse le sol de 6 centimètres par siècle.

Le Sund, qui fait communiquer, à l'est, le Kattégat et la Baltique, est long de 110 kilomètres environ ; sa largeur est de 4 kilomètres et demi entre Krönborg et Helsingborg, et de 36 kilomètres entre Kjöbenhavn (Copenhague) et Malmö. Ses rivages sont charmants. « Point de marais, point de dunes. Les prairies viennent se perdre dans les flots, quand ce ne sont pas des arbres séculaires qui y réfléchissent leur épais et vert feuillage. » C'est une des routes les plus fréquentées du commerce international, puisqu'il y passe annuellement de vingt-cinq à trente mille navires. Les rois de Danemark qui commandaient autrefois sur les deux rives du Sund,

prélevaient un impôt sur tous les bâtiments qui traversaient le détroit. Moyennant une indemnité versée par les nations qui faisaient le commerce dans ces parages, cet impôt a été aboli en 1857, époque à laquelle il rapportait plus de cinq millions. La route la plus suivie dans le Sund va d'Helsinger (Elseneur) à l'île de Hveen et passe derrière Saltholm. [1]

Bornholm, dans la mer Baltique, est une île suédoise au point de vue géologique. Elle a mérité cependant de rester danoise, car lorsque en 1658 les troupes de la Suède vinrent prendre possession des provinces de Bleking, de Halland et de Skanie, la population de Bornholm extermina, en une nuit, tous les envahisseurs, à l'exception de douze, qui se trouvaient en dehors de la forteresse d'Hammershuus.

Bornholm a la forme d'un parallélogramme de 25 kilomètres de base et de 20 kilomètres de hau-

1. Voici la superficie, en kilomètres carrés, des *principales* îles danoises :

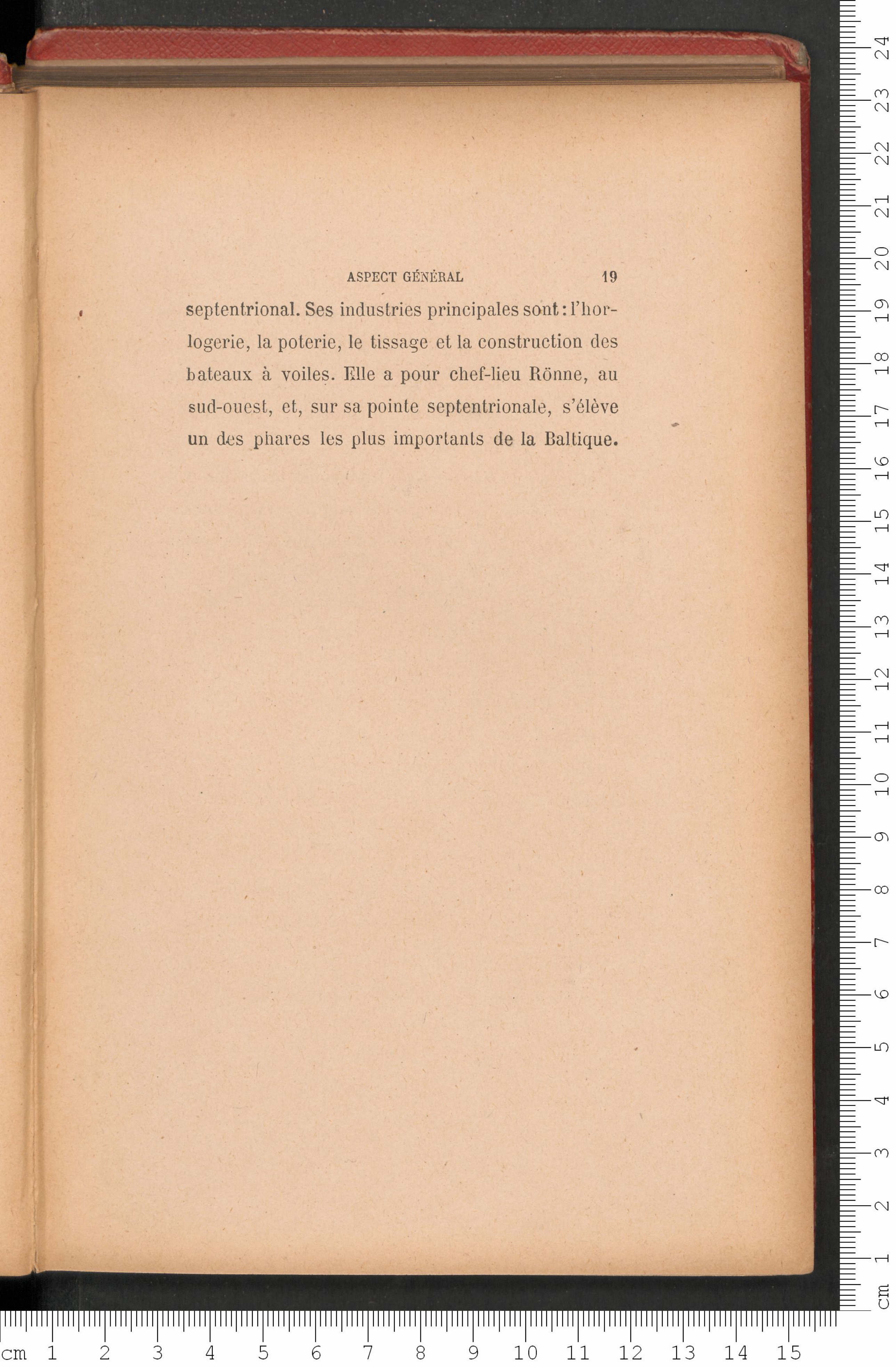
Fionie, 3005 ; Langeland, 284 ; Sjalland, 6988 ; Moen, 240 ; Falster, 535 ; Laaland, 1191 ; Bornolhm, 600.

La superficie *totale* des îles danoises est de 12,993 kilomètres carrés, et leur population s'élève environ à 1,050,000 habitants.

teur. Elle est située à 40 kilomètres E. de la pointe sud-est de la Suède et à 140 kilomètres E. du Sjalland, par 13°25′ long. E. et 50° lat. N. Ses côtes sont d'un accès difficile, à cause des brisants et des bancs de sable qui forment tout autour comme une ceinture de falaises à pic; pourtant des ravins descendant du centre vers le rivage, creusent dans le roc des criques qui servent d'abri aux petites embarcations.

Autour du sommet de Rytter-Knegten (156 m.), s'étendent des bois et des plantations qu'arrosent des cours d'eau poissonneux. Le sol est fécond, les forêts riches en gibier ; l'eider, au précieux duvet, abonde sur les côtes orientales, et des houillères empêchent le Danemark de manquer tout à fait d'industrie minière. Pline l'Ancien mentionnait déjà avec éloge les cristaux de roche dits *diamants de Bornholm*.

L'île entretient un mouvement de navigation assez actif; sa flotte marchande compte cent trente bâtiments, jaugeant 4,800 tonneaux et trois cents marins vont chaque année pêcher le phoque dans l'Océan



septentrional. Ses industries principales sont : l'horlogerie, la poterie, le tissage et la construction des bateaux à voiles. Elle a pour chef-lieu Rönne, au sud-ouest, et, sur sa pointe septentrionale, s'élève un des phares les plus importants de la Baltique.

CHAPITRE II

LES VILLES REMARQUABLES DU DANEMARK

Ribe. — Esbjerg. — Varde. — Skjern. — Ringkjobing. — Lemvig. — Skagen. — Frederikshavn. — Aalborg. — Randers. — Viborg. — Aarhus. — Horsens. — Vejle. — Fredericia. — Odense. — Svendborg. — Description de Kjobenhavn (Copenhague). — Helsingor. — Roskilde.

Sur toute la côte occidentale du Jylland il n'y a à signaler aucune ville importante. *Ribe*, non loin de la frontière allemande, était riche en ressources et en butin au temps où les Danois formaient un peuple conquérant et aventurier ; elle est aujourd'hui déchue, surtout depuis que les vases obstruent l'embouchure de la rivière de Ribe, et c'est à grand'peine qu'elle communique avec les îles de Chori, de Mano et de Kilsand. Les villes, d'*Esbjerg*, de *Varde*, de

Skjern, de *Ringkjobing*, de *Lemvig* ne doivent leur peu de vitalité qu'aux chemins de fer qui les relient l'une à l'autre.

Skagen, au-dessous du cap de même nom, et *Frédérikshavn* sont les deux lieux de pêche les plus importants du Danemark. C'est au nord de Frédérikshavn que sont situés les îlots de Hirtsholmene, qui prennent tous les jours une plus grande extension comme port de refuge. Les matelots prennent en grande quantité dans la baie voisine d'*Albæk* des soles, des turbots, des merlans et des morues, qu'ils vont revendre à Copenhague. *Aalborg* [1], sur le Limfjord, dont les deux rives sont unies en cet endroit par un beau pont, est rattaché par une voie de fer au port de *Randers*, centre de la fabrication des gants dits de Suède, et à *Viborg*, ancienne résidence des rois de Danemark, remarquable par sa magnifique cathédrale.

Aarhus est la ville la plus peuplée du Jylland. Elle est située sur le bord même de la mer, tandis

[1] Mouvement du port d'Aalborg en 1876 : mille cent cinquante navires, jaugeant soixante-douze mille six cent soixante tonneaux.

que les ports de *Horsens* et de *Vejle* sont construits à l'extrémité de deux fjords. C'est à quelque distance de Vejle qu'est l'ancien bourg royal de *Jelling*, où Harald à la Dent Bleue éleva au xe siècle, à Gorn et à Thyra, ses parents, deux tertres funéraires entre lesquels s'élèvent une église et des pierres ornées de runes ou de figures symboliques. Des collines boisées bordent le rivage, de Vejle à *Frédéricia*, où les Danois battirent l'armée du Schleswig-Holstein, le 6 juillet 1849.

Pour se rendre du Jylland dans l'île de Fyen, on traverse la mer de Frédéricia à *Strib*. Là, le chemin de fer conduit le voyageur à *Odense*, la ville consacrée à Odin, vieille cité déjà florissante avant même que Copenhague eût été fondée. L'aspect d'Odense est des plus surprenants : c'est un mélange de rues tortueuses et de rues régulières, de vieilles maisons et de maisons modernes, aux façades grises, blanches, brunes, vertes, roses, violettes. Partout, même dans les ruelles, même dans les faubourgs, règne une propreté étonnante. L'hermine pourrait être l'emblème d'Odense, a dit un voyageur. Des fleurs et des plantes

ornent toutes les fenêtres, qui, vues d'en bas, ressemblent à des parterres aériens. La cathédrale, de style gothique, fut bâtie du XIe au XVIe siècle : elle contient des tribunes comme un théâtre et des stalles; celles-ci, réservées autrefois à la bourgeoisie, celles-là à l'aristocratie. « Les chapelles sont très curieuses; il y a d'abord la chapelle de Ahsefeld, qui renferme des tombeaux en bronze sculpté, des armures en acier et des sépultures de marbre d'un goût barbare, très original. La chapelle de Walckendorf contient une bière de bois ciselé où la femme semi-officielle de Christian IV, Christine Munch, a été embaumée. On peut faire ouvrir cette bière et contempler sous les voiles de la mort celle que Christian IV, appelé ici le Béarnais du Danemark, a le plus aimée. Elle est admirablement conservée. Les mains, malgré les plis du temps et du trépas, sont fines, délicates, artistiques. Elle eut de Christian six filles et trois garçons, dont aucun ne régna. Les bas-reliefs du-dessus du sépulcre de Christian II, un comte de Rantzau, buriné en granit sur les dalles, et une plaque d'airain travaillé, derrière laquelle sont les os d'un prince

Canut assassiné, méritent encore d'être examinés dans cette église [1]. »

Au sud de Fyen, vis-à-vis la petite île de Thas singe, est la ville de *Svendborg*, dont les maisons s'étagent en pente douce jusqu'à la mer. De là, le spectateur jouit d'un panorama aussi étendu que varié : au loin émergent des grandes eaux les îles de Thassinge, de Stryno, d'Aro, de Langeland, de Thoro, toutes vertes au milieu des flots bleus. Des bois de chênes et de frênes, des bouquets de saules, des forêts de hêtres, mêlant leur bruissement au murmure des vagues, croissent à l'intérieur même des fjords.

L'île de Thassinge renferme le château de Waldemar, élevé par Christan IV et donné depuis à la maison Juel, dont les tombeaux sont rangés par date dans une église bâtie sur la colline Breninge. A cette famille appartient le célèbre amiral Niels Juel.

C'est dans l'île de Sjalland que se trouve *Kjonenhavn* (Copenhague), capitale du Danemarck.

Copenhague forme le point de transition entre

1. Dargaud, *Voyage en Danemark* (1860) (Hachette).

l'Europe centrale et l'Europe du nord, entre l'Europe occidentale et la Russie : pour aller de Berlin à Stockholm, de Londres à Pétersbourg, on passe par la capitale danoise. Le Sund, sur lequel est bâtie Copenhague, est plus commode pour la navigation que le Petit-Belt et que le Grand-Belt, remplis d'écueils et de bancs de sable; il fait communiquer en droite ligne le Kattégat avec la Baltique, et les navires qui ont le vent arrière peuvent passer d'une mer à l'autre sans avoir besoin de louvoyer. De plus, la rive orientale du Sjalland, abritée contre les vents d'ouest, est plus profonde et plus sûre que la rive opposée. Il était naturel que les navires faisant le commerce entre les deux mers s'arrêtassent dans la rade où s'éleva plus tard la Constantinople du nord. Au milieu du XII[e] siècle, l'emplacement où s'élève aujourd'hui Copenhague, était occupé par quelques cabanes de pêcheurs. L'évêque de Röskilde l'ayant acheté du roi Wademar I[er], l'entoura de murs et y construisit un château fort, à l'abri duquel des marchands, de plus en plus nombreux, vinrent établir leurs comptoirs. Le hameau prit une telle importance, que Christophe

de Bavière ayant racheté du chapitre de Röskilde ses droits seigneuriaux sur Copenhague, y établit sa résidence (1443). La cour l'y suivit et depuis ce jour Röskilde perdit son influence au profit de Copenhague, qui devint capitale du royaume. Dès le milieu du XIIe siècle, le village primitif était désigné dans les chroniques sous le nom de *Portus Mercatorum*. Cette désignation est restée : *Kjobenhavn* veut dire *Port des marchands*.

Copenhague se compose de trois parties distinctes: la vieille ville, à l'ouest, reconstruite après l'incendie de 1794; la nouvelle ville, à l'est, qui comprend les plus beaux quartiers ; enfin, Christianshavn, située dans l'île d'Amager, véritable jardin potager de la capitale, dont elle est séparée par un canal très étroit, sur lequel on a jeté deux ponts. Les rues, dont la plus animée est celle d'Ostergarde (rue de l'est), sont en général régulières, décorées de beaux jardins et de vastes places : la plus spacieuse est la nouvelle place royale (Kongens-Nye-Torv). Les maisons sont le plus souvent construites en briques : plusieurs se font remarquer par la beauté et l'am-

pleur de leur proportion. Le Langelinie, belle allée au bord de la mer, est la promenade favorite des citadins, qui peuvent d'ailleurs trouver dans les environs de magnifiques buts d'excursions : au nord, Charlottenlund, avec ses chênes gigantesques ; le village de Bellevue ; le parc royal de Dyrhaven, qui a sept lieues de tour ; les bains de Klampenborg : le château de l'Ermitage, rendez-vous de chasse du roi : le palais de Skodsborg, dans une charmante petite baie, où viennent aborder les yachts de plaisance ; — au sud, la petite ville de Frédériksborg, avec ses parcs antiques et la statue de Frédérik VI. La ceinture de murailles qui entourait naguère la ville est en partie détruite, car les maisons trop à l'étroit ont franchi l'enceinte et se sont éparpillées, dans la campagne. Copenhague est aujourd'hui protégée par la citadelle de Frédérikshavn, par des forts qui isolent la cité proprement dite de la mer, et par des fortifications qui s'élèvent au milieu des vagues sur des îlots artificiels. « Elle est d'origine naissante. Cependant, comme son plus grand développement s'est opéré au XVIe siècle, époque admirable pour

l'architecture, elle n'aurait pas cette plate uniformité, cette régulière et monotone beauté qui fait le désespoir des touristes, sans les incendies, qui dans les deux derniers siècles, l'ont périodiquement dévastée. Élégante et propre, elle n'a pas la majesté de Paris, de Londres, de Pétersbourg. Les sous-sols y sont en usage autant qu'à Hambourg. Les tavernes n'ont de l'attrait pour les buveurs qu'à la condition d'être souterraines. C'est aussi dans les caves que se réfugient les fruitiers, les épiciers et tous les marchands un peu subalternes. Les grands magasins, destinés à l'orfèverie, aux nouveautés, aux objets de luxe, ne sont pas non plus de plain-pied avec la rue et n'y ont point d'ouverture. La porte d'entrée, où l'on n'arrive qu'après avoir gravi quelques marches d'escalier, donne presque toujours dans un couloir qui divise la maison. Cet arrangement antique, pratiqué du reste en France au siècle dernier, nuit beaucoup à la beauté d'une ville [1]. »

Bien que Copenhague ne soit pas une ville essentiellement manufacturière, les principaux métiers et

1. *Du Danemark*, par A. de Flaux, p. 106 (Firmin-Didot).

les principales industries s'y trouvent représentés comme dans les autres capitales européennes. Copenhague doit son importance commerciale à son port, profond de huit mètres et accessible aux plus grands navires, qui peuvent jeter l'ancre au bord même des quais. Des canaux reliant la mer au centre de la ville, permettent aux embarcations plus légères d'apporter au cœur même de la cité les divers objets de consommation. Plus de la moitié du commerce du royaume a pour marché la capitale, et le mouvement du port, non compris le cabotage avec les ports danois, a donné, en 1876, les résultats suivants :

Entrées de voiliers :	4 390	jaugeant	211 800 tonnes
Sorties — —	4 963	—	300 527
	9 353	—	512 327
Entrées de vapeurs :	1 222	jaugeant	149 066 tonnes.
Sorties — —	1 653	—	93 942 —
	2 875		243 008

Total de la navigation : 12228 navires jaugeant 755 335 tonnes.

Enfin, Copenhague est le siège de la Compagnie des Télégraphes du nord, qui possède environ

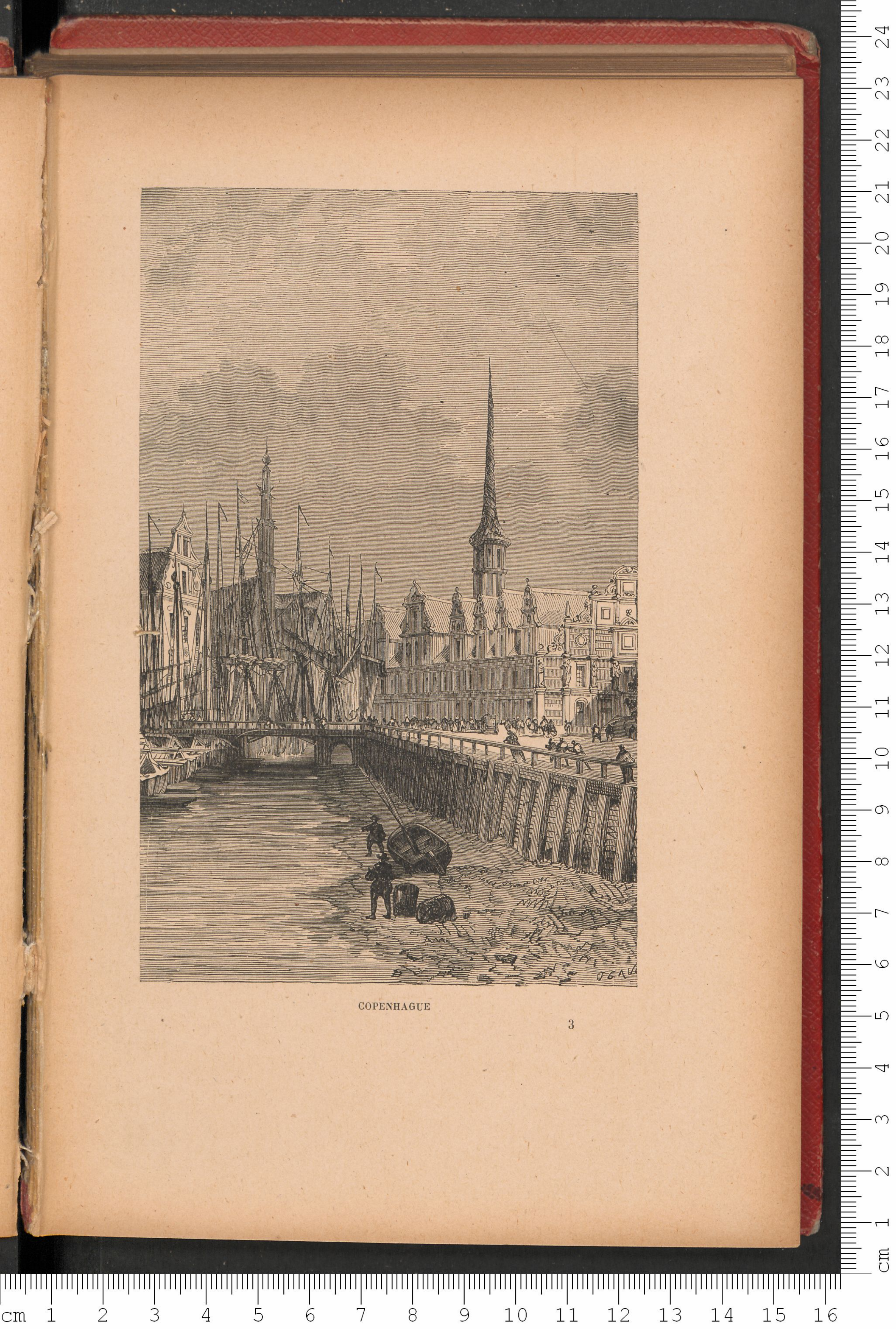
8,000 kilomètres de fils, allant de l'Angleterre et de la France au Japon, à travers la Russie et la Sibérie.

Malgré son admirable situation, Copenhague n'était pas destinée à devenir le centre d'un grand empire : il manque, en effet, au Danemark la cohésion géographique, et une constitution géologique de nature à permettre l'agglomération des terres conquises autour de la mère patrie. Aussi, malgré la valeur dont ils ont donné plus d'une preuve, les descendants des Northmen sont-ils réduits à l'impuissance. Menacé par l'Allemagne et la Russie, le Danemark ne conservera son indépendance que si la fédération des trois États scandinaves passe dans la réalité des faits. Mais si le panscandinavisme vient un jour à triompher, Copenhague sera la capitale nécessaire, celle qui soudera le mieux les trois États. L'*International peace and arbitration association*, réunie à Berne, au mois d'août 1884, s'est occupée déjà de la question de neutralisation, sur l'invitation de M. Bajer, représentant du Danemark. Celui-ci, après avoir établi l'importance pour l'Alle-

magne et pour la Russie du Sund, du Grand-Belt et du Petit-Belt, a démontré qu'en cas de guerre entre les deux empires intéressés, l'un d'entre eux serait forcément amené à s'en emparer, ainsi que des côtes qui les bordent, et peut-être ensuite à conserver, après la fin de hostilités, les positions occupées. Pour lui, le seul moyen d'empêcher un semblable fait de se produire, consisterait dans *la conclusion d'un traité qui déclarerait les trois pays scandinaves neutres*, comme le sont déjà la Belgique et la Suisse. Ne serait-ce pas là un acheminement vers la fédération des trois Etats?

Les monuments de Copenhague sont presque tous remarquables.

Le palais d'Amalienborg, résidence du souverain est bâti dans le style français du XVIIe siècle. Celui de Rosenborg fut bâti, par ordre de Christian IV, sous la direction d'Inigo-Jones, en 1604. La façade très étroite, ne contient que trois croisées, tandis que les ailes sont flanquées chacune de trois tours ; disposition bizarre, qui donne au château la forme d'une croix grecque. Rosenberg renferme les reliques des



COPENHAGUE

monarques danois, depuis son fondateur jusqu'à Frédérik VI, et l'on a consacré à chaque souverain une pièce qui porte son nom et qui est remplie de ses objets familiers. C'est là que l'on conserve la coupe de chasse de Christian VI, qui contenait deux bouteilles et que le souverain vidait d'un seul trait. La *salle des chevaliers* sert de salle de couronnement : trois lions d'argent, de grandeur naturelle et figurant les deux Belts et le Sund, entourent le trône dont ils semblent les gardiens.

Le Rigsdag siégeait naguère dans le palais de Christiansborg, reconstruit à la suite de l'incendie de 1794 et brûlé de nouveau en octobre 1884. Sa façade avait un développement de 120 mètres, et son portail était orné de sculptures et de statues dues au ciseau de Thorvaldsen. Dans une de ses ailes était installé le musée de peinture.

La ville n'est pas riche en statues. Il faut cependant citer, parmi les principales : celle de Frédérik VII, de Frédérik V, du physicien Œrsted, de l'astronome Tycho-Brahé, de Holberg et de Œhlenschlaeger. Ces deux dernières statues se dressent en face du Théâtre

Royal de Kongens-Nye-Torv, où l'on représente des opéras, des ballets tirés de la mythologie scandinave, des tragédies, des drames, des comédies empruntés non seulement au répertoire national, mais aussi aux auteurs ou compositeurs français, allemands ou italiens. Le *Folke-Théâtre* est réservé au vaudeville et à la comédie ; le *Vertevero-Théâtre* aux pièces légères et bouffonnes. Le *Théâtre du Casino* rappelle nos *Folies-Dramatiques*. Quant au théâtre particulier de la cour, il était installé dans le palais de Christiansborg avant l'incendie.

Le soir venu, la population de Copenhague se répand aux alentours, qui sont peuplés de guinguettes, de cafés chantants et de jardins publics. Le plus fréquenté des établissements de ce genre est celui de Tivoli : quinze mille personnes environ y circulent à l'aise moyennant une rétribution de 0 fr. 75. Toutes les distractions imaginables sont réunies dans cet Eden populaire : excellent orchestre, salle de spectacle, ballets, cafés chantants, pantomimes, salle de bal, montagnes russes, concerts en plein vent, bazar, restaurant, tir au pistolet et jeux de toutes sortes.

Le parc de l'Alhambra est moins fréquenté que Tivoli, bien qu'il n'ait rien à envier à son rival.

Ce goût pour les plaisirs n'empêche pas les Danois d'aimer l'étude et de visiter les musées dont Copenhague s'est enrichie. Le musée ethnographique possède des collections au mérite desquelles les savants de tous les pays se plaisent à rendre justice. Le musée des Antiquités du nord organisé par Thomsen, le célèbre fondateur de l'archéologie danoise, est d'autant plus riche que la loi oblige celui qui a découvert un objet antique à l'envoyer au musée de Copenhague. Les pièces exposées sont divisées en trois âges, qui sont comme autant de cycles de l'histoire du Nord : âge de la pierre, âge du bronze, âge du fer. Le premier étage est consacré à des objets de date plus récente : armures de chevaliers, armes damasquinées, manuscrits, tablettes en cire écrites au burin, hanaps en métal ou en ivoire, cornes à boire, tapisseries anciennes, couronnes de mariées depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le musée de Rosenborg continue en quelque sorte le musée des Antiquités, puisqu'il renferme toutes

sortes d'objets, dont la succession donne une idée fidèle de la vie danoise aux diverses époques. Pour clore la série des musées, nous signalerons un cénotaphe de style égyptien consacré à Thorvaldsen et renfermant, avec les restes de l'illustre sculpteur, la collection complète de ses œuvres originales ou reproduites [1].

Les bibliothèques, qui, comme les musées, contribuent si puissamment à la vulgarisation des connaissances humaines, sont loin de faire défaut : la Bibliothèque royale compte cinq cent mille volumes, entre autres les manuscrits des Eddas. La Bibliothèque Classen et celle des beaux-arts sont aussi riches et anciennes, mais elles le sont beaucoup moins que celle de l'Université, qui renferme deux cent cinquante mille volumes, notamment la collection des sagas islandaises, et à laquelle l'ordonnance de 1821 garantit un exemplaire de chacun des ouvrages nouveaux.

Cette description est déjà bien longue, et pourtant nous n'avons fait qu'indiquer sommairement les cho-

[1] Voir le chapitre : *Beaux-arts*, p. 113.

ses les plus remarquables de Copenhague. Le cadre restreint de ce volume nous met dans l'obligation de n'accorder qu'une simple mention à la Banque nationale (style italien de la Renaissance); aux hôpitaux de Frédérik V et de la Commune; à la Bourse, que surmonte un clocher formé de quatre dragons entrelacés; à l'hôtel de ville; à la synagogue; à l'église de Notre-Dame, ornée de treize statues de Thorvaldsen (*le Christ et ses apôtres*); enfin, à l'église de la Trinité, contiguë à cette Tour Ronde que Pierre le Grand s'amusait à gravir au trot de son cheval et dont les inscriptions sont tracées dans la langue des Eddas, idiome primordial des races scandinaves. La Tour-Ronde (*Runde taarn*) a 120 pieds de haut : on arrive à son sommet par une pente douce en spirale sans avoir besoin de franchir une seule marche d'escalier. Mentionnons aussi l'inscription suivante qui se lit sur l'un des murs de la maison commune :

My Lov skal
Man Land bigge :

« C'est sur la loi qu'il faut fonder le pays. »

Un bateau à vapeur part tous les matins de Copen-

hague pour *Helsingör* (Elseneur), d'où il revient le soir même : le promeneur, s'il déjeune à bord, a donc le temps de visiter les curiosités de la ville sans être tenu d'y coucher. Pendant la traversée, ce bateau ne s'éloigne jamais de la côte, parsemée de villas et de cabanes de pêcheurs. Charlottenlund, Bellevue, le parc de Dyrhaven, qui a sept lieues de tour, les bains de Klampenborg, les châteaux de l'Ermitage et de Skodsborg, l'île de Hveen, qu'habita le célèbre Tycho-Brahé, les forêts de Niberod et de Nyrup, en un mot une foule de merveilles dues à la nature et embellies par la main de l'homme rendent le trajet par mer beaucoup plus agréable que le trajet par terre. Le chemin de fer de Copenhague à Helsingör est en effet beaucoup plus long. Il est vrai que, s'il décrit une courbe très accentuée, il passe auprès du château de Frédériksborg, le Versailles du Danemark, et à Frédensborg, résidence d'été du souverain.

Helsingör n'a jamais été la capitale du Danemark que dans le drame de Shakespeare. C'est une petite ville propre, assez animée et dont la population se

compose surtout de marchands et d'aubergistes; elle est bâtie à vingt minutes du château de Marienlyst, peu remarquable par lui-même, mais très connu, grâce à la tradition qui a placé dans ces lieux la villa d'Hamlet. « Marienlyst s'élève à peu de distance d'une colline de gazon, à laquelle il est relié à chaque étage par un pont volant. Avant d'arriver au faîte, et cependant au-dessus des toits du château, s'étend une surface plane, étroite et longue, plantée de hêtres, et qu'on appelle la terrasse d'Hamlet. On jouit de cet endroit d'un des plus beaux points de vue qui existent dans le nord : à ses pieds, on voit les jardins de Marienlyst que baignent les flots du Sund, puis, au delà de la mer, la ville d'Helsingborg, des plaines vertes, et, enfin, tout à l'horizon, les montagnes bleues de la Suède; à droite, la ville d'Elseneur, avec sa jolie cathédrale, qui lève fièrement sa tête noire au-dessus des toits rouges des maisons, et, sur un cap, son magnifique château de Kronborg; à gauche, les grasses vallées du Seeland, dont les vastes prairies se confondent avec l'azur du ciel et les eaux glauques de la Baltique. On dit que c'est

sous ces ombrages épais qu'Hamlet allait rêver au moyen de découvrir et de punir le meurtrier de son père. Il n'y a pas ici une pierre, un arbre, une motte de terre qui ne soit empreinte du souvenir de notre héros. Au-dessus de la terrasse, tout au sommet de la colline s'étend un vaste plateau ; au milieu de ce plateau s'élève une pierre runique. La terre qui l'entoure, fraîchement cultivée était émaillée de fleurs ; c'est là, d'après la tradition, que repose du sommeil éternel le corps qui servit d'enveloppe à l'âme loyale, inquiète, tourmentée de ce pauvre Hamlet [1]. »

Marienlyst était la villa des vieux monarques danois : Kronborg en était le château, Kronborg qui, malgré les efforts des siècles et des tempêtes, dresse son énorme masse sur une langue de terre, au plus étroit du Sund. Cette antique demeure a remplacé au XVIe siècle le château d'Œrekrog, qui avait été construit lui-même sur l'emplacement du Flynderborg. Les Danois ont une sorte de respect superstitieux pour ses épaisses murailles, ses larges cours, ses voûtes sombres, ses longs péristyles, ses immen-

[1] De Flaux, *op. cit.*, p. 125-129.

ses et innombrables salles, son église aux dalles sonores; et, si l'on en croit la légende, Ogier le Danois (Holger Danske) dort dans ses souterrains jusqu'au jour où la patrie menacée aura besoin de son bras.

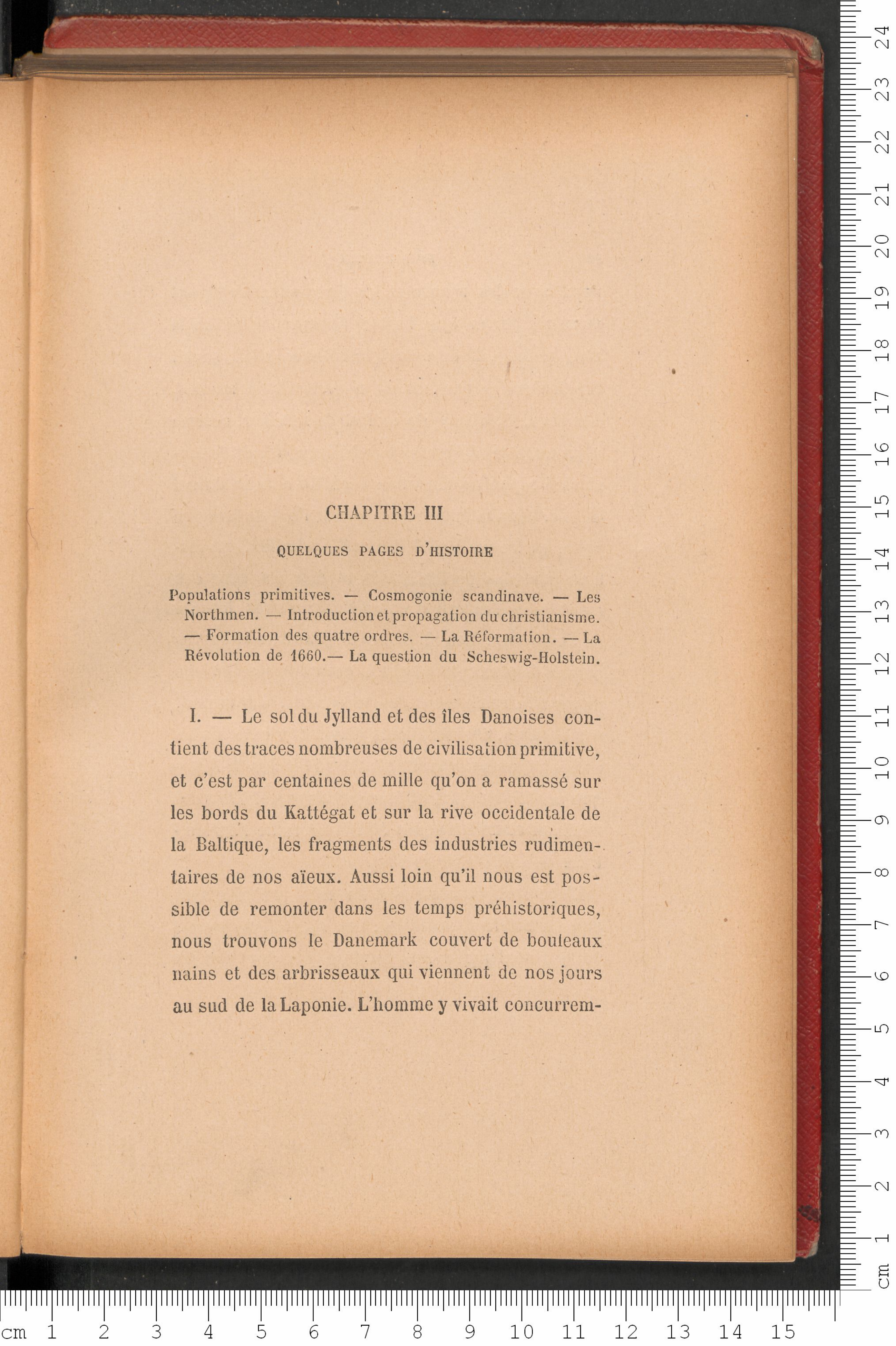
Mais ni Helsingör, ni Marienlyst, ni Kronborg n'ont été habités par le héros de Shakespeare, qui, en réalité, a vécu dans le Jylland. Saxo-Grammaticus nous apprend qu'Hamlet était le fils d'un chef de pirates qui gouvernait le Jylland avant l'ère chrétienne. Séduite par son beau-frère, la mère du jeune homme avait égorgé son mari pour épouser son amant. Hamlet instruit de ce crime, simula la folie pour venger plus facilement la victime. A la suite d'une foule de péripéties essentiellement dramatiques, il parvint au but désiré et assassina l'usurpateur après lui avoir reproché le forfait dont il s'était rendu coupable. Il épousa ensuite en secondes noces une reine étrangère et périt dans un combat. On voit que le dramaturge anglais s'est fort écarté de la chronique. Qui songerait à le lui reprocher?

Röskilde, ancienne capitale et ancienne métropole du Danemark, possède aujourd'hui encore la plus belle

cathédrale de la contrée. Fondé en 980 par Harald à la Dent Bleue, cet édifice domine la baie d'Ise-fjord, dont il est cependant séparé par un assez long promontoire. Il est le Westminster et le Saint-Denis du Danemark : Saxo-Grammaticus y est enterré parmi les monarques. Les plus beaux monuments renfermés dans l'église sont les tombeaux en marbre blanc de Frédérik IV et de sa femme la reine Louise : sur le devant est un enfant qui pleure, par derrière la Renommée, qui embouche la trompette, et au milieu un Christ étendu.

La cathédrale de Röskilde fut, au XI[e] siècle, le théâtre d'une scène analogue à celle qui eut lieu à Milan entre l'empereur Théodose et l'évêque Ambroise. Le roi Svend Estridsen avait fait assassiner dans la basilique les meurtriers de son père, et, malgré ce crime, il s'était présenté le lendemain pour assister à l'office religieux. L'évêque Guillaume, informé de l'arrivée de Svend, se plaça sur les degrés du temple et ordonna au souverain de se retirer. Celui-ci dut faire amende honorable avant de s'agenouiller de nouveau au pied des autels.

Les autres villes de Danemark ont peu d'importance. Voici toutefois le chiffre de la population des villes principales qui ont plus de 5000 habitants : Copenhague, avec Frédériksberg : 250,000 habit. ; Odense : 20,000 habit. ; Aarhus : 20,000 habit. ; Aalborg : 12,000 habit. ; Randers : 12,000 habit. ; Horsens : 12,000 habit. ; Helsingör : 10,000 habit. ; Frédéricia : 8,000 habit. ; Viborg : 7,000 habit. ; Svenborg : 7,000 habit. ; Vejle : 6,500 habit. ; Kolding : 6,000 habit. ; Slagelse : 6,000 habit. ; Röskilde : 6,000 habit. ; Rönne (Bornholm) : 6,000 habit.



CHAPITRE III

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE

Populations primitives. — Cosmogonie scandinave. — Les Northmen. — Introduction et propagation du christianisme. — Formation des quatre ordres. — La Réformation. — La Révolution de 1660.— La question du Scheswig-Holstein.

I. — Le sol du Jylland et des îles Danoises contient des traces nombreuses de civilisation primitive, et c'est par centaines de mille qu'on a ramassé sur les bords du Kattégat et sur la rive occidentale de la Baltique, les fragments des industries rudimentaires de nos aïeux. Aussi loin qu'il nous est possible de remonter dans les temps préhistoriques, nous trouvons le Danemark couvert de bouleaux nains et des arbrisseaux qui viennent de nos jours au sud de la Laponie. L'homme y vivait concurrem-

ment avec les rennes et les élans sous un climat aussi rigoureux que l'est maintenant celui de la zône polaire. Il se servait d'outils en silex, savait construire des barques, se nourrissait de moules, d'huîtres, de viande de cerf et de sanglier, comme le prouvent les *Kjoekkenmoeddinger* (debris de cuisine) si répandus dans une certaine couche du sol danois. Dans la dernière période de l'âge de la pierre polie, on trouve à côté des outils primitifs, des instruments plus perfectionnés et déposés dans des monuments funéraires qu'on désigne sous le nom de *Jættestner*. Ces *chambres de géants*, composées parfois de plusieurs compartiments formés de blocs de granit, renferment des ustensiles, des armes, des parures, des ossements d'animaux enterrés en compagnie des morts. De plus, les hommes de l'époque néolithique étaient familiarisés avec l'élève des bestiaux et les procédés élémentaires de l'agriculture.

L'âge de bronze ne prit fin très probablement qu'au IIe siècle de notre ère. Les squelettes de cette époque sont recouverts de vêtements dont le tissu

épais est parfois très bien conservé ; les armes, les instruments et les parures, de formes élégantes, sont souvent ornés d'appliques en or ; sur les objets sont dessinés des embarcations, des oiseaux, des monstres. C'est peut-être de cette civilisation que parle le marchand Pytheas, de Marseille, qui fit une expédition dans les mers du Nord, trois cents ans avant Jésus. Quant aux caractères runographiques, ils datent de l'âge de fer.

Suivant l'archéologue Nilson et le philologue Rask, le Danemark tout entier était occupé par des tribus Laponnes aux temps qui précèdent l'histoire. D'autres savants estiment que les Lapons n'avaient pénétré dans le Jylland et dans les îles que par groupes de colons errants. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une race de faible capacité crânienne habita la contrée avant les Germains scandinaves. Lorsque les Kimbres, les Hérules, les Angles, les Saxons, eurent émigré et envahi des pays divers, les Slaves obéissant à la poussée des peuples vers l'Occident, s'établirent dans les petites îles méridionales de l'archipel ; mais les principaux envahisseurs furent

les Danois (*Dænen*, *Dæna*, *Dæniske*), ancienne confédération de tribus scandinaves. Pictet pense que les Danois se rattachent aux Daces, de la même façon que les Goths se rattachent aux Gètes, lesquels semblent de la même famille que les Daces et appartiennent comme eux à la famille aryenne. Les Daces et les Gètes, au dire de Strabon, parlaient la même langue, et l'histoire ancienne associe toujours ces deux noms de peuples. Les Daces de l'antiquité apparaissent non seulement dans la Thrace, d'où ils sont partis probablement pour le Nord, mais aussi en Asie, au delà la Caspienne : là comme en Thrace ils paraissent associés aux Gètes.

Les inscriptions runographiques ne constituent pas des documents assez complets pour nous permettre de savoir d'une manière précise comment vivaient les habitants païens des contrées danoises, mais certaines lois du XII[e] siècle ne furent que la codification de coutumes antérieures et suppléent parfois à l'insuffisance des renseignements fournis par l'épigraphie. La population se partageait en hommes libres et en serfs. Les serfs étaient les descendants des colons

primitifs, qui avaient subi la conquête, ou les prisonniers des Vikings. Les familles libres possédaient des propriétés étendues ; leur chefs connaissaient l'art de fabriquer des flèches, allaient à la chasse et à la guerre, jetaient la lance, nageaient, montaient à cheval et comprenaient les runes. Nous savons par une vieille poésie, le *Rigsmaal*, qu'ils vivaient dans des habitations dont le plancher était, par luxe, recouvert de paille, que leurs femmes ne manquaient point d'une certaine coquetterie, que leurs fils étaient habitués de bonne heure à tous les exercices corporels, et qu'ils se nourrissaient de gâteaux de froment, de jambons, de volailles rôties. Les paysans, également libres, maniaient la hache, conduisaient la charrue, bâtissaient des granges, construisaient des chars pendant que leurs femmes s'occupaient à filer. S'agissait-il de garder les troupeaux, de couper la tourbe, de fumer les champs ? Tous ces travaux, réputés avilissants, étaient exécutés par les serfs au dos courbé, au teint bruni, à la peau rugueuse. Quelle que fût la situation de son époux, la femme était toujours l'objet d'une

grande considération, surtout lorsqu'elle était mère. La jeune fille épousait non pas l'homme de son choix, mais celui que ses parents lui destinaient. Elle devenait l'égale de son mari; elle pouvait comme lui divorcer légalement et quitter la maison en emportant sa dot.

A la tête de chaque tribu se trouvait généralement une famille dont un ou plusieurs membres portaient le titre de roi, et ces rois, chefs du pays en paix comme en guerre, veillaient au respect des coutumes reçues. Le pays resta divisé en un certain nombre de petits États jusqu'à ce que Skjold, roi de Skanie, qui vivait au Ier siècle, fondât, dit-on, la dynastie danoise de Skjoldunger.

Ce fut Dan le Magnifique qui, vers 250, créa la grandeur du Danemark en s'emparant de toutes les entrées de la Baltique. Son royaume comprenait non seulement le Jylland et les îles, mais encore les provinces suédoises de Skanie, de Halland et de Blékingen.

Le pouvoir royal n'était pas très étendu: les hommes libres discutaient les affaires publiques dans des as-

semblées appelées *Things,* auxquelles assistaient le monarque ou ses envoyés; ils avaient le droit d'accorder ou de refuser au souverain la levée des impôts, qui consistaient principalement en vivres et en munitions de guerre.

Nous connaissons par les Eddas les croyances religieuses de la Scandinavie païenne. A l'origine des temps, tout était confondu : au nord était la région des nuages (Niflsheim); au sud la région du feu et de la lumière (Muspelheim); au milieu, un abîme béant dans lequel luttaient la nuit et le jour, et où coulaient douze fleuves empoisonnés dont l'eau durcie par la gelée finit par combler l'abîme. Sous l'influence de Muspelheim, la glace fondit et engendra le premier être vivant, le géant Ymer, dont le bras gauche donna naissance à l'homme et à la femme, tandis que sa main droite et son pied droit engendrèrent un autre géant à six têtes. De la glace fondue sortit aussi une vache divine Aoudhoumbla, qui nourrit Ymer des quatre fleuves de lait coulant de ses pis (les quatre éléments), et qui, en léchant les pierres couvertes de givre, en fit sortir le pre-

mier jour la chevelure d'un homme, le second jour sa tête et le troisième jour l'homme complet, beau, grand et vigoureux. Celui-ci reçut le nom de Buri, et de Buri naquit Borr, père d'Odin, de Véli et de Vé ; ceux-ci égorgèrent Ymer et se partagèrent le monde. Odin et ses deux frères prirent ensuite deux arbres et en firent un couple humain, Aske et Embla, l'homme et la femme, qui habitèrent le Wigard ; la race divine d'Odin habita l'Asgard, séjour des félicités éternelles, où s'élevait le paradis promis aux braves, le Walhalla : là, au milieu des nuages baignés de lumière, les héros morts dans les combats mangent du jambon et boivent de l'hydromel servi par les Walkyries ; là, les forts se livrent à des jeux guerriers pendant que les lâches vivent comme des ombres dans les ténèbres glaciales de l'enfer. Odin et Frigga, la déesse de la terre, source de toute fécondité, procréèrent une race de dieux : Thor, le maître des nuages ; Balder, le dieu de la lumière ; Nïord, le dieu des mers ; Bragé, le dieu de l'éloquence. Une lutte terrible ne tarda pas à s'engager entre le bien et le mal, entre le Walhalla et les Puissances per-

verses ; elle durera jusqu'au jour où, la lumière ayant vaincu les ténèbres, un monde nouveau et bon remplacera l'ancien.

II. — Il suffit de considérer la position géographique de la Scandinavie pour voir que ses habitants étaient tout naturellement destinés à la navigation, et pour prévoir ces excursions terribles du moyen âge, dont la France et l'Angleterre eurent particulièrement à souffrir : un monarque danois finit par régner sur l'Angleterre (1017), et Charles le Simple dut céder au chef Rollon la province qui prit le nom de Normandie (911). Les Northmen se composaient de Norvégiens et de Danois, mais ce mot de Northmen est en réalité l'ancien nom national des Norvégiens. Ils descendaient de la même race primitive que les Anglo-Saxons et les Franks, mais cette antique fraternité ne préservait du pillage ni la Grande-Bretagne ni les tribus germaniques. D'ailleurs, les hommes du Nord, fidèles au culte d'Odin, portaient une sorte de haine religieuse aux Teutons méridionaux convertis au christianisme ; de sorte que le fanatisme s'alliait chez eux à l'avidité et à la

fougue du tempérament. Aussi aimaient-ils à dévaliser les églises, à tuer les prêtres, à faire coucher leurs chevaux dans les chapelles, et, lorsqu'ils venaient de mettre à feu et à sang quelque portion du territoire catholique, ils s'écriaient ironiquement : « Nous leur avons chanté la messe des lances, elle a commencé de grand matin et elle a duré jusqu'à la nuit. »

Les soldats de chaque flotte de barques obéissaient à un roi de mer (*Kong*), dont le vaisseau se distinguait des autres par son ornementation, et qui commandait aussi les pirates après le débarquement. Le Kong était toujours suivi et écouté, parce qu'il était le plus brave de tous les braves, parce qu'il savait gouverner le vaisseau « comme un bon cavalier manie son cheval », parce qu'enfin il connaissait le sens des runes gravées sur les armes ou sur la poupe et les rames des vaisseaux. Hors du combat et loin de la mer, il redevenait l'égal de ses hommes. Ceux-ci, méprisant les tempêtes, poursuivaient en chantant leurs ennemis sur la *route des cygnes* ; ou bien ils guettaient leur proie

dans les détroits, les baies et les petits mouillages, ce qui leur fit donner le surnom de *Vikings* (enfants des anses)[1]. Un des rois de mer les plus célèbres est ce Ragnar-Lodbrog qui, enfermé, dans un cachot rempli de serpents et de vipères, entonna au moment d'expirer le « chant de mort » dont voici la traduction :

« Nous avons frappé de nos épées, dans le temps où, jeune encore, j'allais vers l'orient du Sund apprêter un repas sanglant aux bêtes carnassières, et dans ce grand combat où j'envoyai en foule au palais d'Odin le peuple de Helsinghie. De là, nos vaisseaux nous portèrent à l'embouchure de la Vistule, où nos lances entamèrent les cuirasses, et où nos épées rompirent les boucliers.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'ai vu des centaines d'hommes couchés sur le sable, près d'un promontoire d'Angleterre ; une rosée de sang dégouttait des épées ; les flèches sifflaient en allant chercher les casques ; c'était pour moi un plaisir sans égal.

[1] Augustin THIERRY, *Conquête de l'Angleterre*, liv. II (Garnier frères).

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'abattis ce jeune homme, si fier de sa chevelure.

« Quel est le sort d'un homme brave, si ce n'est de tomber des premiers? Celui qui n'est jamais blessé mène une vie ennuyeuse, et il faut que l'homme attaque l'homme ou lui résiste au jeu des combats.

« Nous avons frappé de nos épées ; maintenant j'éprouve que les hommes sont esclaves du destin et obéissent aux décrets des fées qui président à leur naissance. Quand je lançai en mer mes vaisseaux pour aller rassasier les loups, je ne croyais pas que cette course dût me conduire à la fin de ma vie. Mais je me réjouis en songeant qu'une place m'est réservée dans les salles d'Odin, et que là bientôt, assis au grand banquet, nous boirons la bière à pleins bords dans les coupes de corne.

« Nous avons frappé de nos épées. Si les fils d'Aslauga savaient les angoises que j'éprouve, s'ils savaient que des serpents venineux m'enlacent te me couvrent de morsures, ils tressailliraient tous

et voudraient courir au combat ; car la mère que je leur laisse leur a donné des cœurs vaillants. Une vipère m'ouvre la poitrine et pénètre vers mon cœur : je suis vaincu ; mais bientôt, j'espère, la lance d'un de mes fils traversera le cœur d'Œlla.

« Nous avons frappé de nos épées dans cinquante et un combats ; je doute qu'il y ait parmi les hommes un roi plus fameux que moi. Dès ma jeunesse, j'ai appris à ensanglanter le fer ; et il ne faut pas pleurer la mort, il est temps de finir. Envoyés vers moi par Odin, les déesses m'appellent et m'invitent ; je vais, assis aux premières places, boire la bière avec les dieux. Les heures de ma vie s'écoulent ; c'est en riant que je mourrai. »

III. — Louis le Débonnaire (814-840) avait envoyé des missionnaires en Danemark, dans l'espoir que la propagation du christianisme contribuerait à adoucir les mœurs et les habitudes farouches des Vikings. Les missionnaires prêchèrent tout d'abord dans le désert. Ce fut seulement en 827 que le moine Ansgaire s'établit dans le Jylland méridional, où il fonda des écoles, racheta des serfs, et obtint un

certain nombre de conversions. L'Empereur consentit alors à instituer un évêché à Hambourg, et depuis ce temps, grâce au zèle des missionnaires, grâce aux rapports constants du Danemark avec les peuples chrétiens, le catholicisme se propagea rapidement sans entraîner de luttes violentes. La vieille religion scandinave reçut un coup mortel lorsque Canut II *le Grand*, un des monarques danois les plus remarquables, embrassa les croyances romaines.

Canut avait suivi son père Suénon à la conquête de l'Angleterre. A la mort de Suénon, il eut à combattre Edmund *Côte-de-Fer* avec lequel il partagea la souveraineté jusqu'en 1017. A cette époque le roi Saxon mourut, et Canut, resté seul, chercha à se concilier l'affection de ses nouveaux sujets. Il se fit chrétien, épousa Emma, veuve du roi Ethelred II, rétablit les anciennes lois, confia aux nationaux les principales charges et assura la tranquillité des côtes. Son frère Harold étant mort en 1018, il réunit sur sa tête les couronnes d'Angleterre et de Danemark et conquit ensuite la Norvège, dont il donna la couronne à son fils naturel Suénon (1030), lequel op-

prima tellement ses sujets, que ceux-ci le chassèrent en 1036 et recouvrèrent leur indépendance jusqu'en 1397. Il favorisa la propagation du christianisme dans ses États, donna des encouragements à l'agriculture et à l'industrie, conclut un traité d'amitié et de commerce avec Conrad, II qui lui abandonna le margraviat de Schleswig, fit un pèlerinage à Rome et bâtit beaucoup d'églises et de monastères. Mais le grand empire qu'il avait fondé ne lui survécut guère. En 1042, l'Angleterre fit retour à la dynastie Saxonne, et la couronne de Danemark échut au roi des Norvégiens jusqu'à ce que Suénon II fondât la dynastie danoise des Estrithides (1043), qui ne s'éteignit qu'en 1448. Les successeurs de Suénon ont peu de titres à la reconnaissance de la postérité ; ils gouvernèrent mal leurs États, établirent des dîmes, se montrèrent souvent injustes et excitèrent par leur sévérité une révolte des paysans du Jylland. Quand Waldemar *le Grand* monta sur le trône en 1157, le pays était en proie à l'anarchie et à la guerre civile. Secondé par l'évêque Absalon, Waldemar sut administrer son royaume avec sa-

gesse ; il publia la *loi de Skanie* et la *loi de Sjalland* ; il attaqua les Vendes de la Baltique, auxquels il imposa la paix et le christianisme ; il prit Stettin et Julin ; il se fit craindre des Courlandais et des Esthoniens, et il refusa de reconnaître comme suzerain l'empereur d'Allemagne Frédérik Barberousse. Son fils Canut VI (1182-1202) soumit les Poméraniens de l'ouest, obligea les pirates Livoniens et Esthoniens à embrasser la foi catholique, et, après avoir triomphé du Mecklembourg, du Holstein, de Hambourg, de Lübeck, excités contre lui par Barberousse, il prit le titre de roi des Slaves et des Vandales. Waldemar II (1202-1241) fut, malgré son surnom de *Victorieux*, peu favorisé de la fortune dans les guerres qu'il entreprit ; seulement, il gouverna avec tant de prudence, que le Danemark arriva à un état de bien-être dont Arnold de Lübeck, chroniqueur allemand, fait un éloge d'autant plus sincère qu'il vient d'un ennemi. « La pêche annuelle que font les Danois sur les côtes de la Skanie, leur procure en abondance des biens de toutes sortes ; les marchands des contrées voisines apportent chez

eux de l'or, de l'argent et d'autres objets précieux, qu'ils cèdent pour des harengs, que Dieu donne gratuitement aux pêcheurs. Aussi les vêtements ne sont-ils pas faits seulement de fourrures bordées d'écarlate, mais encore de pourpre et de lin. Les fertiles pâturages du Danemark nourrissent des chevaux magnifiques. » La pêche du hareng était très productive, les forêts riches en gibier et en bois de construction. La vie intellectuelle se développait aussi et les jeunes gens fréquentaient les universités étrangères. « Ce n'est pas seulement le clergé, dit encore Arnold, qui va à Paris ; les nobles y envoient aussi leurs fils pour s'y instruire. Les Danois se distinguent par leur habileté dans la discussion, par la facilité avec laquelle ils s'approprient les langues étrangères et par leur connaissance approfondie du droit canon. » Waldemar promulga enfin le *Code du Jylland*, monument législatif d'une grande valeur.

A mesure que les rois soutinrent *manu militari* les intérêts du clergé, il s'établit en Danemark des distinctions sociales inconnues auparavant. La

population païenne était animée de sentiments égalitaires ; tous ses membres étaient libres, puisque les serfs ne se recrutaient que parmi les étrangers. Les marins, qui possédaient l'argent, les paysans, qui possédaient le sol, jouissaient des mêmes droits, et c'était le plus fort, le plus téméraire que ses égaux choisissaient pour chef. Bientôt, les rois exposés à l'inconstance de leurs sujets, songèrent à s'appuyer sur une noblesse dévouée à leur service : pour faire partie de cette noblesse, il ne fallut qu'être propriétaire : on donna sa terre au roi, qui la restitua avec des privilèges et des titres. A côté de cette aristocratie laïque se forma une aristocratie cléricale, qui mit ses immenses biens au service des seigneurs et concourut avec eux à asservir la nation. Comme les paysans les plus influents et les plus riches étaient sortis de leur condition en se faisant anoblir, les habitants des campagnes auxquels se mêlèrent d'anciens serfs affranchis, perdirent tout leur prestige, et les citadins se crurent supérieurs aux cultivateurs. La société scandinave se trouva donc divisée en quatre ordres bien dis-



CHATEAU DE FRÉDÉRICKSBORG

5

tincts : le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et les paysans.

Dans le principe, les deux premières classes jugèrent prudent d'agir avec réserve. Les rois continuèrent à être élus dans les assemblées populaires. Celles-ci ne tardèrent pas à être remplacées par des diètes restreintes, où les nobles furent admis en masse, tandis que les bourgeois et les paysans étaient représentés par des délégués. Déjà l'équilibre était donc rompu, et, au XII[e] siècle, les rois ne prirent plus la peine de consulter le Thing : leur élection devint une vaine formalité ; ils gouvernèrent l'État à l'aide d'un sénat docile, composé de quelques grands seigneurs et de quelques prélats. Les paysans non anoblis passèrent sous le joug de ceux dont ils avaient été les égaux ; accablés de corvées, ils durent vendre leurs terres pour payer les impôts et devenir les fermiers de leurs propres biens ; bien plus, en 1410, ils furent tous proclamés serfs. Ce nouvel état social souleva des divisions intestines, à la faveur desquelles des seigneurs allemands s'introduisirent dans le Danemark : le roi

payait leurs services en biens-fonds, et lorsque Christophe II mourut, en 1333, il ne possédait rien en propre du sol danois. C'était le tour de la royauté d'être maintenant dépendante des seigneurs.

De 1333 à 1340, il se produisit un interrègne pendant lequel les Allemands acquirent une influence de plus en plus considérable. Waldemar IV ne put que difficilement ranimer l'esprit national et il fallut pour éviter une décadence probable l'énergie et le talent de Marguerite de Waldemar, la Sémiramis du Nord. Nommée régente de Danemark et de Norvège après la mort de son père et celle de son mari, elle conquit la Suède par force et par adresse, et vainquit à Falköping Albert de Mecklembourg (1387). Dix ans plus tard, elle consacra par l'Union de Kalmar la fédération des trois États Scandinaves. Chaque royaume, tout en relevant du même sceptre, conserva sa législation particulière et fut administré par des nationaux. Ce furent des rois d'origine allemande qui succédèrent à cette femme supérieure, dont ils ne surent pas continuer l'œuvre.

Marguerite avait donné le Schleswig en fief au comte

de Holstein. Erik le Poméranien voulut recouvrer cette province, et il prodigua à ce point le sang de ses sujets, que les Suédois se détachèrent de l'Union pour la première fois. A la mort du dernier comte de Holstein, Christian Ier, fondateur de la dynastie d'Oldenbourg (1448-1481), reprit le Schleswig comme fief danois, et acheta en outre le Holstein à des conditions si onéreuses que les Suédois, dont il avait reçu la soumission, se détachèrent du Danemark pour la seconde fois. Enfin, le roi Jean (1481-1513) ayant voulu soutenir ses prétentions comme duc d'Holstein, essuya une sanglante défaite. Jean eut pour fils le fameux Christian II (1513-1523), homme féroce, violent, opiniâtre et emporté, qui pour imposer sa domination à la Suède, eut recours aux plus horribles cruautés. Christian, « monstre formé de vices sans aucune vertu », accomplit cependant quelques réformes utiles : il établit des écoles; il délivra le commerce du joug allemand ; il régularisa le tarif des douanes et institua la poste ; il s'appuya sur les paysans contre la noblesse en créant les fermes viagères et en abolissant la coutume barbare

de *vendre les pauvres paysans comme du bétail* ; très sévère pour les seigneurs, il fit condamner à mort par un conseil de paysans Torben Oxe, grand seigneur que ses pairs n'avaient pas voulu condamner

« Indignés, émus, craignant tout, prêtres et nobles se levèrent contre lui, tandis que la Suède tout entière se ralliait à Gustave Vasa. Les villes hanséatiques, qui prétendaient maintenir leur influence commerciale, déclarèrent la guerre à Christian ; et son oncle paternel Frédérik accepta la couronne de Danemark qu'on lui offrait. Le roi détrôné s'enfuit auprès de son beau-frère Charles-Quint. Quelque temps après, il essaya de reprendre le pouvoir, mais il fut fait prisonnier et sa captivité dura jusqu'à sa mort, qui n'arriva que vingt-sept ans après. On brûla les statuts qu'il avait rédigés ; on les disait contraires aux anciennes coutumes et aux mœurs du pays. Ces institutions nouvelles n'avaient pas eu le temps de s'affermir ; elles paraissaient exagérées ; l'ancien régime se révolta contre le nouveau et elles furent détruites ; ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'elles purent s'établir et régner à leur

tour. La chute de la noblesse et l'établissement du pouvoir royal absolu n'eurent lieu qu'en 1660. On brûla les sorcières jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, comme en France. Les paysans ne furent émancipés qu'en 1788, et l'enseignement ne devint populaire qu'en 1814. Frédérik I[er] et Gustave Vasa furent élus rois la même année (1523), l'un de Danemark et de Norvège, l'autre de Suède. Ce fut la dernière dissolution de l'Union de Kalmar. La Norvège resta unie au Danemark jusqu'en 1814, époque où elle en fut détachée par la violence étrangere[1]. » Après la chute de Christian, le Rigsrad, composé de la noblesse et du haut clergé, devint tout-puissant : on lui confia l'élection des rois, la rédaction des capitulations, le jugement des différends entre le roi et la noblesse. Le servage fut rétabli complètement, les propriétaires fonciers payèrent des taxes vexatoires, le seigneur régna dans son fief, la noblesse en un mot s'empara de tout le pouvoir par des usurpations successives.

[1] LAMARRE et BERENDZEN, *Aperçu de l'histoire du Danemark*. (Delagrave.)

IV. — Les prélats, sortis des rangs de l'aristocratie, s'étaient toujours trouvés d'accord avec elle pour opprimer les ordres inférieurs. Les nobles et clercs, arrivés à l'apogée de leur puissance après la déchéance de Christian, se montrèrent si arrogants et si absolus, que la royauté s'en trouva offensée et qu'à la lutte des grands contre les roturiers succéda la lutte du trône contre l'autel, c'est-à-dire contre les auxiliaires des nobles. La noblesse entière, que Christian avait tenté d'écraser, crut qu'en adoptant la Réformation, elle enlèverait tout espoir de retour au monarque déchu, représentant du principe catholique en Danemark. Elle se convertit donc au luthéranisme, et Frédérik I[er] lui-même adopta la religion nouvelle. Deux ans après (1527), les États généraux d'Odense, dans l'île de Fyen, décrétèrent la liberté de conscience, soumirent les évêques au tribunal du roi et brisèrent les liens qui unissaient le clergé au Vatican ; Frédérik approuva ensuite à la diète de Copenhague la profession de foi des réformateurs danois. Les prêtres, relégués dans les églises, perdirent toute influence

politique et la plupart de leurs richesses ; les nobles abandonnèrent les charges ecclésiastiques à la bourgeoisie ; en cela, ils furent maladroits, puisqu'ils se privaient du concours d'un allié dont les masses subissaient encore l'ascendant.

Cependant les paysans et les habitants des villes, froissés et irrités des prérogatives de l'aristocratie, regrettaient autant que les catholiques le tyran déposé en 1523. Celui-ci jugea le moment favorable pour reconquérir sa couronne. Il associa sa cause à celle de la religion romaine, équipa une flotte avec l'assistance de Charles-Quint et débarqua à Opslo. Les Norvégiens, ennemis de la Réformation, le reçurent avec enthousiasme (1531), mais les Suédois le repoussèrent, et il dut se rendre à son rival, qui le fit enfermer dans le donjon de Sonderborg, où il languit vingt-sept ans. Christian III, fils aîné de Frédérik Ier, ne monta sur le trône qu'après un interrègne de deux ans. Pour achever l'œuvre de son prédécesseur, il convoqua une diète, d'où il exclut les représentants du clergé, et qui déclara, en même temps que la déchéance des évêques, la sécularisa-

tion des biens ecclésiastiques au profit des seigneurs. L'Église évangélique fut organisée d'après les conseils de Luther lui-même, et un décret réduisit la Norvège à l'état de simple province de la monarchie danoise. On voit que l'introduction du protestantisme ne donna pas lieu aux guerres civiles qui désolèrent d'autres nations. La tranquillité du pays ne fut pas troublée, et, pendant que les rois et les nobles guerroyaient contre la Suède, le commerce et la navigation firent de remarquables progrès. Quant aux agriculteurs, ils ne cessaient point d'être durement opprimés.

Le roi Frédéric II (1559-1588), quelques années après son avènement, entra en lutte contre la Suède. Un instant suspendues, les hostilités reprirent avec une nouvelle violence et ne furent apaisées que par la médiation de l'Empereur, du roi de France et de l'électeur de Saxe, qui amenèrent les deux royaumes à conclure la paix de Stettin, par laquelle Frédérik reconnut l'indépendance de la Suède (1570). La guerre recommença encore sous Christian IV (1588-1648), qui prit dans la suite une part malheu-

reuse à la guerre de Trente ans, et dont le règne ne fut signalé que par des insuccès. Son fils Frédérik III (1648-1670) déclara une fois de plus la guerre à la Suède : Charles X Gustave, à cette nouvelle, arriva à grandes journées dans le Jylland, passa les détroits sur la glace, arriva en Sjalland et imposa aux Danois le traité de Röskilde, qui lui donna la moitié de la Norvège, le tiers du Danemark, la Skanie, le Halland, le Blekingen, Bornholn et douze vaisseaux de guerre. Les ducs de Holstein-Gottorp et leurs descendants mâles étaient déclarés indépendants de la couronne danoise. Non content de tous ces avantages, Charles-Gustave débarqua brusquement devant Copenhague, dont il espérait s'emparer par un hardi coup de main. Il se trompait. Ses troupes n'essuyèrent à vrai dire que des échecs, et les Hollandais craignant que la Suède ne s'emparât des deux bords du Sund, envoyèrent leur flotte contre les vaisseaux assiégeants. Mais, malgré la belle conduite des Sjallandais, la diplomatie européenne fit en sorte que la paix de Copenhague confirmât, avec l'indépendance des ducs de Gottorp, la cession

de la Skanie, du Halland et du Blekingen (1660).

V. — A mesure que la noblesse était devenue plus isolée, autant par sa rupture avec le clergé catholique que par la haine qu'elle inspirait aux ordres inférieurs, elle s'était montrée plus bravache et plus audacieuse. Les masses lui attribuèrent donc les désastres de 1658 et s'enthousiasmèrent pour le roi, qui s'était courageusement conduit l'année suivante ; les esprits s'émurent contre les seigneurs, tandis que Frédérik gagna l'entière affection du peuple. Une diète fut convoquée à Copenhague ; le grand maître Gersdorf en fit l'ouverture le 10 septembre 1660 et démontra « qu'il fallait, dans le plus bref délai, payer et licencier les mercenaires, logés chez les bourgeois et les paysans, et devenus d'autant plus insupportables qu'ils étaient inutiles ; qu'il fallait reconstruire ou réparer les forteresses qui étaient endommagées ou démolies, réorganiser l'armée et recomposer une flotte, à moins de voir se renouveler les tristes scènes des deux années précédentes. On ne pouvait remédier à rien sans argent, et comment en demander à l'agriculture et au

commerce, également épuisés ? » Le discours du grand maître était assurément juste et sensé; mais la noblesse fut convaincue dès lors que le roi avait pris la résolution de s'appuyer sur les roturiers. Elle défendit donc rigoureusement ses privilèges et ne consentit que par exception à l'établissement provisoire d'une taxe sur les consommations, dont elle ne serait passible qu'en ville, en dehors de ses manoirs ; puis elle attaqua violemment la cour. Les prêtres et les bourgeois, comptant sur l'appui de la royauté, déclarèrent catégoriquement qu'ils ne se soumettraient jamais à une obligation ou à un impôt qui ne frapperaient pas également l'aristocratie. Il était évident qu'une évolution importante s'était tacitement opérée dans l'opinion publique. Le premier ordre, abandonné par le trône, fut surtout exaspéré lorsque Jean Svane et Jean Nansen proposèrent « que les biens de la couronne, au lieu d'être donnés à la noblesse pour des redevances insignifiantes, fussent affermés au plus offrant et dernier enchérisseur » ; ils soutenaient « que, dans l'esprit des donateurs, les revenus de ces domaines,

destinés à augmenter les ressources de l'État, devaient diminuer d'autant les sacrifices imposés aux contribuables ». La noblesse eut beau crier à la spoliation, les orateurs maintinrent leur motion avec hauteur. Bien plus, Svane réunit chez lui les hommes les plus passionnés et les plus influents de la bourgeoisie et du clergé pour les exciter à la révolte, et il se mit avec Nansen à la tête d'une députation qui alla supplier le roi de tenir tête aux injustes prétentions des aristocrates. Quant tout fut préparé, les clercs et les bourgeois proposèrent aux nobles de déclarer la couronne *héréditaire* : les oppresseurs effrayés délièrent le monarque des engagements pris dans la capitulation royale et renoncèrent à défendre l'*électivité* de la couronne, principe qui avait été si favorable aux progrès de leurs usurpations. Ces hommes lâches et pusillanimes, se jugeant trop faibles pour résister au peuple, vinrent aussitôt après se courber devant le souverain, dans l'espoir de conserver par la bassesse une partie des privilèges qu'ils avaient dus si longtemps à la force.

Frédérik III devenu brusquement le maître absolu de la nation danoise, accorda à la noblesse une charte constitutive, maintint les bourgeois dans la plupart de leurs prérogatives, proclama son autorité sur les ecclésiastiques, et ne songea point à améliorer le sort des paysans. Il s'engagea à suivre la religion protestante, à résider dans son royaume et à respecter l'intégrité du Danemark. Aidé du comte de Griffenfeld, il rédigea la Loi royale (*Lex regia*), dont nous citerons les dispositions principales :

« Les rois héréditaires de Danemark et de Norvège seront et devront être regardés par tous leurs sujets comme les seuls chefs suprêmes qu'ils aient sur la terre. Ils seront au-dessus de toutes les lois humaines, et ne reconnaîtront, dans les affaires ecclésiastiques et civiles, d'autre juge ou supérieur que Dieu seul. — Il n'y aura donc que le roi qui jouira du droit suprême de faire et d'interpréter les lois, de les abroger, d'y ajouter ou d'y déroger. Il pourra aussi abolir les lois que lui-même ou ses prédécesseurs auront prescrites (la loi royale exceptée), et

accorder des exemptions à tous ceux qu'il jugera à propos de dispenser de l'obligation d'obéir aux lois. — De même, il n'y aura que le roi qui aura le pouvoir suprême de donner et d'ôter les emplois, selon son bon plaisir, de nommer les ministres et officiers grands et petits, sous quelque nom ou titre qu'ils soient employés au service de l'État, de sorte que toutes les dignités et tous les offices, de quelque ordre qu'ils soient, tireront leur origine du pouvoir suprême du prince comme de leur source. — C'est au roi seul qu'appartient le droit de disposer des forces et des places du royaume. Il aura seul le droit de faire la guerre avec qui et quand il trouvera bon, de faire des traités, d'imposer des tributs et de lever des contributions de toute espèce. — Le roi aura la juridiction suprême sur tous les ecclésiastiques de ses États, de quelque rang qu'ils soient. C'est à lui de déterminer et de régler les rites et les cérémonies du service divin, de convoquer les conciles et les synodes, assemblés pour régler les affaires de religion, et d'en terminer les sessions;

les droits éminents royaux et de la souveraineté, quelque nom qu'ils puissent avoir, et il les exercera en vertu de sa propre autorité, etc. etc. »

Ce monument de despotisme, complété en 1665 et déposé parmi les joyaux de la couronne, fut rendu public lors du couronnement de Christian V (1670-1699). Celui-ci seconda les efforts de son ministre Griffenfeld, réforma l'administration civile et militaire, créa l'ordre de chevalerie du Danebrog, institua une nouvelle noblesse titrée et une bourgeoisie privilégiée. Il fit la guerre à la Suède, conquit la Skanie, remporta des succès sur mer, mais fut obligé par Louis XIV, allié de ses adversaires, à restituer sa conquête. Frédérik IV (1699-1730), forcé d'abord par Charles XII de signer la paix de Travendal, renouvela la lutte contre la Suède en 1709, et obtint enfin par la paix de Frederiksborg de sérieux avantages, tels que la réunion du duché de Gottorp à la partie royale du Schleswig. L'instruction fut réorganisée et l'industrie prit un grand essor sous Christian VI, et sous Frédérik V l'influence de la France commença à

réagir contre la prépondérance de l'élément germanique.

Christian VII, monté sur le trône en 1766, donna toute sa confiance au médecin Struensée, matérialiste convaincu, disciple des philosophes français et novateur absolutiste. Les réformes libérales de ce ministre, qui avait renversé Bernstorff et supprimé le Conseil d'État pour gouverner seul, mécontentèrent les grands et la reine douairière : Struensée fut décapité, bien qu'il n'eût commis, à proprement parler, aucun des crimes dont on l'accusa (1772). Après son supplice, Guldberg, qui gouverna jusqu'en 1784, se montra ennemi déclaré de toute réforme; sous son administration le Danemark fut garanti dans la possession du Holstein en cédant à la Russie les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst et il entra dans *la ligue de neutralité armée*. Dès 1784, le prince royal déclaré majeur[1] congédia Guldberg et appela Bernstorff le jeune; à la suite d'une courte guerre contre la Suède, il maintint la neutralité du

[1] Christian VII était devenu fou à la suite de la conspiration qui amena la chute de Struensée : il laissa le pouvoir à sa mère.

Danemark pendant les guerres de la Révolution, aussi put-il accomplir de sages réformes. Il émancipa les paysans, il abolit le servage, il modifia la corvée et la dîme, il autorisa l'importation des blés, il permit aux israélites d'entrer dans les corporations, il défendit la traite des nègres. Après la mort de Bernstorff, il entra dans une nouvelle ligue des neutres, ce dont les Anglais le firent repentir en venant attaquer Copenhague (1802). Plus tard une nouvelle flotte britannique vint bombarder et presque réduire en cendres la capitale d'un État dont le seul crime était d'entretenir de bons rapports avec la France (1807). Frédérik VI, prince régent, succéda comme roi à son père l'année suivante, et, devenu l'allié intime de Napoléon Ier, eut à combattre l'Angleterre et la Suède, qui convoitait la Norvège. Le czar avait déclaré qu'il ne remettrait pas l'épée au fourreau avant d'avoir puni les destructeurs de Copenhague ; mais, en 1812, il promit la Norvège au prince royal de Suède Charles-Jean (Bernadotte), pour obtenir son alliance contre l'empire français, et, après la bataille de Leipsick, Charles-Jean, pé-

nétrant en Holstein à la tête d'une armée, obligea Frédérik VI à accepter la paix de Kiel : la Norvège devint suédoise (1814) et le Danemark ne reçut en compensation que le duché de Lauenbourg.

VI. — La situation du Danemark était donc fort compromise au commencement du XIXe siècle. L'État avait fait banqueroute en 1813 ; la flotte n'existait pour ainsi dire plus ; l'agriculture, l'industrie et le commerce étaient ruinés. Le roi eut du moins le mérite de faire les efforts les plus louables pour améliorer le sort de sa patrie. Il développa l'enseignement primaire, il rendit la Banque nationale, il favorisa les classes populaires, il établit des États provinciaux destinés à donner leur avis sur les questions d'intérêt civil et financier. Il mourut en 1839, et son fils Christian VIII (1839-1848) accomplit de sages réformes.

Frédérik VII, en présence du contre-coup des journées de février, annonça son intention d'octroyer aux Danois une constitution [1], applicable à

[1] La Charte promulguée le 5 juin 1849 donna au Danemark une constitution parlementaire.

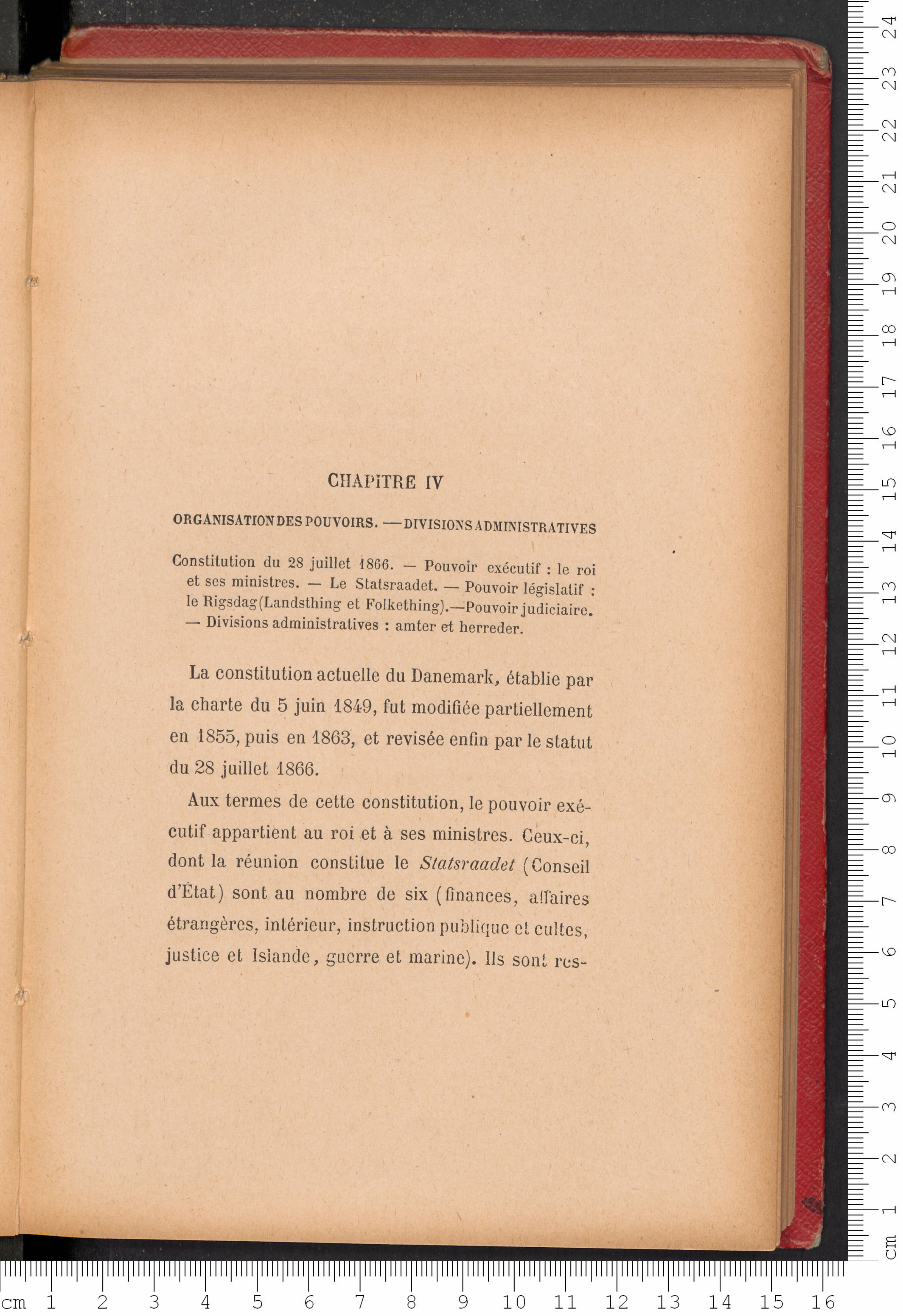
toute la monarchie, y compris les duchés de Holstein et de Lauenbourg, par lesquels le Danemark faisait partie de la Confédération germanique et dont la population était en majorité allemande. Les Holsteinois soutenus par la Prusse, se soulevèrent en 1848. Après quelques hostilités, un armistice fut conclu à Malmö. La guerre recommença le 3 avril 1849 : les Prussiens et les troupes ducales ayant dû lever le siège de Frédéricia, un nouvel armistice intervint, et le roi de Prusse se déclara neutre, pour ne pas mécontenter le czar, parent du monarque danois; la soumission des duchés ne se fit plus, dès lors, longtemps attendre. Le 8 mai 1852, la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Prusse, la Suède et le Danemark signèrent le traité de Londres : Christian de Schleswig-Holstein-Glücksbourg fut appelé à succéder à Frédérik VII, qui n'avait pas d'enfants, à l'exclusion du duc d'Augustenbourg, lequel renonça à ses prétentions moyennant une compensation pécuniaire ; le Holstein et le Lauenbourg devaient faire partie à la fois de la monarchie danoise et de la Confédération germanique.

En 1863, Frédérik VII ayant annoncé l'intention de donner à toutes les provinces danoises une constitution uniforme, la Diète de Francfort protesta et menaça de faire occuper les duchés par une armée allemande. Le roi mourut la même année, et son successeur Christian IX, qui règne encore, publia le 18 novembre une loi qui incorporait sans réserve le Schleswig au Danemark, et qui, tout en laissant au Holstein son administration particulière, le plaçait sous la haute direction du ministère danois. La Diète de Francfort se tut en ce qui concernait le Schleswig, dont la population était en majorité danoise et qui ne faisait point partie de la Confédération ; mais elle protesta en faveur du Holstein et du Lauenbourg, qu'elle fit occuper par des troupes saxonnes et hanovriennes, dès que Christian IX eut déclaré qu'il maintiendrait à tout prix la loi du 18 novembre. Comptant sur l'appui des puissances signataires du traité de Londres, celui-ci défendit à l'*armée d'exécution* de franchir la frontière du Schleswig. C'est alors que la Prusse intervint secondée par l'Autriche, qui espérait, en prêtant son

concours au roi Guillaume, l'empêcher de s'approprier les duchés et conserver à la guerre un caractère purement fédéral. Sommé d'évacuer le Schleswig, le général Meza, qui commandait les Danois, répondit par un refus (31 janvier 1864), et, dès le lendemain, les armées alliées prirent l'offensive. Les rapides succès de la Prusse et de l'Autriche effrayèrent l'Angleterre, qui proposa à la France une intervention commune en faveur du Danemark. Malheureusement une partie de nos troupes était occupée à la maladroite expédition du Mexique : on se contenta de négocier et de faire signer un armistice aux belligérants. Dans la conférence qui s'ouvrit alors à Londres, la Prusse réclama la cession pure et simple du Holstein, du Lauenbourg et du Schleswig ; comme en 1871, M. de Bismark abusait de ses avantages ! L'armistice fut dénoncé, les hostilités recommencèrent, et les Danois n'abandonnèrent leurs positions que pied à pied. Enfin, le nombre l'emporta : le traité de Vienne (30 octobre 1864) trancha la question des duchés au profit du plus fort. Mais alors les cabinets de Vienne et de Berlin, ligués

pour l'oppression, se trouvèrent désunis lorsqu'il fallut partager les dépouilles. Le Danemark avait tenu six mois : l'Autriche tint juste quelques semaines et subit à son tour les conditions que son ancienne alliée se plut à lui imposer. Grâce au plénipotentiaire de la France, on inscrivit dans la paix de Prague (24 août 1866) un article en vertu duquel les districts septentrionaux du Schleswig seraient rendus à leur première nationalité s'ils le déclaraient par la voix du suffrage universel. Est-il besoin de dire que cette clause n'a jamais été observée par la Prusse, bien que les intéressés, par l'organe de leur représentant à la Diète allemande, aient appelé à plusieurs reprises l'attention du gouvernement sur ses engagements d'autrefois? Deux cent mille Danois supportent à contre-cœur le despotisme germanique, parce que la rive orientale du Petit-Belt renferme d'importantes positions stratégiques. Or chacun sait que M. de Bismark est avant tout un admirateur passionné de la guerre et de ses barbares conséquences, à une époque où tout le monde commence à comprendre les avantages de la paix.

Christian IX, roi de Danemark, a épousé, le 26 mai 1842, la princesse Julie, fille de Guillaume, landgrave de la Hesse électorale. Le prince royal, en demandant la main de Louise-Joséphine-Eugénie, fille du feu roi Charles XV, a montré à l'Europe que le Danemark et la Suède avaient oublié leurs vieilles rivalités. Christian IX est aussi le beau-père du prince de Galles, du czar Alexandre III, du roi des Hellènes; mais il ne doit compter ni sur l'Angleterre, intéressée et égoïste, ni sur la Russie préoccupée de sa situation intérieure, ni sur la Grèce trop faible pour prendre une part efficace aux décisions des puissances. Son salut, nous l'avons dit déjà, est attaché au triomphe du Panscandinavisme, c'est-à-dire à la fédération des trois États du Nord.



CHAPITRE IV

ORGANISATION DES POUVOIRS. — DIVISIONS ADMINISTRATIVES

Constitution du 28 juillet 1866. — Pouvoir exécutif : le roi et ses ministres. — Le Statsraadet. — Pouvoir législatif : le Rigsdag (Landsthing et Folkething). — Pouvoir judiciaire. — Divisions administratives : amter et herreder.

La constitution actuelle du Danemark, établie par la charte du 5 juin 1849, fut modifiée partiellement en 1855, puis en 1863, et revisée enfin par le statut du 28 juillet 1866.

Aux termes de cette constitution, le pouvoir exécutif appartient au roi et à ses ministres. Ceux-ci, dont la réunion constitue le *Statsraadet* (Conseil d'État) sont au nombre de six (finances, affaires étrangères, intérieur, instruction publique et cultes, justice et Islande, guerre et marine). Ils sont res-

ponsables, et, en cas d'accusation, le roi ne peut, s'ils sont reconnus coupables, les grâcier sans le consentement du Folkething.

Le pouvoir législatif est exercé par le *Rigsdag*, qui se compose de deux chambres : le *Landsthing* (Sénat) et le *Folkething* (Chambre des communes). Le Landsthing comprend soixante-six membres. Douze sont nommés à vie par le roi, qui les choisit parmi les anciens membres ou les membres actuels du Folkething; les cinquante-quatre autres sont élus pour huit ans par un collège électoral, comprenant les plus forts contribuables et les délégués de la totalité des citoyens.

Le Folkething a cent deux membres, élus directement pour trois ans par les citoyens âgés de trente ans, résidant depuis un an dans la commune et non secourus. On sait qu'il existe en Danemark (c'est le seul pays d'Europe où il en soit ainsi) une taxe destinée à secourir les malheureux. Les lois de finances sont d'abord examinées par les élus du suffrage universel, qui, comme les membres de la Chambre haute, touchent une indemnité d'environ neuf francs par jour.

Tous les quatre ans, le Landsthing choisit dans son sein les quatre juges assistants du *Hoïesteret*, tribunal suprême, qui connaît seul des accusations parlementaires.

L'Islande jouit d'une constitution particulière, dont nous dirons quelques mots plus loin.

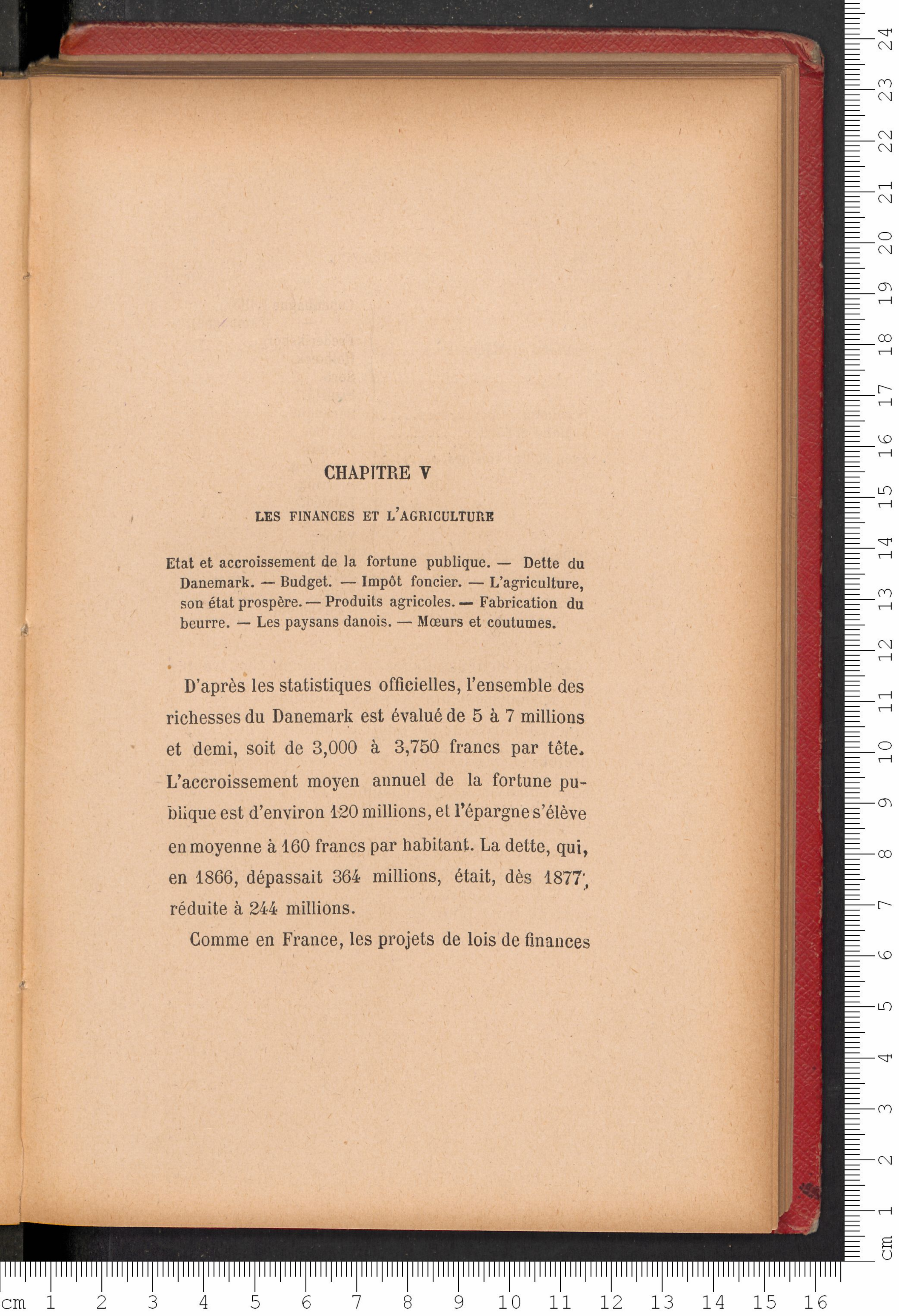
Le pouvoir judiciaire est organisé en trois instances, tant au civil qu'au criminel. Il y a dix-huit tribunaux de première instance, et deux cours d'appel, à Copenhague et à Viborg. Les juges sont à la nomination du roi.

La procédure civile se fait publiquement et par débats contradictoires. Les avocats sont en même temps avoués, et les avocats au Hoïesteret (tribunal parlementaire) ont seuls la faculté de plaider devant toutes les juridictions.

Administrativement, le Danemark est divisé en dix-neuf bailliages (*amter*), à la tête de chacun desquels se trouve un bailli ou *amtmand*, assisté d'un conseil de bailliage (*amtsraad*).

Sjalland et Möen...	Copenhague (ville). — (campagne). Frederiksborg. Holbœck. Sorö. Prœstö.
Bornholm....................	Bornholm.
Laaland et Falster...........	Maribo.
Fyen et îles voisines.........	Odense. Svenborg.
Jylland......................	Hjörring. Thisted. Aalborg. Viborg. Randers. Aarhus. Vejle. Ringkjöbing. Ribe.

Ces dix-neuf bailliages comprennent cent trente-six arrondissements (*herreder*), administrés par des fonctionnaires qu'on peut assimiler à nos sous-préfets (*herredsfoged*). Enfin, les arrondissements sont subdivisés en communes, et les affaires des communes sont dirigées par des conseils municipaux. Il convient de signaler l'ancienne division du pays en sept diocèses, dont quatre pour le Jylland et trois pour les îles : Sjalland, Laaland et Falster, Fyen, Aalborg, Viborg, Aarhus, Ribe.



CHAPITRE V

LES FINANCES ET L'AGRICULTURE

Etat et accroissement de la fortune publique. — Dette du Danemark. — Budget. — Impôt foncier. — L'agriculture, son état prospère. — Produits agricoles. — Fabrication du beurre. — Les paysans danois. — Mœurs et coutumes.

D'après les statistiques officielles, l'ensemble des richesses du Danemark est évalué de 5 à 7 millions et demi, soit de 3,000 à 3,750 francs par tête. L'accroissement moyen annuel de la fortune publique est d'environ 120 millions, et l'épargne s'élève en moyenne à 160 francs par habitant. La dette, qui, en 1866, dépassait 364 millions, était, dès 1877, réduite à 244 millions.

Comme en France, les projets de lois de finances

sont d'abord discutés à la Chambre issue du suffrage universel. Dans le projet de budget présenté au Folkething pour l'année finissant le 31 mars 1878, les dépenses étaient évaluées à 65,373,100 francs, les recettes à 67,320,333 francs. Voici d'ailleurs le détail de ces recettes et de ces dépenses :

DÉPENSES

	FRANCS
Liste civile et apanages	2.019.562
Diète (Rigsdag)	280.000
Conseil d'État	132.462
Dette publique	17.635.425
Pensions civiles et militaires	4.806.325
Affaires étrangères	536.917
Cultes, Instruction	1.305.777
Justice	3.164.580
Intérieur	2.111.516
Guerre	12.030.546
Marine	6.684.723
Finances	4.141.991
Administration de l'Islande	152.880
Travaux publics	5.205.970
Dépenses extraordinaires	4.068.410
Avances, subventions	1.093.016
	65.373.100



ON RENCONTRE A L'ÉTAT SAUVAGE LE CERF

RECETTES

Domaines, forêts	2.428.051
Actif de l'État	6.768.292
Impôts directs	11.739.070
Impôts indirects	41.015.800
Postes	531 917
Télégraphes	29.372
Loterie	1.190.000
Recettes du Fa-röer	55.318
— des Indes danoises	35.000
— diverses	1.662.881
Remboursements, etc	1.864.632
	67.320.333

Au point de vue de l'impôt, les terres sont classées en *tonnes de blé dur*, et les paysans répartis en trois catégories :

Ceux dont la terre acquitte un impôt de plus d'une tonne ou *gaardmœnd;*

Ceux qui ont seulement une maison et qui payent un impôt inférieur à une tonne, ou *huusmœnd ;*

Ceux qui demeurent chez autrui ou *inderster.*

L'agriculture danoise fait vivre les trois cinquièmes de la population. Elle est dans une situation très prospère, surtout depuis l'abolition des droits d'entrée des céréales importées en Angleterre. Les bois

occupent 4,3 pour cent de la surface du pays; les landes, marais, cours d'eau, 25 pour cent; les prairies et les jachères, 38,7 pour cent; les céréales et les plantes légumineuses ou industrielles, 31,7 pour cent. Sur 45,000 kilomètres carrés, 30,000 consistent en terres labourables. Le Danemark est donc un pays très fertile.

Le seigle et l'orge sont plus cultivés que le froment. Toutefois on expédie à l'étranger une assez grande quantité de cette céréale, et d'autre part l'exportation des produits gras alimentaires atteint le chiffre de 40,000,000 de francs, dont 37 millions pour le beurre et 3 millions pour le lard. Les fabriques de sucre, au nombre de deux pour tout le pays, produisent ensemble près de 3,000,000 de kilogrammes. En fait de boissons, les négociants exportent surtout de la bière et de l'eau-de-vie.

On comptait, en 1876, trois millions neuf cent vingt-trois mille animaux domestiques, savoir :

352,000	chevaux,
1,348,000	bêtes à cornes [1],
1,719,000	moutons,
504,000	porcs.

[1] Toute proportion gardée, le Danemark est le pays d'Europe qui possède le plus de bêtes à cornes. — V. les *Études économiques sur le Danemark*, par M. Eugène Tisserand.

Le Danemark est rempli d'excellents pâturages. Chaque troupeau de cent cinquante vaches est confié à la garde d'un berger, qui s'abrite dans une cabane montée sur roues et meublée d'un lit, d'un coffre, de deux rayons de sapin où sont rangées des fioles dont le contenu est destiné aux bestiaux malades. Les paysannes ont l'habitude de traire les vaches deux fois par jour. Les jattes de lait sont versées dans des cuves, où trempe une pelle à claire-voie, le manche de cette pelle est adapté à une poulie, que deux roues, mues par des chevaux, font tourner rapidement. Au bout d'une demi-heure, on extrait de la cuve des mottes de beurre qui sont aussitôt pétries, purifiées, salées et mises en barils pour l'exportation.

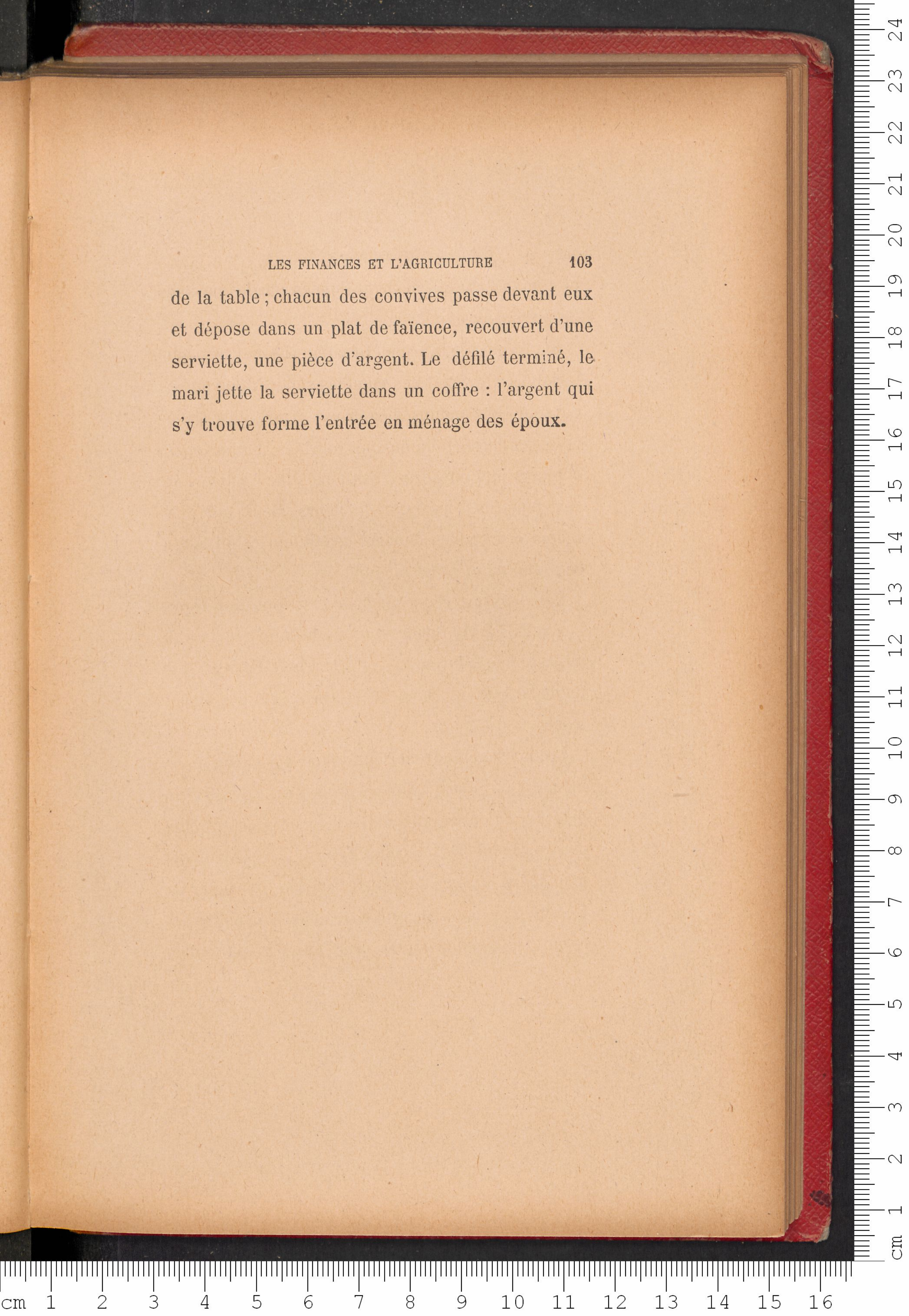
Les maisons des paysans ne sont jamais misérables. Il y en a de trois sortes : celles qui ont une cour entre quatre corps de bâtiments, avec plusieurs chevaux et plusieurs vaches; celles qui n'ont qu'un corps de bâtiment sur un jardin avec un cheval et une vache ; enfin les maisons sans jardin,

ni cour, ni cheval, ni vache, louées par les paysans les plus pauvres.

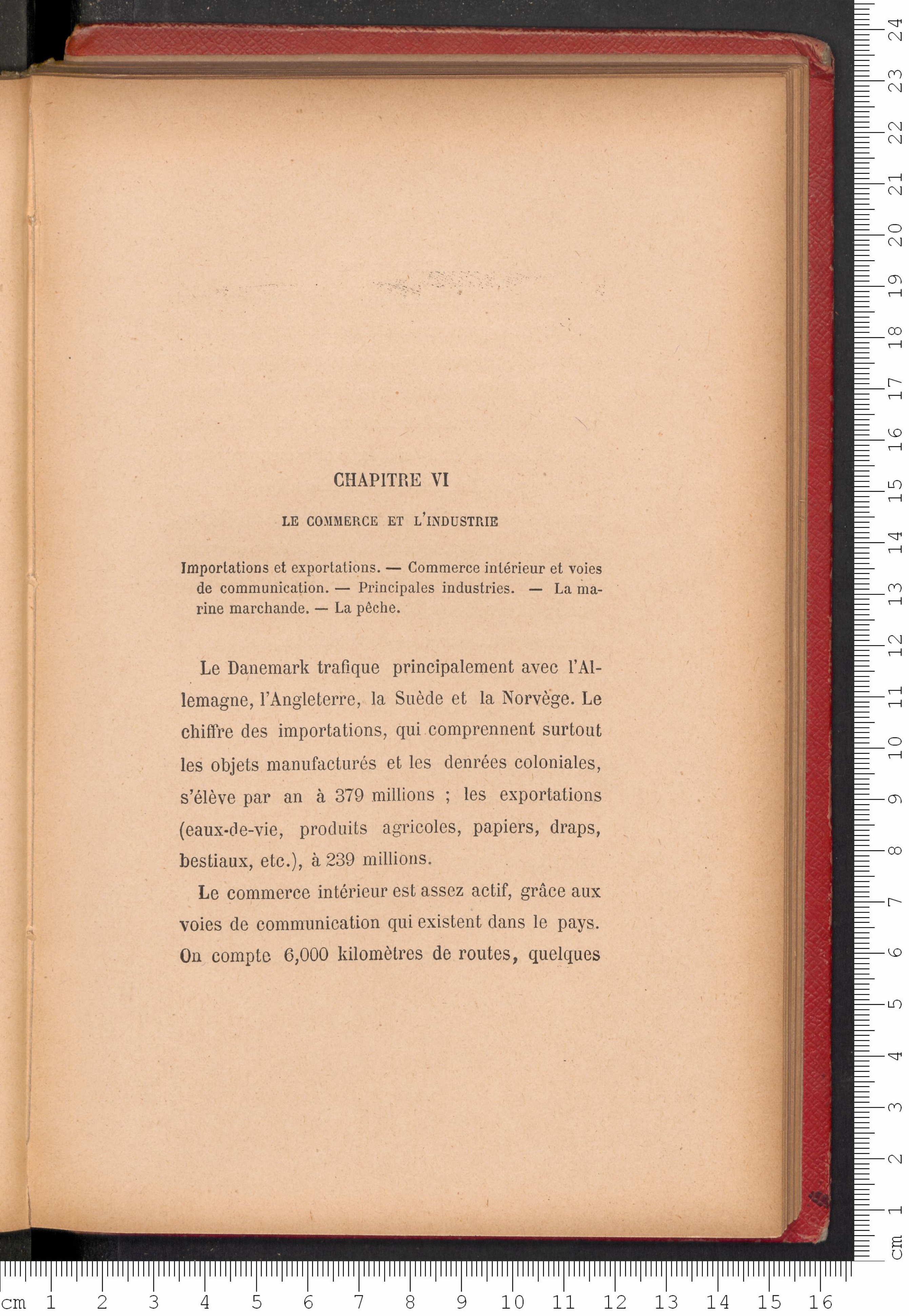
Les fermes de la première catégorie sont très confortables. On y voit des meubles solides, des poêles où sont suspendues d'énormes pipes, des bassinoires en cuivre toujours bien fourbies, des horloges, des portraits encadrés, des bibles bien reliées, et, aux fenêtres, des pots de fleurs. Ceux qui possèdent des vaches donnent gratuitement du lait à ceux qui n'ont point d'étable.

Les paysans, riches ou pauvres, font cinq repas par jour : à cinq heures du matin, à dix heures, à midi, à cinq heures du soir et à huit heures. A la fin de la journée, on lit quelques versets des Livres saints.

Les mariages durent sept jours. On danse et on mange trois jours avant et trois jours après. A la date fixée pour la cérémonie, les jeunes gens à cheval précèdent les fiancés à l'église. Le pasteur officie, puis la noce revient à la ferme, musique en tête, pour y faire un repas solennel ; mais, auparavant, les époux se placent à l'une des extrémités



de la table ; chacun des convives passe devant eux et dépose dans un plat de faïence, recouvert d'une serviette, une pièce d'argent. Le défilé terminé, le mari jette la serviette dans un coffre : l'argent qui s'y trouve forme l'entrée en ménage des époux.



CHAPITRE VI

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

Importations et exportations. — Commerce intérieur et voies de communication. — Principales industries. — La marine marchande. — La pêche.

Le Danemark trafique principalement avec l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède et la Norvège. Le chiffre des importations, qui comprennent surtout les objets manufacturés et les denrées coloniales, s'élève par an à 379 millions ; les exportations (eaux-de-vie, produits agricoles, papiers, draps, bestiaux, etc.), à 239 millions.

Le commerce intérieur est assez actif, grâce aux voies de communication qui existent dans le pays. On compte 6,000 kilomètres de routes, quelques

canaux et 1,576 kilomètres de chemins de fer, dont plus de 800 appartiennent à l'État. La ligne principale, qui se relie par celle du Schleswig aux chemins européens, part de Kolding et se subdivise dès l'origine en deux lignes secondaires : l'une passe à Frédéricia, Vejle, Horsens, Skanderborg (embranchement sur Herning par l'Himmelsbjerg), Aarhus, Randers (embranchement sur Viborg, Skive et Vemb), Hobro, Aalborg, Hjörring, Frédérikshavn. La seconde passe à Bramminge (embranchement sur Ribe), Esbjerg, Varde, Skjern, Ringkjöbing, Vemb (embranchement sur Randers), Lemvig. — De Frédéricia, une ligne se dirige sur la Suède au moyen de trois traversées en bateau par Fyen (Odense, Nyborg), puis par Sjalland (Korsör, Slagelse, Sorö, Ringsted, Röskilde et Copenhague). Enfin, des paquebots unissent Copenhague à Gœteborg et Stockholm en Suède ; à Aarhus en Jutland ; à Kiel, à Lübeck et à Stettin en Allemagne. De Lübeck on va à Fehmarn et à Nysted, dans Laaland ; de Kiel à Faaborg, dans Fyen, d'Aarhus à Frédéricia, et à Kallendborg, dans Sjalland.

Les lignes télégraphiques (3,000 kilomètres) sont

desservies par cent quatre-vingt-deux bureaux ; le nombre des télégrammes expédiés approche d'un million par an, et la poste transporte chaque année vingt millions de lettres et dix-neuf millions de journaux. Le système métrique est obligatoire dans tout le royaume depuis le 1er janvier 1880.

Les établissements industriels ne sont pas très nombreux. Les meubles, auxquels on peut reprocher quelque rigidité dans la forme, sont d'une grande solidité et d'un prix très minime. Les porcelaines, la verrerie, les terres cuites sortent de plusieurs fabriques importantes, et l'on a beaucoup remarqué à l'exposition de 1878, dans la section danoise, les ouvrages d'orfévrerie, les bronzes d'art, les métaux repoussés, la joaillerie, les instruments de précision.

Les industries textiles n'ont jamais atteint un bien grand développement. Parmi les produits indigènes on trouve le lin et la laine, mais la soie comme le coton font complètement défaut. Bien que le Danemark ne produise pas de coton, l'industrie cotonnière y existe quand même : la matière première est importée à l'état de fil. Le tissage est, dans certaines régions, l'objet

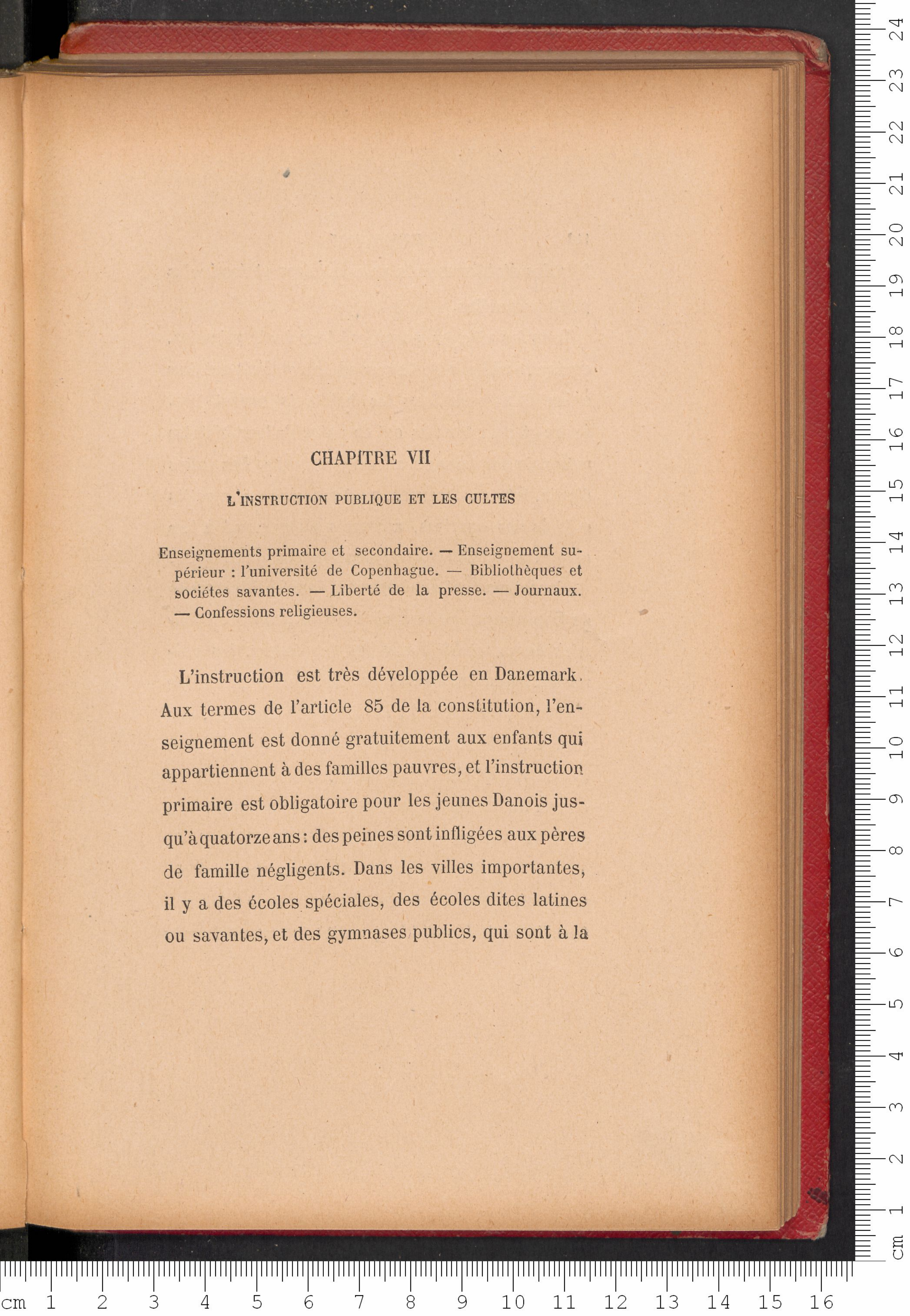
d'une industrie considérable. Le Jylland, l'Islande, et les Fa-roër fournissent chaque année une grande quantité de laine un peu grossière, mais servant à fabriquer des draps chauds et solides. Les gants fabriqués en Danemark jouissent d'une certaine réputation.

La constitution géologique du Danemark explique suffisamment pourquoi il ne saurait y avoir dans ce pays d'industrie minière. Le soufre provient de l'Islande ; le Groënland fournit le cryolithe minéral, employé dans la fabrication de la soude, et Bornholm a quelques mines de charbon.

L'industrie mécanique a pris au contraire un grand essor. Le nombre des machines est très considérable, et de 1872 à 1877 il s'est fondé par actions cent huit sociétés industrielles. Le Danemark possède des usines de tous genres, et la première ligne de chemins de fer ouverte à l'exploitation date de 1847.

La marine marchande compte cent soixante-neuf vapeurs, jaugeant 39,478 tonnes, et trois mille trente et un navires à voiles jaugeant 211,165 tonnes. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la pêche ne contribue pas beaucoup à la prospérité générale du

pays ; les habitants trouvent plus de sécurité dans la culture des terres fertiles. C'est seulement le long des côtes occidentales, où le sol est improductif, que la pêche constitue un moyen d'existence assuré, car les eaux y sont très poissonneuses. A la bouche du fjord de Ringkjöbing on a pêché en 1862 plus de sept cent mille merlans et vingt-cinq mille morues. Les marins de Bornholm font la pêche du hareng et du saumon. Dans l'île de Fyen, à Middelfart, il existe une corporation de pêcheurs qui, pendant l'hiver, chassent le marsouin, et que la vente de l'huile qu'ils en retirent suffit à faire vivre.



CHAPITRE VII

L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LES CULTES

Enseignements primaire et secondaire. — Enseignement supérieur : l'université de Copenhague. — Bibliothèques et sociétes savantes. — Liberté de la presse. — Journaux. — Confessions religieuses.

L'instruction est très développée en Danemark. Aux termes de l'article 85 de la constitution, l'enseignement est donné gratuitement aux enfants qui appartiennent à des familles pauvres, et l'instruction primaire est obligatoire pour les jeunes Danois jusqu'à quatorze ans : des peines sont infligées aux pères de famille négligents. Dans les villes importantes, il y a des écoles spéciales, des écoles dites latines ou savantes, et des gymnases publics, qui sont à la

fois des établissements universitaires et des écoles professionnelles.

Tous les villages possèdent leur école primaire, quelques-uns une école secondaire, et l'on peut dire qu'en Danemark tous les habitants savent lire, écrire et compter ; ils ont en outre de leur histoire nationale une connaissance approfondie. Les salles d'asile, très nombreuses, sont réservées aux petits enfants des ouvriers, auxquels on apprend à lire et que l'on soigne gratuitement en cas de maladie.

L'enseignement supérieur est donné à l'Université de Copenhague et dans diverses écoles : *Polytechnick Lærcanstaldt* (pour les ingénieurs, les chimistes, les naturalistes et les mécaniciens) ; *Landbo-Hoiskole* (agriculture) ; *Instituts* des aveugles, des sourds-muets et des aliénés (*Idiotanstalten*). Quant à l'Université de Copenhague, elle comprend de mille à douze cents étudiants. Sur ce nombre, cinq cents travaillent en vue d'obtenir le diplôme de docteur en théologie, afin de s'assurer, une fois pasteurs, une existence facile et de se marier honorablement. D'après la quantité de cures à donner

et celle des aspirants à ces cures, M. Kierkegarrd a calculé que les derniers docteurs reçus doivent attendre plus de vingt ans avant d'entrer en fonctions. Fondée par Christian I[er] et inaugurée en 1479, cette université jouit d'une réputation qu'elle mérite.

Nous avons parlé plus haut des bibliothèques publiques [1], mais il convient de mentionner ici l'existence d'un certain nombre de sociétés savantes, parmi lesquelles on remarque surtout : la Société royale des sciences, la Société royale des antiquités du Nord, la Société pour la propagation des sciences naturelles, la Société de géographie, la Société Islandaise, la Société de la littérature danoise, la Société de l'industrie.

Le 12 août 1884, le huitième Congrès international de médecine s'est ouvert à Copenhague en présence du roi et de la reine de Danemark, du roi et de la reine de Grèce, du prince héritier et des autres membres de la famille royale. Huit cents médecins étrangers remplissaient la grande salle du

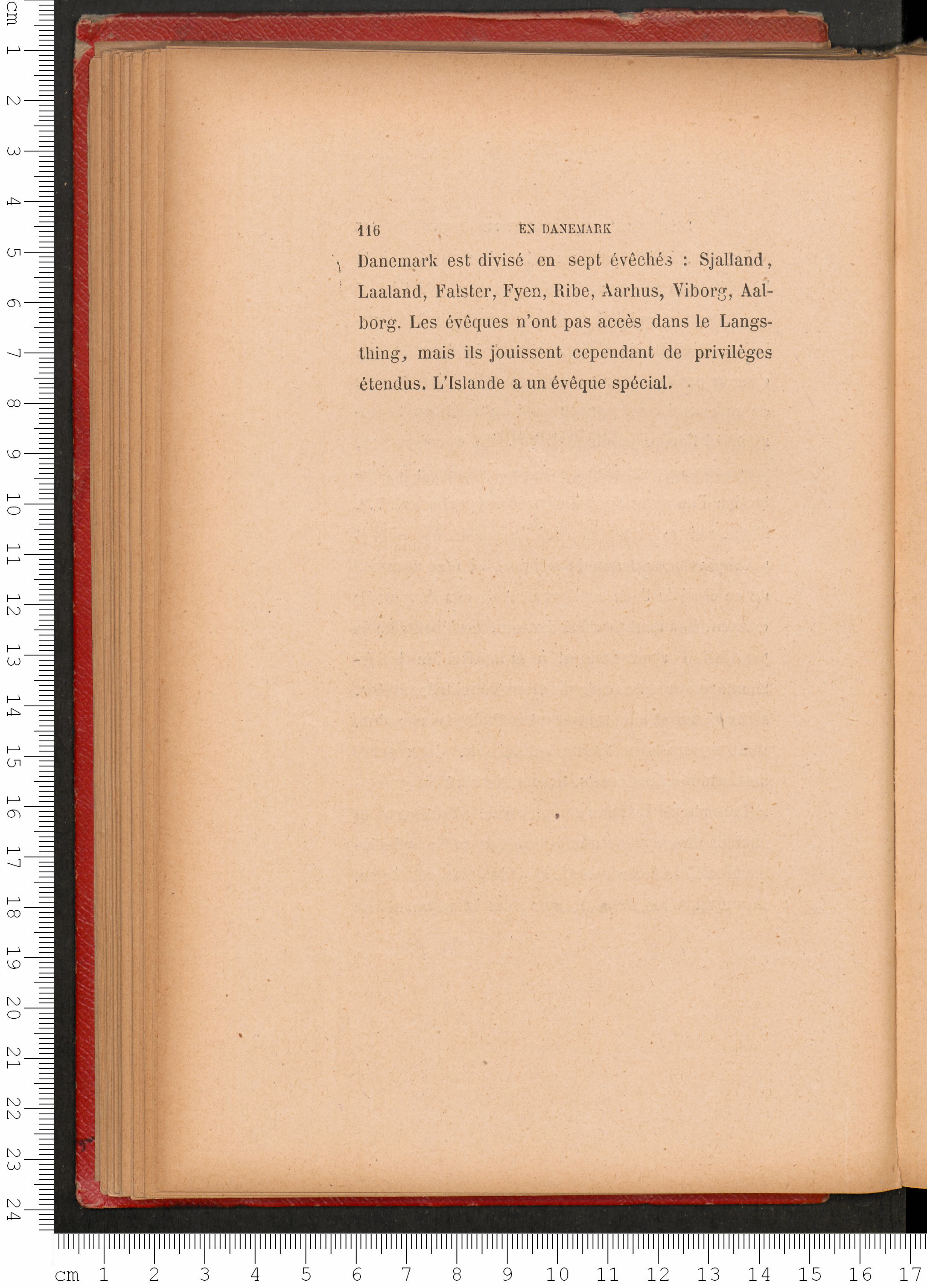
[1] Voir *la description de Copenhague* p. 27.

palais de l'Industrie, et l'assemblée formait comme un grand conseil de toutes les écoles médicales du monde.

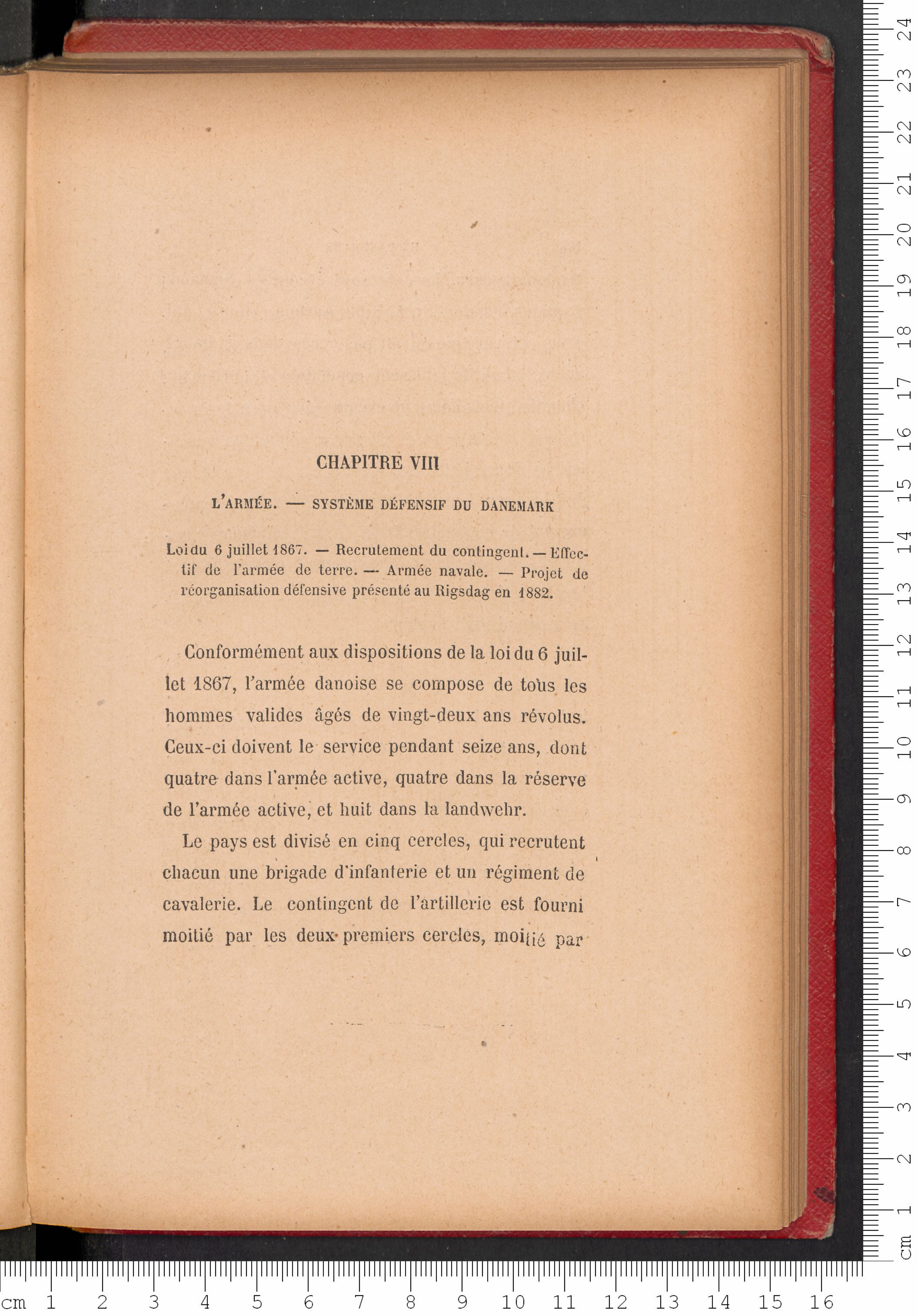
La liberté de la presse est complète, sauf le cas de délit contre la famille royale et les souverains étrangers. Les feuilles publiques ne peuvent être poursuivies par les autres citoyens, y compris les ministres, que dans le cas où ceux-ci se portent partie civile.

Cent trente-trois revues et journaux, dont onze quotidiens, paraissent à Copenhague, et cent quarante-quatre sont publiés en province ; citons parmi les feuilles les plus répandues : *Berlingsketidende*, journal officiel du gouvernement ; la *Patrie* (*Fædrelandet*), 1839, qui a toujours plaidé en faveur de la régénération ; *Flyveposten* (Poste volante), organe de la réaction ; *Folkes-avis* (Journal du peuple, vingt mille exemplaires) ; *Dags-Telegraphen* (Télégraphe du jour) très libéral ; *Morgen-Posten* (Poste du matin), organe des amis des paysans ; *Dagblages* (la Quotidienne), organe très accrédité du parti libéral.

La liberté des cultes ne le cède en rien à la liberté de la presse : elle n'est violée qu'à l'égard du souverain, qui doit professer le luthéranisme, religion officielle de l'État. Suivant la Constitution, chacun peut écouter en matière de religion la voix de sa conscience, pourvu qu'il ne trouble ni la moralité ni l'ordre public (art. 76). En conséquence, personne ne peut être forcé de contribuer à l'entretien d'un culte dont il ne fait pas partie (art. 77). Enfin, nul ne peut être privé de ses droits civils et politiques pour cause de religion, ni être exempté de ce chef de l'accomplissement de ses devoirs de citoyen. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population appartiennent à la confession luthérienne : on compte seulement quatre mille israëlites, mille huit cent cinquante-sept catholiques romains, mille quatre cent trente calvinistes, deux mille soixante-neuf mormons, trois mille cent cinquante-sept anabaptistes, une cinquantaine d'anglicans, et environ douze cents membres d'une secte qui s'intitule la libre communauté. Pour le culte catholique, il y a un vicaire apostolique dans le royaume. Le



Danemark est divisé en sept évêchés : Sjalland, Laaland, Falster, Fyen, Ribe, Aarhus, Viborg, Aalborg. Les évêques n'ont pas accès dans le Langsthing, mais ils jouissent cependant de privilèges étendus. L'Islande a un évêque spécial.



CHAPITRE VIII

L'ARMÉE. — SYSTÈME DÉFENSIF DU DANEMARK

Loi du 6 juillet 1867. — Recrutement du contingent. — Effectif de l'armée de terre. — Armée navale. — Projet de réorganisation défensive présenté au Rigsdag en 1882.

Conformément aux dispositions de la loi du 6 juillet 1867, l'armée danoise se compose de tous les hommes valides âgés de vingt-deux ans révolus. Ceux-ci doivent le service pendant seize ans, dont quatre dans l'armée active, quatre dans la réserve de l'armée active, et huit dans la landwehr.

Le pays est divisé en cinq cercles, qui recrutent chacun une brigade d'infanterie et un régiment de cavalerie. Le contingent de l'artillerie est fourni moitié par les deux premiers cercles, moitié par

les trois autres. Le contingent du génie est fourni par tous les cercles. Les forces du royaume comprennent vingt-un bataillons d'infanterie de ligne, avec dix bataillons de réserve et onze de landwehr; cinq régiments de cavalerie, ayant chacun trois escadrons actifs et un dépôt; deux régiments d'artillerie à douze batteries, dont deux de ligne et une de réserve; deux bataillons de génie. Au commencement de septembre 1877, l'armée régulière comprenait trente-cinq mille six cent cinquante-sept hommes, l'armée de réserve treize mille deux cent soixante dix-neuf soldats.

Les habitants des côtes sont recrutés pour le service sur mer La marine de l'État se composait, à la fin de 1877, de trente-trois bâtiments à vapeur, dont sept cuirassés, et de trente-deux navires à voiles. Ces vaisseaux étaient armés de trois cent dix canons, et les équipages de la flotte, formés de deux mille huit cent trente-deux hommes, obéissaient à un amiral, à neuf commandants, à vingt-deux capitaines et à cent deux lieutenants.

Depuis que l'annexion des duchés a réduit d'un

tiers le territoire du Danemark, la politique de cet État doit être celle de la neutralité, son attitude celle de la défensive. Dans ce but, un projet de réorganisation a été présenté, en 1882, à l'examen du Landsthing, et, comme tout porte à croire que ce projet obtiendra à bref délai l'assentiment du Rigsdag, en voici l'économie d'après le lieutenant-colonel Hennebert :

« Au nord de Copenhague, — à la hauteur du point où le Sund ne mesure que 4 kilomètres de large, — s'élève, en avant d'Helsingor, la forteresse de Kronborg. Cet ouvrage ne défendait autrefois le passage du Sund que d'une manière très imparfaite : à l'époque où la portée des bouches à feu était peu considérable, la flotte anglaise pouvait franchir cet étranglement, forcer l'entrée du Sund, et cela sans coup férir ni recevoir (expéditions de 1801 et de 1807) ; aussi, doit-on l'appuyer de batteries de côtes armées de pièces de gros calibre, lesquelles sont, comme on sait, dotées d'une portée bien supérieure à la faible largeur du détroit.

« Pour protéger les communications de Sjalland

avec Fyen, on se propose de relever les remparts de Korsor et de Nyborg, qui se font vis-à-vis de part et d'autre du Grand-Belt ; de fortifier l'ilot de Sprojot ; d'organiser, au nord, le fjord de Kalundborg ; au sud, le Sund d'Agersö. De cette façon, le Belt sera coupé en son milieu, et il offrira, par chacune de ses extrémités, un point d'appui aux flottes nationales. La flotte allemande de Kiel aura, dès lors, devant elle, un obstacle sérieux, dont le franchissement lui coûterait cher.

« Pour défendre Fyen et se ménager un débouché sur le continent, on a dessein de relever Frédéricia ; de restituer aux fortifications de cette place, — en partie rasée par les Autrichiens (1864), — une valeur en harmonie avec l'importance du site qu'elle occupe. Le littoral du Petit-Belt se hérissera de batteries de côtes ; enfin, à l'intérieur de l'ile, on organisera quelque grande position, capable de protéger une retraite provisoire et de permettre aux défenseurs de reprendre ultérieurement l'offensive.

« La frontière actuelle du Jylland ne comporte aucune ligne d'obstacles naturels. Elle ne suit la

Kouge-Aa que sur une longueur de 25 kilomètres, et ce cours d'eau n'est nulle part difficile à franchir. L'armée nationale qui aurait à opérer une retraite dans le nord du Jylland trouverait diverses positions faciles à défendre de front, mais également faciles à tourner. On se propose de fortifier, à l'est d'Aarhus, la presqu'île d'Helgenœs, laquelle est reliée au continent par un défilé tellement étranglé, qu'une compagnie d'infanterie pourrait y tenir contre une armée entière Cette presqu'île, où le général Rye a trouvé refuge en 1849, deviendra, moyennant la construction des ouvrages projetés, un excellent réduit général. A l'extrémité nord de la Chersonèse Cimbrique, l'île de Vendsyssel, séparée du continent par le Lim-fjord, forme un dernier réduit « en cas de malheur », comme disent les Danois. On y trouve Frederikshavn, port que protègent le fort de l'île Deget et la citadelle de Fladstrand. Ces deux ouvrages, actuellement en mauvais état, doivent être réorganisés.

« Quant à la côte occidentale du Jylland, elle peut être dite invulnérable, défendue qu'elle est par les

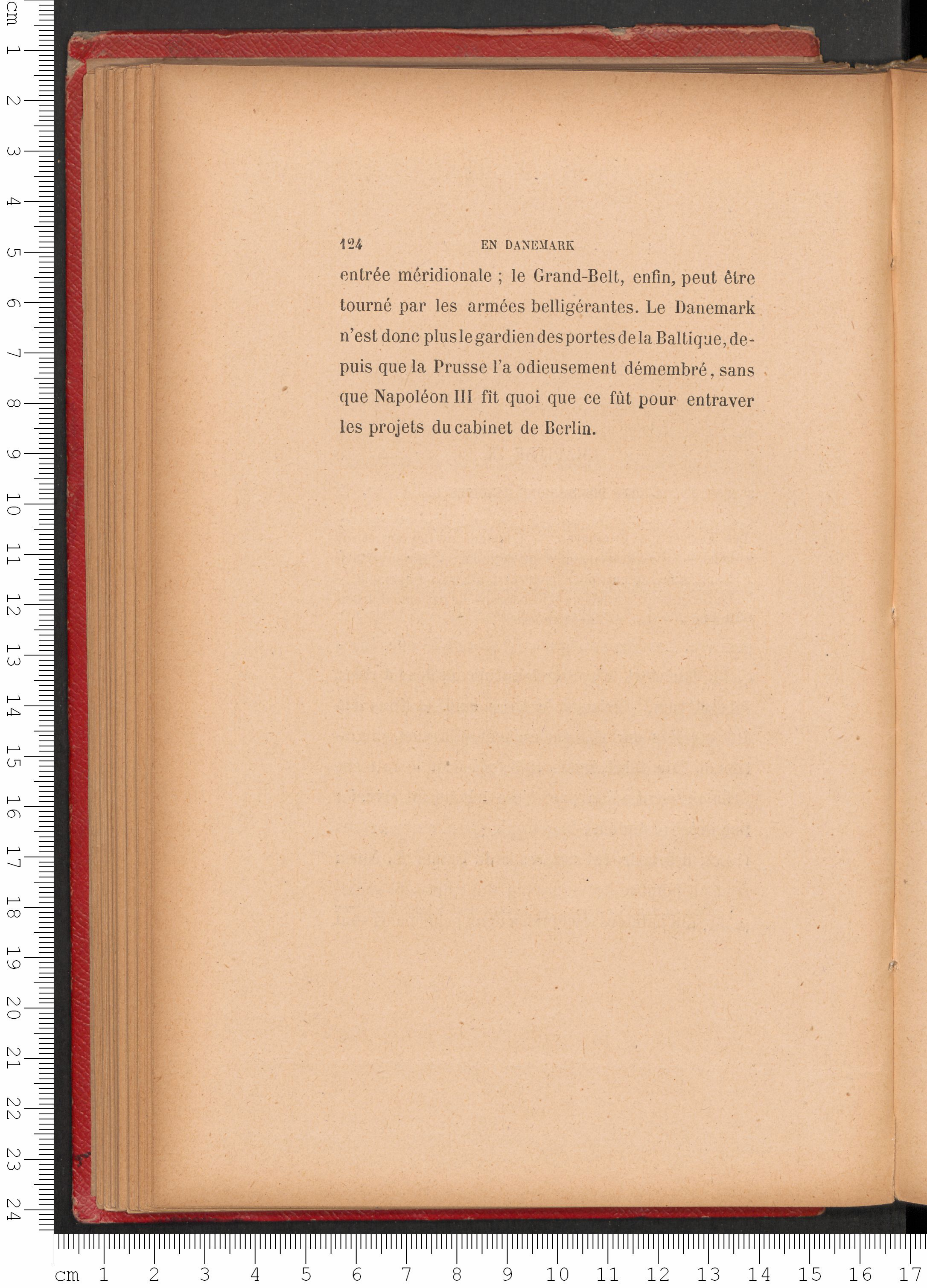
fureurs à peu près constantes de la mer du Nord. A cheval sur le bras de mer interjeté entre les îles de Sjalland et d'Amager, Copenhague (Kjobenhavn) occupe une situation merveilleuse, à l'intersection de deux grandes voies du commerce européen. Nœud naturel des communications de terre et d'eau, elle est dite la « Byzance du Nord » ; c'est à la fois le centre et le réduit de la puissance danoise. Arsenal maritime et port militaire de premier ordre, Copenhague n'est plus fortifiée en terre ferme de Sjalland. Sur la mer, l'entrée du port est défendue par la citadelle de Frederikshavn et deux batteries de gros calibre. En Amager, le grand faubourg de Christianshavn est muni d'une double enceinte bastionnée. Assis sur des îlots artificiels établis en pleine mer, s'élèvent le fort de Tre Kroner, la batterie de Lynetten et le fort de Provestenen. Ces défenses étant jugées insuffisantes, on doit jeter de nouveaux ouvrages en avant sur le haut fond de Stubben et à la pointe de Middelgrunden.

« Pour défendre l'archipel Cimbrique, pour faire avorter toute tentative de débarquement sur les

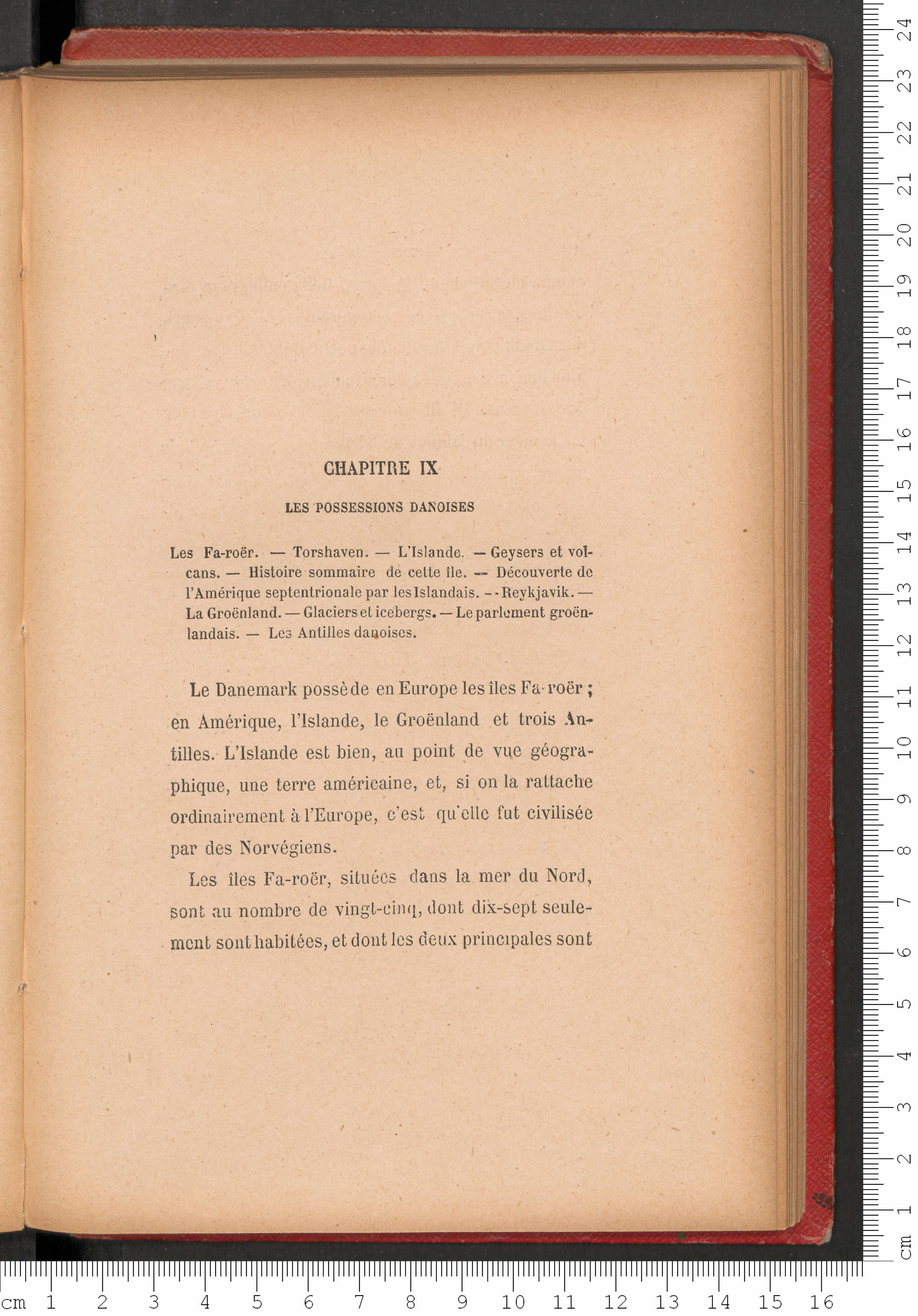
côtes, notamment sur celles du Sjalland, la flotte nationale doit, pour ainsi dire, être tenue constamment sous vapeur. Cette flotte ne compte actuellement que deux frégates et cinq batteries flottantes cuirassées; trois frégates, trois corvettes, six avisos, douze chaloupes canonnières, trois vapeurs à aubes et huit torpilleurs. Elle a donc besoin de s'accroître dans des proportions assez larges. Il faut aussi que le Danemark songe à l'organisation sérieuse de ses défenses sous-aquatiques. Chaque passe maritime, chaque sund, chaque fjord doit avoir son réseau de torpilles. La précaution est bonne à prendre. Les Allemands n'ont pas oublié que, lorsqu'ils tentaient d'opérer leur débarquement dans l'île d'Alsen, plusieurs de leurs embarcations ont été frappées par des appareils torpédiques, projetées en l'air et brisées en mille pièces [1]. »

La réorganisation projetée est indispensable. Le Sund n'appartient au Danemark que par une de ses rives ; la Prusse est maîtresse du Petit-Belt, à son

[1] *L'Europe sous les armes*, par le lieutenant-colonel Hennebert (Jouvet, 1884).



entrée méridionale ; le Grand-Belt, enfin, peut être tourné par les armées belligérantes. Le Danemark n'est donc plus le gardien des portes de la Baltique, depuis que la Prusse l'a odieusement démembré, sans que Napoléon III fît quoi que ce fût pour entraver les projets du cabinet de Berlin.



CHAPITRE IX

LES POSSESSIONS DANOISES

Les Fa-roër. — Torshaven. — L'Islande. — Geysers et volcans. — Histoire sommaire de cette île. — Découverte de l'Amérique septentrionale par les Islandais. — Reykjavik. — La Groënland. — Glaciers et icebergs. — Le parlement groënlandais. — Les Antilles danoises.

Le Danemark possède en Europe les îles Fa-roër ; en Amérique, l'Islande, le Groënland et trois Antilles. L'Islande est bien, au point de vue géographique, une terre américaine, et, si on la rattache ordinairement à l'Europe, c'est qu'elle fut civilisée par des Norvégiens.

Les îles Fa-roër, situées dans la mer du Nord, sont au nombre de vingt-cinq, dont dix-sept seulement sont habitées, et dont les deux principales sont

Stromö et Syderö. Le ciel des Fa-roër est gris, sombre, mais le climat n'en est pas rigoureux. Les habitants tirent de la pêche et de la laine de leurs nombreux moutons les ressources nécessaires à leur subsistance.

Torshaven, la capitale, s'élève au fond d'une baie en fer à cheval. Lorsqu'on y arrive par mer, on aperçoit à droite des falaises percées à jour par les vagues, et, sur un tertre, le pavillon danois hissé au haut d'un mât. A gauche, se dressent les bâtiments de la mission catholique, et au fond, trois cents chaumières, sur lesquelles planent des milliers d'oiseaux. Du haut de la montagne qui domine la ville, on voit des espaces considérables couverts de morues qu'on a mises là pour les faire sécher. L'orge mûrit une fois sur trois dans les îles de l'archipel.

Les habitants des Fa-roër sont de taille moyenne; leur nez est court, leurs sourcils châtains, leur teint hâlé ; leur barbe, qu'ils portent en collier, se termine sous le menton en pointe de patin. Ils sont vêtus d'une casaque courte à collet droit, d'un gilet montant, d'une culotte se boutonnant au-dessus

du genou, d'un bonnet en cotonnade brune à raies rouges. Leur chaussure est formée d'une peau cousue sur le pied et derrière le talon ; elle est retenue par des lanières. Les femmes laissent leurs cheveux flotter au gré du vent. Elles portent un pantalon de tricot, une jupe de laine, une large ceinture, un corsage sans manches, un fichu de couleur voyante, qui se croise devant la poitrine.

Les Fa-roër sont bordées de falaises abruptes de plus de 4 à 500 mètres, que découpent des baies profondes. La terre arable y est rare, le sol rude et sans arbres, bien qu'elles contiennent de bons pâturages où paissent les troupeaux qui ont donné leur nom à l'archipel : Fa-roër veut dire *îles des brebis*. On y cultive l'orge, les pommes de terre, les navets ; mais les habitants s'occupent surtout de la chasse des oiseaux de mer et de la pêche des dauphins, dont ils recueillent l'huile. Ils sont au nombre de 11,000, et la superficie totale de l'archipel est de 1,332 kilomètres carrés [1].

[1] V. pour les Fa-roër le *Voyage dans l'intérieur de l'Islande*, par M. Noël Nougaret (1866), dans le *Tour du monde*.

L'Islande ou Iceland (terre de glace) est plus rapprochée du Groënland que de l'Écosse. Elle est située entre 63°25′ et 66°32′ lat. Nord. Sa superficie est de 102,500 kilomètres carrés, et sa population se compose de soixante-douze mille habitants. Son origine est toute volcanique. Ses côtes sont escarpées, dentelées de fjords nombreux, qui rappellent ceux du littoral norvégien et auxquels aboutissent des vallées assez riches en pâturages. Ces pâturages sont étendus, puisqu'ils nourrissent quarante mille bêtes à cornes, soixante-dix mille moutons, soixante mille chevaux. Les plus connues de ces baies sont le Bograr, le Faxa, le Breidi, l'Arnar, l'Isa, le Hima, le Skaga, l'Eyja, l'Axar, le Thistil, le Vopna, le Seydis, le Revdar ; en général, elles sont parsemées d'îlots basaltiques qui servent de repaire aux eiders, aux aigles et aux faucons ; chacune d'elles possède un petit chef-lieu, où les steamers font escale cinq ou six fois par année, et où résident des marchands qui troquent contre les marchandises du Danemark les produits de l'Islande : minéraux divers, poissons séchés, fourrures d'ours et de re-



LE GRAND GEYSER

nards, plumes d'aigles ou de cygnes, édredons, peaux de phoques, huile de baleine ou de foie de requin.

Rien de plus triste que l'intérieur de l'Islande. Pas un arbrisseau, pas un coin de verdure ; partout des laves refroidies et des cimes volcaniques. Le sifflement du vent et les cris de l'oiseau de proie viennent seuls rompre par instants le silence de ces solitudes désolées, glaciales, accidentées de monticules aux flancs desquels pendent quelques huttes misérables. Les rivières sont, pour la plupart, gênées dans leur cours, torrentueuses, rapides, difficiles à franchir, excepté pour les rennes. Au nord du lac Myvatn il existe un grand nombre de cratères réduits depuis longtemps à des dégagements de gaz sulfureux, qui s'échappent des fissures du sol. Les sulfatares islandaises sont si abondantes que l'île pourrait à elle seule fournir de soufre le monde entier[1].

L'Islande est un centre continu d'action volcanique dont l'île tout entière est le résultat et dont

[1] BEUDANT, *Minéralogie*, p. 75 (Garnier frères).
Le soufre d'Islande est en grains peu adhérents entre eux et qu'on peut exploiter à la pelle comme du sable.

l'Hékla est la principale bouche. Les volcans, en faisant fondre d'énormes amas de neige, produisent parfois de terribles inondations. L'Hékla, haut de 1,635 mètres, est moins élevé que l'Oracfa, que le Smaefell, que l'Eyafjalla et que le Herdubreid.

L'Islande est surtout connue par ses geysers, sources jaillissantes d'eau en ébullition, les unes constantes, les autres intermittentes. Les geysers les plus remarquables sont le Grand-Geyser, le Petit-Geyser et le geyser de Strokkr. Le tube de ce dernier mesure trois mètres de diamètre, ses parois sont verticales, sa profondeur est de treize mètres, et ses eaux bouillonnent avec un grand fracas. Lorsque l'on jette dans la source quelques mottes de gazon, le Strokkr cesse brusquement son agitation, mais au bout d'une demi-heure, il écume, il déborde, il vomit en sifflant la terre qu'on y avait précipitée. Le voyageur peut donc provoquer une éruption artificielle de ce singulier cratère.

M. Jules Leclercq a tout récemment visité l'Islande. Plutôt que de résumer sa relation, nous citerons ici textuellement les principaux passages de

sa description des geysers, description faite avec un soin minutieux :

« Je ne saurais exprimer la joie qu'éprouve le voyageur fatigué quand, après une grande journée de marche, il aperçoit des centaines de nuages qui jaillissent à l'horizon du sein de la terre, et s'élèvent majestueusement vers le ciel ; ces nuages, qui de loin ressemblent à une armée de grands fantômes, lui annoncent qu'il approche de la célèbre vallée des Geysers, terme de sa longue étape. On les aperçoit à une lieue de distance, et telle est l'intensité des blanches vapeurs fusant comme des gerbes aqueuses, qu'on s'imagine voir les geysers en pleine éruption... Courons au Grand-Geyser. On le reconnaît facilement de loin, grâce à l'abondance des vapeurs blanches qui s'échappent de son vaste cratère, situé au sommet d'une éminence de forme à peu près circulaire, dominant de 4 mètres le niveau général de la plaine. Cette éminence a été créée par le geyser même, qui dépose journellement sur ses bords les substances que ses eaux tiennent en dissolution ; elle est formée de tufs siliceux dispo-

sés en plaques minces ; près du bassin, ces plaques sont si dures, qu'on peut à peine les briser à coups de marteau, tandis qu'au pied du cône elles s'émiettent et craquent sous les pieds, et on les détache aisément. Dans tous les creux séjournent des mares d'eau tiède déposées par la dernière éruption. Une infinité de petits canaux sillonnent la roche, et par ces canaux se déverse le trop-plein du réservoir... Des pétrifications siliceuses de toute beauté font au bassin une ravissante ceinture ; Henderson a prosaïquement comparé ces merveilleuses efflorescences, connues sous le nom de geysérites, à de vulgaires choux-fleurs ; j'aime mieux les comparer aux fines dentelures dont les Arabes ont recouvert les murs de l'Alhambra. Elles sont d'une structure si délicate, qu'il est difficile d'en emporter des spécimens. Le bassin a la forme d'une gigantesque soucoupe de quinze à dix-sept mètres de diamètre. Ses parois intérieures sont polies par les eaux. Le conduit central a 3 mètres de diamètre à son orifice ; on a pu le sonder jusqu'à 24 mètres de profondeur ; il est probable qu'en cet endroit il fait un

coude qui empêche la sonde de pénétrer plus avant. On ne peut se défendre d'un sentiment de crainte en songeant que la température de l'eau, dans ce puits, dépasse de beaucoup le point d'ébullition, comme l'ont montré les observations [1].

« On rencontre des geysers [2] dans maintes parties de l'île, dans les vallées, sur les montagnes, et même au sein des neiges perpétuelles ; mais la plupart se trouvent dans des régions où l'action des feux souterrains semble en voie d'extinction : ils sont la dernière manifestation de l'énergie volcanique à la veille d'expirer. Les plus beaux sont ceux de la vallée de Haukadalr ; nulle part on ne les trouve aussi nombreux : en 1881, on en comptait environ cent trente en activité. Leur nombre varie, car tandis que les uns s'éteignent, il en naît de nouveaux. L'aspect des lieux se modifie sans cesse. Les geysers n'ont pas tous la même énergie ; leur puissance

[1] Lorsqu'une éruption va se produire, on entend des bruits souterrains et des sourdes détonations ; le sol tremble ; l'eau s'agite violemment et déborde avec une abondante émission de vapeurs.

[2] Geyser (en anglais *gusher*) est un vieux mot islandais qui signifie jaillir.

dépend de leur âge. Burton divise leur vie en sept périodes. Dans la période de l'enfance, le geyser dort encore dans le sein maternel de la terre, et du sol boueux et chaud s'échappent de légères vapeurs; bientôt l'enfant commence à respirer fortement, et il lui arrive parfois de vomir dans le giron de sa nourrice ; puis, voici qu'il bout, impatient de montrer ce qu'il sait faire ; vient ensuite la période de la jeunesse, pendant laquelle il déborde. Le Grand-Geyser offre le type du geyser arrivé à l'âge mûr. dans toute la plénitude de ses forces.

« Lorsqu'on explore cette vallée des Geysers, deux phénomènes curieux s'offrent immédiatement à l'attention : la différence de niveau des sources chaudes, et l'aspect différent des subtances qu'elles déposent. Le dernier phénomène est d'autant plus remarquable, que les sources sont très rapprochées les unes des autres ; les eaux traversent sans doute des couches de diverses substances et laissent un dépôt qui varie suivant la nature des roches qu'elles dissolvent, grâce à leur énorme température. Malgré leur différence de niveau, les geysers semblent

ne pas être indépendants les uns des autres, car lorsque l'un d'eux montre des signes d'agitation, les autres émettent une plus grande abondance de vapeurs, ce qui prouve qu'il existe entre eux une certaine sympathie. On trouve des sources aussi bien sur les pentes de la colline située à l'ouest du Grand-Geyser que dans le fond de la vallée.

« Toutes ces sources travaillent à leur propre anéantissement, car à la longue les dépôts qu'elles accumulent à leur orifice doivent finir par les étouffer. Le Petit-Geyser, où nous cuisons nos aliments, s'engorge rapidement par suite des dépôts de fiorite qui s'attachent aux parois supérieures, à l'endroit où l'eau se refroidit au contact de l'air. C'est un des plus beaux bassins qui soient au monde ; il semble avoir été taillé dans le lapis-lazuli, et l'on peut regretter qu'il soit appelé à disparaître. De tous les geysers d'Islande, nul n'a plus excité l'admiration des voyageurs. Il se compose en réalité de deux chaudières qui s'ouvrent au niveau du sol, et dont la plus grande mesure 12 mètres de circonférence ; bien qu'elles communiquent sous terre, elles

sont séparées par une mince cloison, qui n'a guère plus de 30 centimètres d'épaisseur. Les eaux qui bouillent dans ces chaudières sont d'une limpidité merveilleuse ; telle est leur pureté, qu'elles semblent plus transparentes encore que l'air ambiant, elles invitent le regard à scruter leurs mystérieuses profondeurs, et qui sait jusqu'à où l'œil pourrait les sonder s'il pouvait dissiper les ténèbres des abîmes souterrains ! On ne saurait rien imaginer de plus magique que la coloration de ces eaux ; l'azur du ciel s y mêle au vert de l'émeraude, et le langage de la poésie pourrait seul exprimer tout ce qu'il y a de fascinateur dans leurs chatoiements. Le Petit-Geyser avait autrefois de fréquentes éruptions, mais il a cessé de jaillir depuis un violent tremblement de terre qui bouleversa la vallée en 1789 : la commotion disloqua probablement le conduit souterrain, en même temps qu'elle ouvrit à quelques pas de là un nouveau geyser connu sous le nom de Stokkr [1]. »

L'Islande n'était pas encore émergée du sein de la mer au temps de Strabon et les géologues pen-

[1] *La Terre de glace*, par Jules LECLERCQ, p. 145-155. (Plon.)

sent que sa formation est contemporaine de la célèbre éruption du Vésuve : elle n'est donc pas, comme on l'a cru longtemps, l'*ultima Thule* des classiques. C'est en 861 qu'un pirate norvégien du nom de Naddadr fut jeté par une tempête sur la côte orientale, dont il fut chassé par des tourbillons de neige extrêmement violents. Il donna à cette terre inhospitalière le nom de *Snæland* (terre de neige). Trois ans après, le Danois Gardar, issu d'une famille suédoise, fut à son tour détourné de sa route par une bourrasque ; il aborda dans le fjord de Skjal, sur la côte septentrionale de l'Islande, construisit une cabane et passa l'hiver dans le lieu appelé encore Husavik. L'été venu, il fit le tour de l'île, à laquelle il donna le nom de Gardarsholm. La même année, le pirate norvégien Floki, encouragé par l'exemple du marin danois, accomplit la même expédition que lui ; il le regretta, et, en s'éloignant, il baptisa par dépit la froide Islande du nom de *Terre de glace*, qui lui est resté.

Cette contrée peu séduisante était cependant habitée par des hommes que l'on suppose être des

anachorètes irlandais. Venus là pour prier et jeûner loin du monde, ils partirent pour ne pas rester mêler aux païens qui arrivèrent bientôt en foule sous la conduite du gentilhomme Ingolfr en 874. La belle Ragna Andilsdattr avait promis sa main a Harald aux Beaux Cheveux s'il parvenait à régner sur toute la Norvège, et l'amoureux Harald avait juré de ne couper et de ne peigner sa luxuriante chevelure que le jour où il pourrait se présenter devant Ragna avec la certitude d'être agréé. Il mit douze ans à conquérir le pays. Devenu maître absolu des personnes et de leurs biens, il agit envers tous avec une telle tyrannie que les fiers Scandinaves résolurent de s'exiler. Ils s'embarquèrent près de Trondhjem sous la conduite d'Ingolfr, et fondèrent au sud-ouest de l'Islande la ville de Reykjavik. Les immigrants appartenaient pour la plupart aux familles les plus distinguées et les plus éclairées ; ils achevèrent donc en peu de temps la colonisation de l'île et se partagèrent en un certain nombre de petites républiques indépendantes, qui, ne pouvant s'entendre entre elles, adoptèrent un code de loi

rédigé par un homme du nom d'Ulfljot. Une assemblée régulière, l'Althing, qui siégea pour la première fois en 928, les représenta désormais et fut présidée par le *logsogumadr*, premier magistrat de la république islandaise. Au désordre et à l'anarchie succéda une sage organisation, grâce à laquelle le pays traversa une longue période de prospérité. Des dissensions intestines amenèrent la ruine du petit État; car la Norvège profita des troubles pour s'annexer l'Islande (1264), que l'Union de Kalmar rendit danoise en 1397. Depuis la perte de son indépendance, l'île de Gardar n'a pas d'histoire, d'où il ne faut pas conclure qu'elle ait joui continuellement d'une félicité sans bornes : la peste, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre n'ont cessé de la désoler. Elle a eu du moins la joie en 1874 de recevoir du roi Christian IX une constitution lui assurant le *selfgovernment:* le pourvoi exécutif est exercé par le monarque, mais le pouvoir législatif appartient à l'Alhting et n'est pas confondu avec le pouvoir judiciaire. Un « ministre pour l'Islande » gouverne au nom du roi et donne ses ordres à un gouverneur. L'Althing com-

prend deux Chambres : la Chambre haute, formée de douze membres dont six nommés par le cabinet de Copenhague, et la Chambre basse, composée de vingt-quatre membres élus au suffrage universel.

Les Islandais du moyen âge ont eu la gloire de découvrir l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb. La situation de l'île et les rapports que la jeune république entretint avec les étrangers, devait nécessairement la conduire à perfectionner l'art de la navigation et lui inspirer le désir d'entreprendre des voyages de découverte dans la direction du nord. Déjà, en 877, le navigateur islandais Gunnbjorn avait aperçu le littoral montagneux du Groënland. Un siècle plus tard, cette immense contrée polaire fut visitée par Erik le Roux, qui y établit sur la côte sud-ouest une première colonie (986) ; les golfes principaux reçurent les noms des chefs de l'expédition. Le fils d'un de ces derniers, Bjarn Herjulfsson, fit voile de l'Islande la même année pour se rendre au Groënland ; mais, chemin faisant, il fut entraîné par les vents vers le sud et arriva très probablement en vue de Terre-Neuve et de la Nouvelle-

Écosse. En l'an 1000, Lejf l'Heureux, fils d'Erik le Roux, entreprit un voyage dans le but de retrouver les pays aperçus par Bjarn ; il y réussit et donna à Terre-Neuve le nom d'*Helluland* (terre des pierres plates), à la Nouvelle-Écosse celui de *Markland*, à la Nouvelle-Angleterre la dénomination de *Vinland* (terre des vignes). Son frère, Thorvald, fut tué par les naturels dans le pays qui correspond au Massachusetts.

Cependant, le plus célèbre des premiers explorateurs de l'Amérique est un certain Thorfinn Karlsefne, qui, ayant épousé la Groënlandaise Gudrid, résolut de faire avec elle une excursion dans le Vinland. A cet effet, il s'embarqua avec cent cinquante-huit compagnons, passa trois ans dans le pays des vignes, trafiqua avec les tribus sauvages et descendit jusqu'à la baie de Chesapeake. Jusqu'au XIVe siècle, les Scandinaves eurent des établissements sur la côte orientale de l'Amérique du Nord : après cette époque, ils se mêlèrent aux Indiens ou furent peut-être détruits par eux.

Les notions données par les Sagas, sur le climat, sur les productions et sur la géographie physique

des régions colonisées par les Islandais sont en parfaite concordance avec les descriptions modernes. Il est donc bien certain que le Nouveau-Monde avait été déjà découvert par des Européens lorsque Christophe Colomb aborda aux îles Lucayes. Du reste, le célèbre navigateur gênois connaissait l'existence du Vinland et n'entreprit sa première expédition maritime qu'après avoir acquis par de sérieuses études la conviction qu'il ne naviguerait pas en vain [1].

La capitale de l'Islande est Reykjavik, petit village formé de baraques en bois, au fond d'une baie exposée à tous les vents. Deux rues le sillonnent : l'une, la rue du Port, contient les boutiques, le club et le seul hôtel de l'endroit ; l'autre, la rue Haute, conduit à l'hôpital. Les maisons, dont les fenêtres sont très petites, sont isolées les unes des autres par des jardinets, où l'on cultive quelques légumes. C'est à l'intersection des deux rues que se trouve la place publique, ornée de la statue de Thorvaldsen

[1] On pourra consulter sur l'Amérique antécolombienne l'ouvrage suivant publié en 1877 par Charles-Christian Rafn : *Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in America.* (Copenhague, 1837, in-4.)

et où les voyageurs dressent leur tente. L'église s'élève en face de cette statue, objet d'admiration pour les deux mille habitants de Reykjavik. Le costume des habitants, du moins celui des hommes, ressemble à tous les costumes, si ce n'est que la coupe fait peu d'honneur au couturier du pays. Seules, les femmes ont conservé en partie le costume national : elles ont pour coiffure la *hufa*, petite cape de laine noire, ronde, plate, et laissant flotter par derrière un gland de soie noire resserré dans un petit cylindre d'argent; leur corsage s'ouvre au milieu de la poitrine et laisse voir la chemise, et leur jupe en laine noire affecte une forme extrêmement simple. Les jours de cérémonie elles remplacent la hufa par le *faldr*, sorte de casque haut de forme, qui se termine par un long voile de mousseline blanche.

Les habitations sont en général malpropres. La pièce principale de chaque logis est meublée d'un canapé, d'un lit et d'une vieille table, sur laquelle on mange de la morue salée, du beurre et du fromage rances, du pain de seigle, du mouton fumé : horribles aliments dont un café réellement exquis fait

à peine disparaître le mauvais goût. Les murs sont faits de couches alternées de tourbe et de blocs de lave ; les toitures sont couvertes de gazon ; les différentes pièces communiquent entre elles par d'obscurs corridors. La meilleure chambre est celle qu'on réserve aux hôtes de passage ; elle est planchéiée, ses parois sont revêtues de bois et elle renferme, avec un lit, une demi-douzaine de vieux bahuts, une table et une commode.

Le Groënland (Grœn-land, terre verte) est situé au nord-est de l'Amérique. Quelques géographes considèrent cet immense territoire comme la partie principale d'un continent situé dans les régions polaires ; mais il est à peu près établi que ce pays est une grande île entourée par la mer Polaire, la mer de Baffin et l'océan Atlantique. Le sol du Groënland est informe, rocailleux, plein de rochers neigeux et de glaces ; ses côtes, peu connues à mesure qu'on s'avance vers le pôle, sont assiégées par les icebergs et dentelées de fjords, que barrent parfois des îlots inhabités ; sa superficie est d'au moins 2 millions de kilomètres carrés, de sorte qu'en évaluant

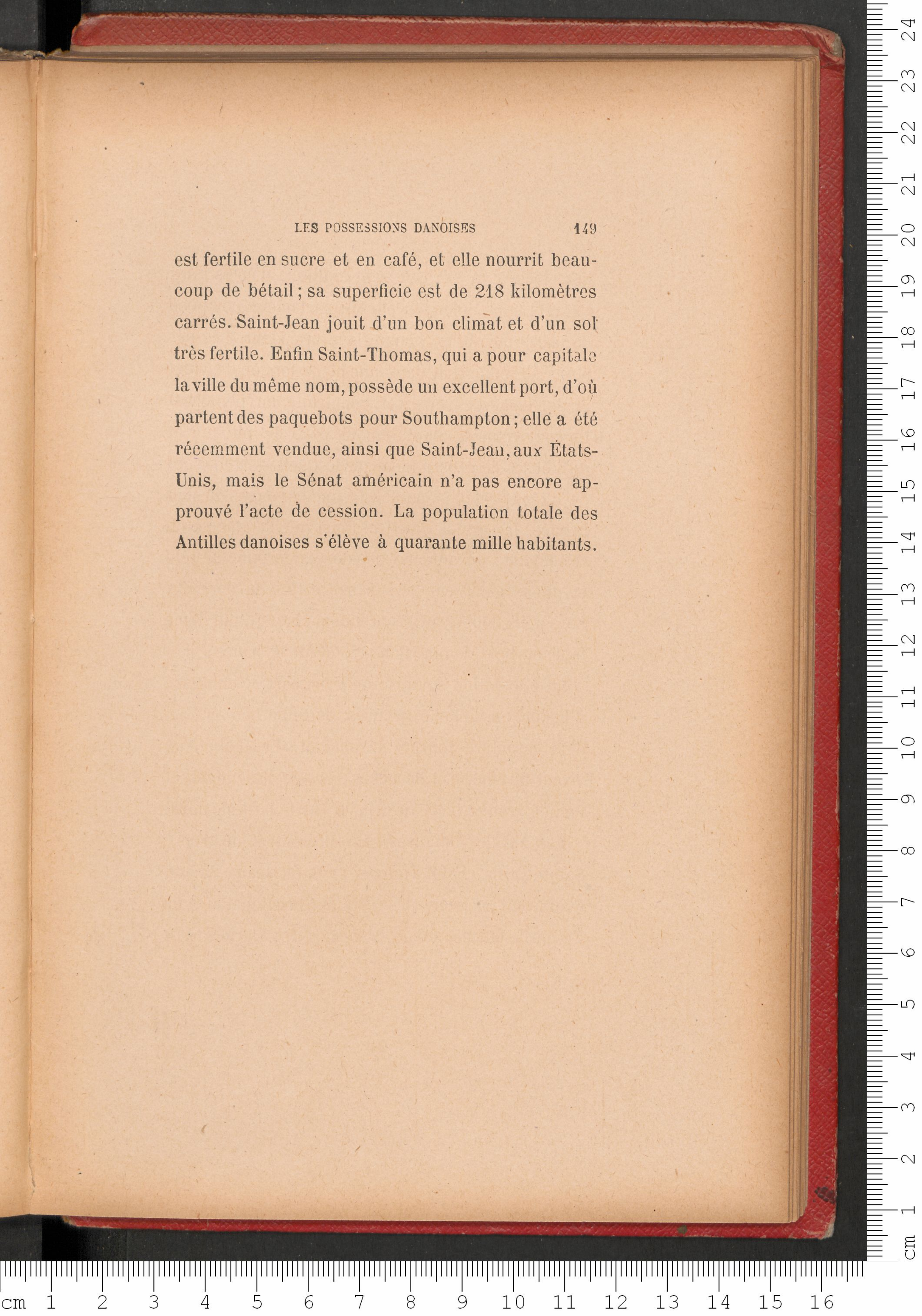
à 150 et quelques mètres la profondeur de la glace qui le recouvre, on obtient pour le volume total de cette eau congelée le chiffre étonnant de 300 trillions de mètres cubes. La température étant partout trop basse pour permettre une liquéfaction considérable, des blocs se détachent des glaciers et viennent flotter sur la mer. Les côtes orientales, bordées de montagnes élevées, sont presque inabordables; les côtes occidentales renferment quelques comptoirs et quelques missions protestantes à Julianeshaab, Godthaab, Nye-Herrnhut, Godhaven et Upernavik, d'où partent les baleiniers et les navigateurs qui s'aventurent dans les détroits de l'archipel polaire. Ce n'est donc pas sans raison que Davis avait donné au Groënland le nom de Terre-de-Désolation.

Au point de vue administratif, le pays est divisé en douze districts : les six districts septentrionaux forment l'inspection du Nord, chef-lieu Godhaven ; les six districts méridionaux, celle du Sud, chef-lieu Godthaab. L'autorité de l'inspecteur est absolue dans sa juridiction, et l'on ne peut appeler de ses décrets qu'au gouvernement de la métropole. La popula-

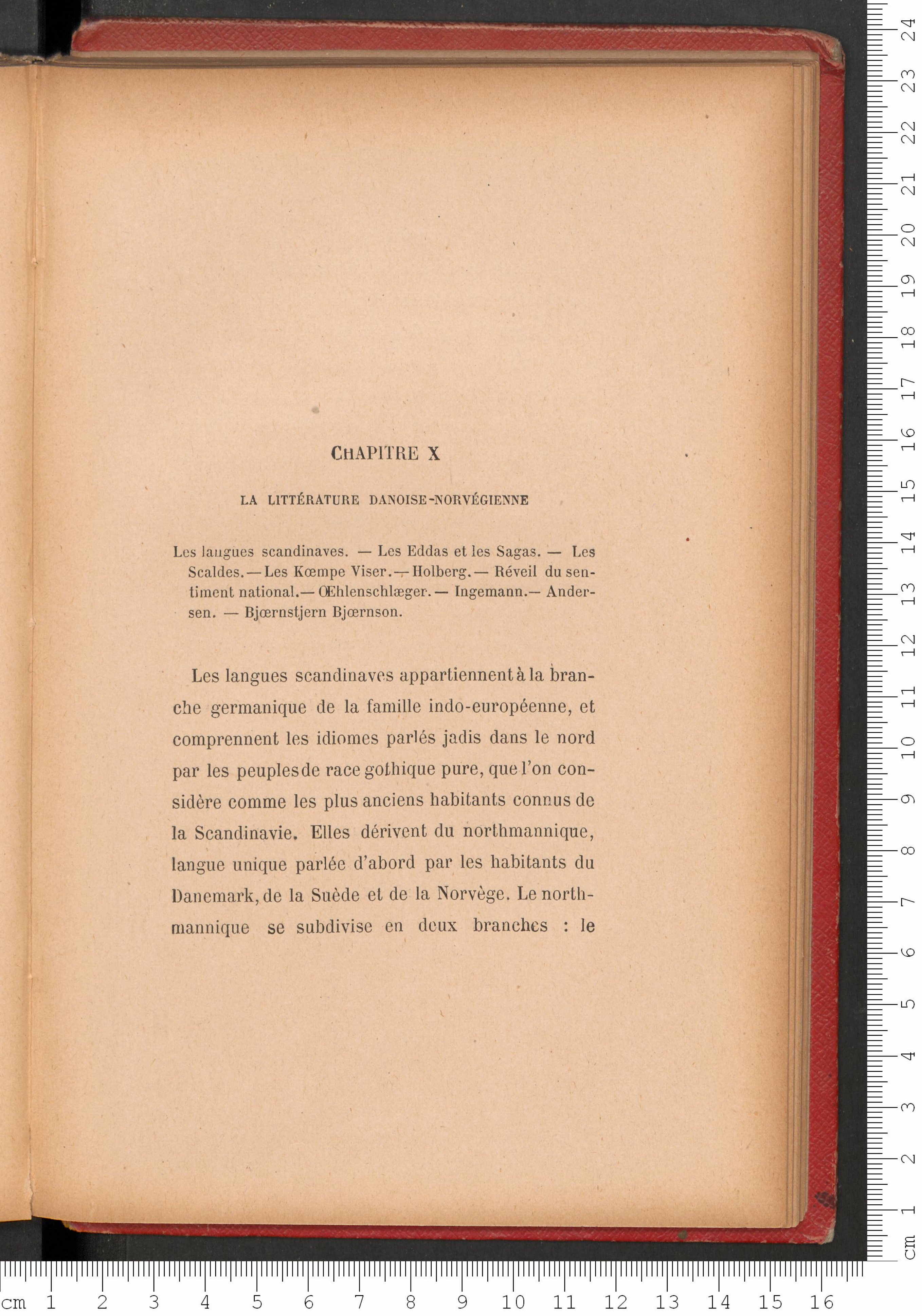
tion s'élève à environ sept millions d'âmes ; ses intérêts sont défendus par un parlement composé de treize membres, y compris le président. Les députés se réunissent dans une pièce longue de vingt pieds, large de seize, et construite en planches. Ils sont vêtus de pantalons de peau de phoque et de blouses de grosse laine sur lesquelles se croisent de larges bretelles, coiffés de toques rouges où sont brodées les armes danoises ainsi que l'emblème du Groënland : un ours polaire doré, couronne en tête et piteusement campé sur ses pattes de derrière. Lorsqu'ils délibèrent, ils prennent place autour d'une table en bois de pin, flanquée de deux bancs.

La population soumise au Danemark se compose d'Eskimaux, à demi civilisés, de taille peu élevée, d'un caractère doux et insouciant. Les Eskimaux vivent de chasse et de pêche : ils sont disséminés, et l'on en trouve bien au delà du 74° de latitude nord.

Les Antilles danoises sont au nombre de trois : Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean. Sainte-Croix, où l'on trouve les villes de Christianstad et de Frédérikstad, est située au sud des îles Vierges ; elle



est fertile en sucre et en café, et elle nourrit beaucoup de bétail; sa superficie est de 218 kilomètres carrés. Saint-Jean jouit d'un bon climat et d'un sol très fertile. Enfin Saint-Thomas, qui a pour capitale la ville du même nom, possède un excellent port, d'où partent des paquebots pour Southampton; elle a été récemment vendue, ainsi que Saint-Jean, aux États-Unis, mais le Sénat américain n'a pas encore approuvé l'acte de cession. La population totale des Antilles danoises s'élève à quarante mille habitants.



CHAPITRE X

LA LITTÉRATURE DANOISE-NORVÉGIENNE

Les langues scandinaves. — Les Eddas et les Sagas. — Les Scaldes. — Les Kœmpe Viser. — Holberg. — Réveil du sentiment national. — Œhlenschlæger. — Ingemann. — Andersen. — Bjœrnstjern Bjœrnson.

Les langues scandinaves appartiennent à la branche germanique de la famille indo-européenne, et comprennent les idiomes parlés jadis dans le nord par les peuples de race gothique pure, que l'on considère comme les plus anciens habitants connus de la Scandinavie. Elles dérivent du northmannique, langue unique parlée d'abord par les habitants du Danemark, de la Suède et de la Norvège. Le northmannique se subdivise en deux branches : le

norvégien ancien ou norrois et le vieux danois, qui a donné naissance au danois moderne et au suédois.

La langue danoise s'est constituée en langue distincte vers le XIIIe siècle, mais elle n'est devenue littéraire qu'à l'époque de la Réformation. Le plus original et le plus riche en vieux mots des dialectes danois est celui du Jylland sptentrional; cependant le dialecte de Sjalland a prévalu, grâce à l'influence de Copenhague, et s'est peu à peu confondu avec le danois lui-même. Ce dernier, suivant les époques, s'est enrichi de termes empruntés à diverses langues, surtout au bas et au haut allemand. Quant au suédois, il n'a commencé à se fixer qu'au XVe siècle ; il a subi également l'influence allemande et il a emprunté au finnois des expressions familières. Les trois accents qu'il possède donnent aux inflexions de la voix quelque chose de mélodique, et l'ancien trésor des mots qu'il a conservés le rend plus original que le danois. La parenté du danois et du suédois ressort clairement de l'étude des dialectes parlés en Suède et en Danemark : le skanien, par exemple, sert d'intermédiaire aux deux langues.

Le norrois a fourni au norvégien moderne ses racines et la plus grande partie de son vocabulaire. Il s'est perpétué sans changements dans l'Islande, cette terre de glace perdue au milieu de l'Océan. C'est là qu'en 1643, l'évêque Sveinnsson retrouva le plus ancien monument des littératures scandinaves, nous voulons parler des Eddas, dont la réunion en un seul corps d'ouvrage est attribué au prêtre catholique Sœmund Sigfusson (le savant), qui vivait au XI[e] siècle. *Edda* veut dire *aïeule*, et ce n'est ni sans grâce ni sans raison que les peuples germaniques du nord ont désigné sous ce vocable le recueil vénéré de leurs traditions et de leurs légendes.

L'Edda de Sœmund se compose de trente-sept pièces rimées par allitération et entrecoupées de commentaires en prose, dus évidemment au compilateur. Suivant la critique allemande, les plus anciennes de ces pièces remontent au VIII[e] siècle : elles nous ont été conservées par les scaldes, qui jouent dans la poésie scandinave le rôle des rapsodes dans la poésie homérique, ou encore celui des bardes dans la poésie des celtes. Attachés au service des

rois, les scaldes les accompagnaient sur le champ de bataille, s'asseyaient à leurs côtés dans les festins, et chantaient les mystères de la religion, les aventures des dieux, les exploits des héros. Ils ne formaient pas une caste, comme les druides; ils se recrutaient indifféremment dans toutes les classes, et le clergé catholique trouva en eux ses plus redoutables adversaires. Il existe un assez grand nombre de poésies scaldiques : il y en aurait bien plus encore si le pape Sylvestre II n'en avait ordonné la destruction. La plupart de ces chants nous ont été conservés par la tradition orale: quelques-uns ont été gravés en caractères runographiques [1].

Les poésies dont se compose l'Edda de Sœmund ont un caractère âpre et sauvage. Les métaphores s'y pressent hardies, saisissantes : on y exalte la valeur morale et l'héroïsme guerrier; on y trouve enfin l'exposé de la cosmogonie scandinave et les

[1] L'alphabet runique, d'un usage général en Scandinavie avant l'introduction du christianisme, se composait primitivement de seize caractères auxquels Waldemar II ajouta sept lettres ponctuées. Les runes étaient gravées sur toutes sortes d'objets, et la loi de Skanie (XIII[e] siècle) est tout entière tracée en cette écriture.

matériaux de la grande épopée germanique des *Nibelungen*. Outre ces poèmes, il existe une autre Edda, l'Edda en prose, attribuée à Snorri Sturlosson (1178-1241). C'est une compilation intéressante, mais indigeste, où les traditions juives, chrétiennes, grecques et romaines se mêlent parfois aux légendes islandaises. Le tout se termine par une sorte d'art poétique à l'usage des jeunes scaldes.

« A côté de la poésie qui chante, dit M. Ampère, aux époques primordiales, ce que croient, ce que sentent les hommes, à côté de la poésie populaire qui est la poésie vraie des siècles qui ne sont plus, il y a le récit naïf et populaire. La poésie se chante, le récit se raconte ; mais à cela près, l'une et l'autre offrent le même caractère traditionnel. A tous les genres de la poésie primitive et de la poésie populaire correspond un genre de récit. Il est un pays, la Scandinavie, où la tradition s'est développée plus complètement qu'ailleurs, où ses produits ont été plus soigneusement recueillis et mieux conservés ; dans ce pays, ils ont reçu un nom particulier dont l'équivalent exact ne se trouve plus hors des langues

germaniques : c'est le mot *Saga*, *Sage*, ce qu'on dit, ce qu'on raconte, la tradition orale... La *Saga* doit être comptée parmi les produits spontanés de l'imagination humaine. La *Saga* a son existence propre, comme la poésie, comme l'histoire, comme le roman. Elle n'est pas la poésie, parce qu'elle n'est pas chantée mais parlée ; elle n'est pas l'histoire, parce qu'elle est dénuée de critique ; elle n'est pas le roman, parce qu'elle est sincère, parce qu'elle a foi à ce qu'elle raconte ; elle n'invente point, mais elle répète ; elle peut se tromper, mais elle ne ment jamais [1]. »

Ni les Eddas, ni les Sagas n'ont le caractère spontané et naïf que l'on se plaît à reconnaître dans les chants populaires connus sous le nom de *Kœmpe-Viser* et qui remontent à l'époque où la Scandinavie avait une langue unique. Les chants guerriers et farouches des scaldes sont remplacés dans les *Kœmpe-Viser* par la peinture touchante des sentiments les plus doux. Qu'on en juge par ce *Chant*

[1] On divise les Sagas en Sagas légendaires et en Sagas historiques Le style de ces récits en prose est simple, uniforme, mais énergique et abondant.

de guerre et d'amour, cité par M. X. Marmier dans son *Histoire des littératures scandinaves :*

« Nous avons vogué avec nos navires sur les côtes de Sicile, et nous étions braves. Le navire allait au gré de nos vœux ; nous marchions, comme j'espère que nous marcherons toujours : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne !

« Près de Trondhjen il y eut un combat. Les guerriers étaient nombreux ; la bataille fut sanglante. Le roi tomba dans la mêlée ; jeune, j'échappai au carnage : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne !

« Nous étions seize assis sur les bancs du navire. L'orage gronde ; les vagues engloutissent le bâtiment. Nous nous sauvâmes comme j'espère que nous nous sauverons toujours : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne !

« Je sais plusieurs choses : je sais me battre bravement, guider mon cheval d'une main ferme ; je sais nager et je sais courir sur des patins ; je sais aussi ramer et lancer la flèche de l'arc : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne !

« Veuves ou jeunes filles, pensez-y. Nous avons livré des batailles devant la ville de l'Est. Dure fut l'action de l'épée; nous en avons des traces : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne!

« Je suis né sur les côtes où l'on sait tendre l'arc; j'ai souvent chassé sur les écueils les vaisseaux ennemis. Loin des habitations, j'ai parcouru la mer avec navires : et cependant la blonde fille de Russie me dédaigne! [1] »

Le danois, nous l'avons dit, ne prit guère son rang comme idiome littéraire que vers le milieu du XVIe siècle. Pendant la période chrétienne et celle de la Réformation, la littérature ne compta guère que des chroniqueurs, comme Saxo-Grammaticus, ou des poëtes qui puisaient en Allemagne leurs prétendues inspirations. Il faut arriver à Holberg, surnommé le père de la littérature danoise pour trouver un auteur véritablement national.

Holberg naquit à Bergen (Norvège) en 1684. Fils d'un colonel ruiné, il eut à lutter longtemps contre

[1] V. plus haut, chapitre III, le *Chant de mort de Ragnar Lodbrog*, p. 41.

la mauvaise fortune avant d'obtenir, grâce à son instruction étendue et variée, une chaire d'éloquence à l'Université de Copenhague. Un poème héroï-comique, *Peder-Paars*, qu'il publia en 1720, et où il raille sans pitié les imitateurs d'Homère et de Virgile, lui donna tout d'un coup une célébrité qu'il avait en vain demandée à ses précédents travaux juridiques et historiques. Cinq satires, pleines de verve comique, suivirent de près *Peder Paars* et n'eurent pas moins de succès. C'est alors qu'il eut l'idée d'écrire pour la scène, idée qu'il mit à exécution au grand avantage de sa renommée et de sa fortune. Il est le Plaute, ou, si l'on veut, le Molière du Danemark. Ses comédies bourgeoises sont remarquables par leur originalité, par la manière adroite qu'il emploie pour châtier le ridicule et les travers de ses contemporains, par l'idée morale qui s'en dégage toujours. Le *Potier homme d'État*, le *Paysan métamorphosé en seigneur*, l'*Oisif affairé* et *Jean de France* sont les meilleures pièces d'Holberg, qui mit le comble à sa réputation en publiant le *Voyage de Niel Klim dans les régions souterraines*, sorte

de satire allégorique, où il s'attaque à tous les préjugés de son époque.

Tout en reconnaissant l'immense mérite des œuvres d'Holberg, les Danois ne cessaient point cependant de recourir constamment à l'imitation française et à l'imitation allemande. La nationalisation de la littérature se faisait lentement, bien que Frédérik V eût fondé l'Académie de Trondhjem et créé le premier théâtre de Copenhague. Les poètes Wessel (1741-1782) et Young (1728-1785) se déclarèrent enfin contre l'influence étrangère; Evald (1747-1781) donna à son pays sa première tragédie nationale, *Rolf Krage;* Zeitlitz composa un recueil de chansons; Pram écrivit un poème épique en quinze chants, *Stœrkodder,* le premier qu'ait eu le Danemark; Rahbek (1760-1830), fonda et dirigea pendant quinze ans le *Spectateur danois;* enfin de nombreux travaux d'érudition mirent en relief les origines historiques. Il ne fallait plus qu'un homme de génie pour faire triompher définitivement le sentiment patriotique, et c'est à Œhlenschlæger que revient cette gloire. Baggesen, avec tout son talent,



VUE DES CÔTES D'ISLANDE

ne parvint pas à enrayer un mouvement auquel tout le monde applaudissait.

Adam-Gottlob Œhlenschlæger, le plus grand et le plus fécond des poètes danois, naquit au château de Frederiksberg près de Copenhague, en 1779. A l'âge de dix ans, il composait déjà de petits drames, qu'il jouait avec sa sœur et un de ses camarades. En 1799, il débuta sur la scène dans le rôle de Hamlet; il n'y obtint qu'un médiocre succès; mais s'étant épris de la fille du conseiller Heger, qu'il épousa plus tard, il se mit à composer des élégies, ce qui le ramena vers les lettres. Il connut précisément à cette époque un vieux savant, qui l'initia à l'étude des antiquités scandinaves, et, dès lors, il se passionna pour la lecture des traditions nationales, qui devinrent le fond de son inspiration. « Il s'est exercé dans les genres les plus divers, drames, comédies, opéras, romans, chants lyriques, poèmes mystiques et presque toujours avec un succès complet. Imagination riche et féconde, il semblait que la source de son inspiration fût inépuisable; l'effort lui semble inconnu, sa facilité tient du prodige. Le

seul défaut de cette verve abondante, c'était l'excès; il ne sut pas la restreindre, et dans ce style si charmant, si souple, si gracieux, il y a les négligences de l'improvisation, comme nous en trouvons souvent chez notre Lamartine, cet autre enfant gâté de la muse. C'est surtout en mettant sur la scène les anciens héros scandinaves qu'il a conquis au théâtre la première place. Ses recherches se portèrent sur les mythes et les traditions primitives, contenus dans les Eddas et les Sagas; il s'inspira de ces données souvent obscures et vagues, les raviva, les rajeunit, leur donna un corps et les fit mouvoir sur la scène par la puissance créatrice de son génie [1]. »

Il a publié trois volumes de poésies lyriques, dont la plus belle partie est celle qui renferme les anciennes ballades. La ballade d'*Agnète*, que voici, est le récit d'une tradition répandue dans tout le Nord :

« Agnète est assise toute seule sur le bord de la mer, et les vagues tombent mollement sur le rivage.

[1] Alfred BOUGEAULT, *Histoire des littératures étrangères*, t. I, p. 425-428 (Plon).

« Tout à coup l'onde écume, se soulève et le *trolle* de mer apparaît.

« Il porte une cuirasse d'écaille qui reluit au soleil comme de l'argent.

« Il a pour lance une rame, et son bouclier est fait avec une écaille de tortue.

« Une coquille d'escargot lui sert de casque. Ses cheveux sont verts comme les roseaux, et sa voix ressemble au chant de la mouette.

« — Oh ! dis-moi, s'écrie la jeune fille, dis-moi, homme de mer, quand viendra le beau jeune homme qui doit me prendre pour fiancée.

« — Écoute, Agnète, répond le *trolle* de mer, c'est moi qu'il faut prendre pour ton fiancé, j'ai dans la mer un grand palais dont les murailles sont de cristal. A mon service, j'ai sept cents jeunes filles moitié femme, moitié poisson. Je te donnerai un traîneau en nacre de perles, et le phoque t'emportera avec la rapidité du renne sur l'espace des eaux. Dans ma retraite tapissée de verdure, de grandes fleurs s'élèvent au milieu de l'onde, comme celles de la terre sous le ciel bleu.

« — Si ce que tu dis est vrai, répond Agnète, si ce que tu dis est vrai, je te prends pour mon fiancé.

« Agnète s'élance dans les vagues ; l'homme de mer lui attache un lien de roseau au pied et l'emmène avec lui.

« Elle vécut huit années et enfanta sept fils.

« Un jour, elle était assise sous sa tente de verdure ; elle entend la vibration des cloches qui sonnent sur la terre.

« Elle s'approche de son mari, et lui dit : — Permets-moi d'aller à l'église, et de communier.

« — Oui, lui dit-il, Agnète, j'y consens. Dans vingt-quatre heures, tu peux partir.

« Agnète embrasse cordialement ses fils, et leur souhaite mille fois bonne nuit.

« Mais les aînés pleurent en la voyant partir, et les petits pleurent dans leur berceau.

« Agnète monte à la surface de l'onde. Depuis huit ans elle n'avait pas vu le soleil.

« Elle s'en va auprès de ses amies ; mais ses amies lui disent: — Vilain trolle, nous ne te reconnaissons plus.

« Elle entre dans l'église au moment où les cloches sonnent; mais toutes les images des saints se tournent contre la muraille.

« Le soir, quand l'obscurité enveloppe la terre elle retourne sur le rivage.

« Elle joint les mains, la malheureuse, et s'écrie: — Que Dieu ait pitié de moi et me rappelle bientôt à lui!

« Elle tombe sur le gazon, au milieu des tiges de violettes. Le pinson chante sur les rameaux verts, et dit : — Tu vas mourir, Agnète, je le sais.

« A l'heure où le soleil abandonne l'horizon, elle sent son cœur frémir, elle ferme sa paupière.

« Les vagues s'approchent en gémissant, et emportent son corps au fond de l'abîme.

« Elle resta trois jours au fond de la mer, puis elle reparut à la surface de l'eau.

« Un enfant qui gardait les chèvres trouva un matin le corps d'Agnète au bord de la grève.

« Elle fut enterrée dans le sable, derrière un roc couvert de mousse, qui la protège.

« Chaque matin et chaque soir, ce roc est humide,

Les enfants du pays disent que le trolle de mer y vient pleurer[1]. »

Arpès Œhlenschlæger, Grundtvig, érudit et poète, s'occupa de la mythologie du Nord, et Ingemann mérita, par ses romans historiques, le titre de Walter Scott danois. Enfin tous les lettrés connaissent Hans Andersen, né le 2 avril 1805 à Odensée, mort à Copenhague en 1875, dont les poésies sont empreintes d'une originalité incontestable. Ses contes, davantage connus de nous, ont été traduits en français.

Nos lecteurs nous sauront certainement gré de les mettre à même d'apprécier la malicieuse bonhomie apparente de ce charmant auteur, en empruntant à l'excellente édition Garnier frères [2], un des contes traduits par MM. Grégoire et Louis Moland.

Jean le Lourdaud

« Au fond d'une province, il y a bien longtemps de cela, se trouvait un vieux château où demeurait

[1] Cette traduction est de MM. Marmier et Soldi. (V. *Théâtre Danois*, libr. Didier.)

[2] *Nouveaux contes Danois d'Andersen.*

un vieux seigneur. Il avait deux fils qui se croyaient chacun tant d'esprit et de savoir que la moitié aurait suffi largement pour un seul homme.

« Aussi, lorsque la princesse, fille du roi du pays, fit annoncer qu'elle donnerait sa main à celui qui lui répondrait le mieux, furent-ils tous les deux certains de l'emporter sur tous les autres.

« Ils n'avaient que huit jours pour se préparer à l'épreuve ; mais cela leur sembla plus que suffisant ; ils avaient fait de si bonnes études ! L'aîné savait, par exemple, par cœur tout le dictionnaire latin et aussi les trois dernières années de la feuille d'annonces de la petite ville voisine ; il savait réciter tout ce fatras en commençant, soit par le commencement, soit par la fin. Le cadet connaissait les lois et coutumes de tous les pays civilisés ou non ; pour cela, il se croyait un homme d'État ; puis il savait aussi broder et faire très proprement de la tapisserie.

« — C'est moi qui épouserai la princesse ! s'écrièrent-ils donc tous les deux.

« Le père leur donna à chacun un beau cheval pour se rendre à la cour, un noir à l'aîné, un blanc

au second. Avant de partir, il se frottèrent bien de l'huile d'amandes les lèvres et surtout les coins de la bouche, pour pouvoir parler bien longtemps.

« Toute la valetaille se rassembla pour leur souhaiter bonne chance lorsqu'ils montèrent à cheval. A ce moment survint par hasard le troisième frère. Le vieux seigneur, en effet, avait encore un autre fils; mais il en faisait si peu de cas que c'était comme s'il n'existait pas. C'était un brave garçon; mais l'étude n'était pas son fort : on avait fini par l'appeler Jean le Lourdaud.

« —Oh! oh! s'écria-t-il en voyant tous ces apprêts. Où allez-vous donc? Tiens, vous avez mis vos beaux habits des dimanches.

« — Nous nous rendons au palais du roi : nous concourons pour la main de sa fille. Tu n'as donc pas entendu le garde champêtre annoncer la chose?

« Et ils le mirent au courant.

« — Ma foi! s'écria Jean le Lourdaud, j'en veux être aussi.

« Les deux frères éclatèrent de rire, et partirent au galop.

« —Petit père, dit Jean, il faut que tu me donnes aussi un cheval. Si la princesse me prend pour son mari, eh bien! elle me prendra ; si elle ne me prend pas. c'est moi qui la prendrai. Dans tous les cas j'aurai sa main.

« —Laisse donc ces sornettes, dit le vieux seigneur. Tu n'auras pas de cheval. Tu ne sais pas parler le langage fleuri de la cour. Jamais tu n'as voulu mordre à la rhétorique. Tes frères, au contraire, voilà deux gaillards qui ont la tête bien meublée.

« —C'est comme cela, répondit Jean. Ah! je n'aurai pas de cheval. Eh bien ! je prendrai le bouc ; l'animal m'appartient, nous nous entendrons parfaitement ; il voudra bien me porter.

« Aussitôt dit, aussitôt fait ; il sauta sur la bête, qui partit à fond de train. Hé ! hop ! Il en faisait des bonds, le brave bouc ! « Holà ! me voilà ! » cria Jean le Lourdaud, et tous les échos retentissaient des chants joyeux qu'il entonnait pour passer le temps du voyage.

« Les deux frères avaient mis leur monture au pas ; ils ne soufflaient mot ; ils repassaient dans leur

mémoire tout ce qu'ils savaient et ils préparaient aussi de fines réparties aux questions qu'ils supposaient que la princesse allait leur adresser. Jean les rattrappa. « Holà ! me voilà, dit-il. Voyez donc ce que j'ai trouvé en chemin. » Et il leur montra un corbeau crevé qu'il avait ramassé. « Balourd, dirent-ils. Que veux-tu faire de cette charogne ? — De ce beau corbeau ? répondit-il. Mais j'en ferai cadeau à la princesse. — Essaye toujours, » dirent-ils, en se tenant les côtes, puis ils partirent au trot.

« Jean resta un peu en arrière ; mais à une montée il les rejoignit. « Hop, hop, c'est moi ! cria-t-il. Voilà encore une magnifique trouvaille que j'ai faite. » Les frères se retournèrent et regardèrent. « C'est trop fort, même pour un lourdaud comme toi, dirent-ils. Ce que tu tiens là, c'est un vieux sabot, auquel il manque un morceau. Est-ce encore un présent pour la fille du roi ? » — Nous verrons si elle le mérite, répondit Jean.

« Les frères rirent de plus belle et repartirent au galop.

« Ils avaient pris une grande avance. Mais Jean les rattrapa encore.

« — Hé, holà, hop-là-là, me voilà ! cria-t-il. Cela va toujours de mieux en mieux. Vraiment c'est fameux.

« — Idiot, quelle saleté as-tu donc trouvée maintenant ? dirent les frères.

« —Quelque chose de superbe, d'incomparable ! Comme elle se réjouira, la fille du roi !

« Et il leur montra ce qu'il avait recueilli dans sa gourde.

« — Fi donc ! dirent les frères. C'est du sable ou plutôt de la boue que tu as ramassée dans le fossé !

« — Oui, répondit-il, mais c'est de l'espèce la plus fine ; elle vous glisse entre les doigts.

« Cette fois les frères éperonnèrent leurs montures, qui partirent comme le vent ; sous leurs pieds, les cailloux volaient, lançant des étincelles. Ils arrivèrent toute une heure avant Jean à la porte de la capitale. Là, on prit leurs noms, et on leur donna, comme à tous ceux qui venaient pour passer

l'épreuve, un numéro d'ordre. On les faisait passer six par six, placés en rang ; ils étaient serrés comme des harengs ; c'était sagement imaginé. Comme ils étaient rivaux, et que le prix en valait la peine, ils auraient facilement pu se quereller pour une futilité ; mais comme ils ne pouvaient bouger ni bras ni jambes, impossible d'en venir aux voies de fait.

« Une foule immense était rassemblée devant le palais du roi ; toute la cour était aux fenêtres pour voir arriver les prétendants. Les malheureux, ils s'en allaient plus vite qu'ils n'étaient venus. Dès qu'ils paraissaient devant la princesse, la parole venait à leur manquer aussi subitement que disparaît la lumière d'une bougie quand on souffle dessus.

« — Allons, c'est un faquin, ne cessait de dire la princesse depuis le matin. Qu'on l'emmène.

« Vint le tour de celui des frères qui savait par cœur le dictionnaire latin ; mais même avant d'entrer dans la salle, il avait tout oublié. Son trouble augmenta quand, regardant au plafond, il se vit dans

les glaces qui s'y trouvaient, marchant sur la tête. Il y avait toute une rangée de sténographes dirigés par un greffier en chef. Ils se tenaient, comme au port d'arme, la plume à la main, pour inscrire les traits d'esprit et les belles phrases qu'on attendait des concurrents. Leur papier était encore presque blanc ; mais ils conservaient toute la gravité de leur emploi. C'était terriblement solennel.

« Le frère au dictionnaire sentait tout son aplomb l'abandonner ; voilà qu'en avançant il fait craquer une planche du parquet. Cela le démonte encore plus. Cependant il finit par trouver quelques mots à dire :

« — Altesse, qu'il fait donc chaud ici !

« En effet, il y avait là un immense poêle tout rouge.

« — C'est vrai, répondit la princesse, mais c'est que le roi, mon père, fait rôtir aujourd'hui des poulets.

« Le pauvre garçon ne s'était pas attendu à un pareil discours ; certainement, il y avait de quoi être démonté.

« — Mais, mais ! Bé...

« Voilà tout ce qu'il pût articuler.

« — Encore un idiot, s'écria la princesse. Qu'il file au plus vite.

« Entra le frère cadet.

« — Quelle chaleur épouvantable! dit-il.

« — C'est que nous faisons rôtir des poulets, dit la princesse.

« — Oh! ah! comment?

« Et il n'alla pas plus loin.

« — Emmenez cet animal, dit la princesse.

« Maintenant, ce fut le tour de Jean le Lourdaud. Il entra dans la salle, monté sur son fidèle bouc, qu'il ne voulait confier à personne.

« — Hohé! quelle chaleur du diable! s'écria-t-il; êtes-vous folle de ne pas faire ouvrir les fenêtres?

« — Je fais rôtir des poulets, répondit la princesse, et il faut que la chaleur soit bien égale.

« — Bien! comme cela se trouve, dit Jean, alors vous pourrez aussi faire rôtir mon corbeau?

« — Très volontiers, dit la princesse; mais avez-vous quelque chose où le mettre? car je n'ai ici ni pot ni casserolle.

« -- Voici justement ce qu'il nous faut, dit Jean.

« Et il montra le sabot et y plaça le corbeau.

« — Cela fera un vrai régal, dit la princesse. Mais où trouver de quoi faire la sauce ?

« — Ne vous inquiétez pas, dit Jean.

« Et, tirant sa gourde, il versa un peu de boue dans le sabot.

« -- Voilà qui me plaît, dit la princesse. Tu as réponse à tout, même aux plus grandes bêtises. C'est toi qui seras mon mari. Jusqu'ici c'est bien ; mais sais-tu que tout ce que nous avons dit a été sténographié et va être publié demain dans le journal. Il y a là ce terrible greffier en chef : c'est une brute achevée ; impossible de lui faire comprendre qu'il serait plus séant pour notre dignité de nous mettre dans la bouche d'autres discours que les niaiseries que nous avons débitées.

« La princesse ne disait cela que pour essayer une dernière fois d'embarrasser Jean le Lourdaud.

« Mais il ne perdit pas la tramontane.

« — Ah ! c'est comme cela ! dit-il.

« Et il se précipita vers la table où se tenaient les

scribes et le greffier, et il versa tout le reste de la boue sur ce qu'il avait griffonné.

« — Parfait ! excellent ! s'écria la princesse. L'épreuve est finie.

« La noce fut aussitôt célébrée ; et après la mort du roi, Jean le Lourdaud hérita de la couronne.

« Cette histoire, je l'ai lue dans le journal où un des scribes, dont le papier n'avait pas été entièrement barbouillé, l'avait racontée Mais vous savez, on ne peut trop se fier à la véracité des gazettes. »

La Norvège, dont les destinées ont été si longtemps celles du Danemark, n'a pas de littérature spéciale : les écrivains qu'elle a produits appartiennent autant à Copenhague qu'à Christiania ; c'est ainsi que Bjœrnstjern Bjœrnson, le grand dramaturge norvégien de notre époque, a été distingué par les Danois avant de l'être par ses compatriotes.

CHAPITRE XI

LES BEAUX-ARTS EN DANEMARK

L'architecture au moyen âge. — Les peintres du XVIIIe siècle, — Ecklrsberg. — L'école danoise, ses qualités. — La sculpture. — Thorvaldsen, sa biographie, ses principales œuvres, son musée, ses élèves.

Les arts du dessin ne se développèrent que très tard en Danemark. Au moyen âge, l'architecture produisit bien quelques œuvres remarquables, entre autres la cathédrale de Röskilde, mais les principaux édifices datent de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe. Le roi Christian IV, ami des arts autant que des lettres, fit élever le château de Frederiksborg, dont il fit dessiner les tapisseries par le peintre hollandais Karel van Mander.

Au XVIIIe siècle, le Danemark commença à comp-

ter quelques artistes de talent, qui, pour la plupart, allèrent chercher la gloire en dehors de leur patrie. Tels sont Ismaël Mengs, élève de Cooper, directeur de l'Académie de Dresde, renommé pour ses pastels et ses peintures en émail ; — Henri Krock, auteur d'une *Rencontre de Jacob et de Rachel*, qui est actuellement au musée de Copenhague ; — Pierre Andersen, peintre de la cour ; — Jens Juel (1745-1802), paysagiste et portraitiste ; — Nicolas Abildgaard (1744-1809), peintre d'histoire, auteur de *Philoctète*, d'*Ossian*, de nombreuses *Allégories*, de *Scènes tirées d'Apulée*, etc. ; — C.-A. Lorenzen, peintre d'histoire ; — Adam Gielshup, paysagiste ; — la famille Lund, qui compta plusieurs peintres estimés, soit dans le genre historique, soit dans le genre mythologique, soit dans le paysage, soit même dans l'ornementation. Le goût des beaux-arts avait été favorisé et encouragé par la fondation de l'Académie Nationale en 1754.

Au commencement du XIX[e] siècle, Christophe-William Eckersberg, élève de David de 1810 à 1813, fut nommé à son retour professeur à l'Académie

de Copenhague. Il exerça sur ses compatriotes une influence salutaire, et leur enseigna les principes du maître sous lequel il avait lui-même travaillé. Ses leçons ne furent point perdues. Il existe aujourd'hui une école danoise, et le gouvernement lui-même se plaît à prodiguer aux artistes ses deniers et ses encouragements. Presque tous les peintres sont élèves de l'Académie, qui est subventionnée par l'État, et qui délivre, après un examen sévère, un certificat donnant droit à concourir pour la petite ou la grande médaille d'or.

Marstrand [1], mort en 1873, occupe sans contredit la première place dans la peinture d'histoire et de genre ; après lui, viennent Charles Bloch [2], Exner [3], Otto Bache, Kroyer et Vernehren. Les meilleures compositions de l'école danoise reproduisent des scènes de mœurs locales et des sujets familiers. Elles sont traitées avec une naïveté charmante ; les sujets en sont simples, ce qui ne veut pas dire qu'ils

[1] Auteur du *Festin du roi*, de la *Réunion politique*, etc.
[2] Auteur du *Roi captif*, du *Moine plumant ses poules*, etc.
[3] Auteur du *Déjeûner*, et de la *Petite Convalescente*.

soient insignifiants ; elles expriment des sentiments purs, élevés, et ne pèchent jamais par la coquetterie, la mignardise, ou l'élégance apprêtée ; et l'on ne saurait nier que cette peinture pleine de conscience, de franchise, de bonhomie, ait une originalité touchante. Le plus grand des paysagistes danois, mort en 1876, est Skoogaard, dont les meilleures toiles sont : *le Vieux chêne au nid de cigogne*, et *Avant l'orage*, qui appartiennent tous deux à la galerie royale de Christiansborg.

Le plus célèbre des sculpteurs danois est Albert Thorvaldsen, né à Copenhague, le 19 novembre 1770. Son père, pauvre artisan, taillait dans les chantiers de la capitale sjallandaise de grossières figures destinées à orner la proue des navires, et de bonne heure l'enfant, qui se faisait remarquer par son assiduité à l'école gratuite de l'Académie des Beaux-Arts, mit son talent naissant à la disposition de l'ouvrier, dont les ouvrages gagnèrent en correction et en délicatesse. Les récompenses ne se firent pas attendre. A dix-sept ans, l'Académie lui décerna un prix, et en 1789, un bas-relief,

l'*Amour au repos*, lui valut la grande médaille d'argent. Son père, satisfait de ce succès et convaincu qu'Albert en savait assez pour lui prêter un concours efficace, résolut de retirer le jeune homme de l'Académie pour le faire travailler avec lui dans son atelier.

Thorvaldsen, fils respectueux, aurait obéi sans récriminer, mais le peintre Abilgaarde, qui l'avait dirigé dans ses études, alla trouver l'artisan, et parvint à modifier sa détermination. Il fut décidé que le jeune homme consacrerait une partie de son temps à l'étude, l'autre partie au travail qui fait vivre. Bientôt Albert monte en loge pour exécuter le sujet d'un concours: *Héliodore chassé du temple ;* il est à peine installé que, doutant de ses forces, il s'esquive par un escalier dérobé, où, fort heureusement, un professeur le rencontre, l'encourage et le ramène Quand les lauréats furent proclamés, il apprit avec quelque étonnement que la petite médaille d'or lui était acquise. Le vrai mérite est toujours modeste ! seuls, les incapables au cerveau creux se croient sûrs d'eux-mêmes comme si

l'aplomb pouvait remplacer les aptitudes naturelles ou le fruit d'un opiniâtre labeur !

C'est en 1793 qu'il concourut pour la grande médaille d'or. Cette haute distinction, s'il l'obtenait, lui donnerait le droit de voyager pendant trois ans aux frais de l'Académie, et il se prépara à la lutte avec une ardeur incroyable ; il produisit même dès cette époque des bas-reliefs déjà remarquables par la simplicité et le naturel. Il remporta la médaille tant désirée ; mais, par malheur, le trésor était vide : il fallut trois ans pour réunir les fonds nécessaires au voyage de Thorvaldsen, qui dut donner en attendant des leçons de dessin, fabriquer des statuettes, dessiner des vignettes pour les éditeurs. Enfin, le 20 mai 1796, il s'embarqua sur la *Thétis*, en partance pour Naples, où il arriva le 1er février 1797. Il n'y séjourna qu'un mois, préférant passer à Rome les trois ans qu'il lui était loisible d'employer à courir le monde artistique.

Diverses circonstances, entre autres les démêlés du Directoire avec le Saint-Siège, empêchèrent Thor-

valdsen d'augmenter par quelques menus travaux d'art ses faibles ressources. Il tomba à la longue dans le découragement, et il allait retourner à Copenhague, lorsqu'un riche banquier anglais, Thomas Hope, venu dans son atelier, et frappé de l'imposante tournure du *Jason*, lui commanda un marbre de cette belle statue. A partir de ce moment, l'artiste n'eut plus besoin de lutter pour l'existence. Son génie put arriver à son complet épanouissement, et la gloire arriva en même temps que la richesse. L'aristocratie romaine accueillit à bras ouverts le sculpteur, dont la physionomie calme et énergique rappelait ces rois de mer scandinaves chantés dans les Sagas.

Le premier bas-relief réellement beau qu'il ait composé date du printemps de 1805 : il représente l'*Enlèvement de Briséis*. Cette œuvre et le groupe de l'*Amour et Psyché* « marquaient le moment où Thorvaldsen parvint au plein développement de son talent. Il travailla dès lors avec ardeur, avec entrain, avec foi, et l'on vit sortir de ses ateliers ce grand nombre d'œuvres sévères qui l'ont mis au

rang des premiers artistes de notre siècle (1). » Ces œuvres s'appelaient : l'*Adonis*, les *Deux Hébé*, le *Triomphe d'Alexandre*, l'*Aurore et la Nuit*, la *Vénus*, l'*Espérance*, le *Mercure*, les *Trois Grâces*; *Priam demandant à Achille le cadavre d'Hector*, *etc. etc.*

Au milieu de ses succès de tout genre, Thorvaldsen n'oubliait pas sa patrie. Son plus grand désir était de revoir la ville où il avait vu le jour, d'où il était parti presque ignoré, et où son nom maintenant courait sur toutes les lèvres. Il s'embarqua donc pour le Danemark en 1819, et pendant un an, il reçut partout l'accueil le plus enthousiaste. Les gazettes fêtèrent son arrivée, l'Académie lui fit une réception solennelle, et la cour lui réserva l'accueil le plus distingué : on le nomma conseiller d'État pour qu'il pût s'asseoir à la table du souverain sans porter atteinte à l'étiquette. « Le fils

(1) Eugène Plon, *Thorvaldsen, sa vie et son œuvre*, p. 59 — Les quelques pages que nous avons consacrées à Thorvaldsen ont été écrites d'après le beau travail de M. Plon sur le maître, travail dont plusieurs traductions en langues étrangères ont consacré la valeur. M. Plon est également l'auteur d'une étude sur V. Bissen.

de l'humble ouvrier rentrait à Copenhague comme un prince dans sa capitale, après la conquête d'une province. C'est là que son cœur l'aurait retenu, s'il n'avait pas voué sa vie à l'art qu'il avait illustré et enrichi. Mais son œuvre inachevé l'appelait à Rome, et il y retourna, sacrifiant noblement son bonheur à son devoir. Ses affections cependant restèrent à Copenhague. Il avait compris que s'il était admiré ailleurs, c'est là qu'il était aimé, et il y envoyait les plus purs des chefs-d'œuvre qu'il enfantait chaque année. C'est de cette période, qui dura dix-huit ans, que datent les statues colossales du *Christ et des douze apôtres*, qui ornent l'église de Notre-Dame, et qui n'ont d'égales dans la statuaire moderne que le *Moïse* de Michel-Ange et le *Milon de Crotone* de Puget.

A son retour à Rome, le cardinal Consalvi le chargea d'exécuter le tombeau de Pie VII, qui, commencé en 1824, ne fut achevé que sept ans plus tard. Le pape est revêtu de ses insignes sacerdotaux et assis sur son siège pontifical; son bras gauche disparaît sous la chape; sa main droite

donne la bénédiction. Deux statues, la *Force* et la *Sagesse* accompagnent la figure principale, et deux anges sont placés à la droite et à la gauche du pontife. — Dans l'intervalle, Thorvaldsen, quoique protestant, avait été élu président de l'Académie de Saint-Luc. Le nouveau pape, à qui l'on avait soumis l'affaire, exprima très nettement son opinion :

— Est-il douteux qu'il soit le plus grand sculpteur que nous ayons aujourd'hui à Rome?

— Le fait est incontestable, lui répondit-on.

— Le choix ne peut donc être incertain, et il doit être nommé président. Seulement, il y aura tels moments où il verra qu'il doit être indisposé.

Ces derniers mots faisaient allusion à l'obligation où se trouvait le président de l'Académie d'assister officiellement, en certaines circonstances solennelles, aux cérémonies du culte catholique.

Puisque nous en sommes au chapitre des anecdotes, n'oublions pas la suivante, rappelée par M. E. Plon. Lorsque Thorvaldsen produisait une nouvelle œuvre, ses ennemis la critiquaient de parti pris; mais ses admirateurs le félicitaient de vive

voix s'ils le connaissaient personnellement, par écrit s'ils ne se trouvaient pas en relations avec le maître. Parmi les témoignages de sympathie qu'il reçut lors de l'inauguration du monument d'Appiani, à Milan, en 1826, il se montra particulièrement sensible à celui du bottier Anselme Ronghetti, qui excellait dans son état, et qui était fort épris de la sculpture. Ronghetti lui envoyait de temps en temps quelque chef-d'œuvre de cordonnerie, et il ne manqua pas de le faire à l'occasion du monument d'Appiani : cette fois, il accompagna sa lettre d'une paire de bottes dites *ronghettines*, dont Thorvaldsen fut si enchanté qu'il en accusa réception au donateur dans les termes les plus chaleureux. Aussi la réponse du maître ne tarda-t-elle pas à figurer, bien encadrée, dans la boutique du bottier, en compagnie d'un buste de lord Byron que le Danois lui avait offert.

Ce Ronghetti était un homme d'esprit. Un gentilhomme parisien lui ayant commandé une paire de chaussures, et ayant manifesté tout haut son regret de ne s'être pas précautionné, le Milanais se

sentit offensé dans sa dignité d'habile artisan. Il dissimula son dépit, et, d'un ton très humble, dit à son client que, dans la crainte de ne pas réussir son travail du premier coup, il ne confectionnait d'abord qu'une seule botte, qui, corrigée au besoin, servirait de modèle pour la seconde. La première fut si parfaite que notre compatriote adressa à son fournisseur des compliments d'ailleurs bien mérités; mais alors Ronghetti, d'un ton dédaigneux :

— Monsieur fera faire la seconde à Paris.

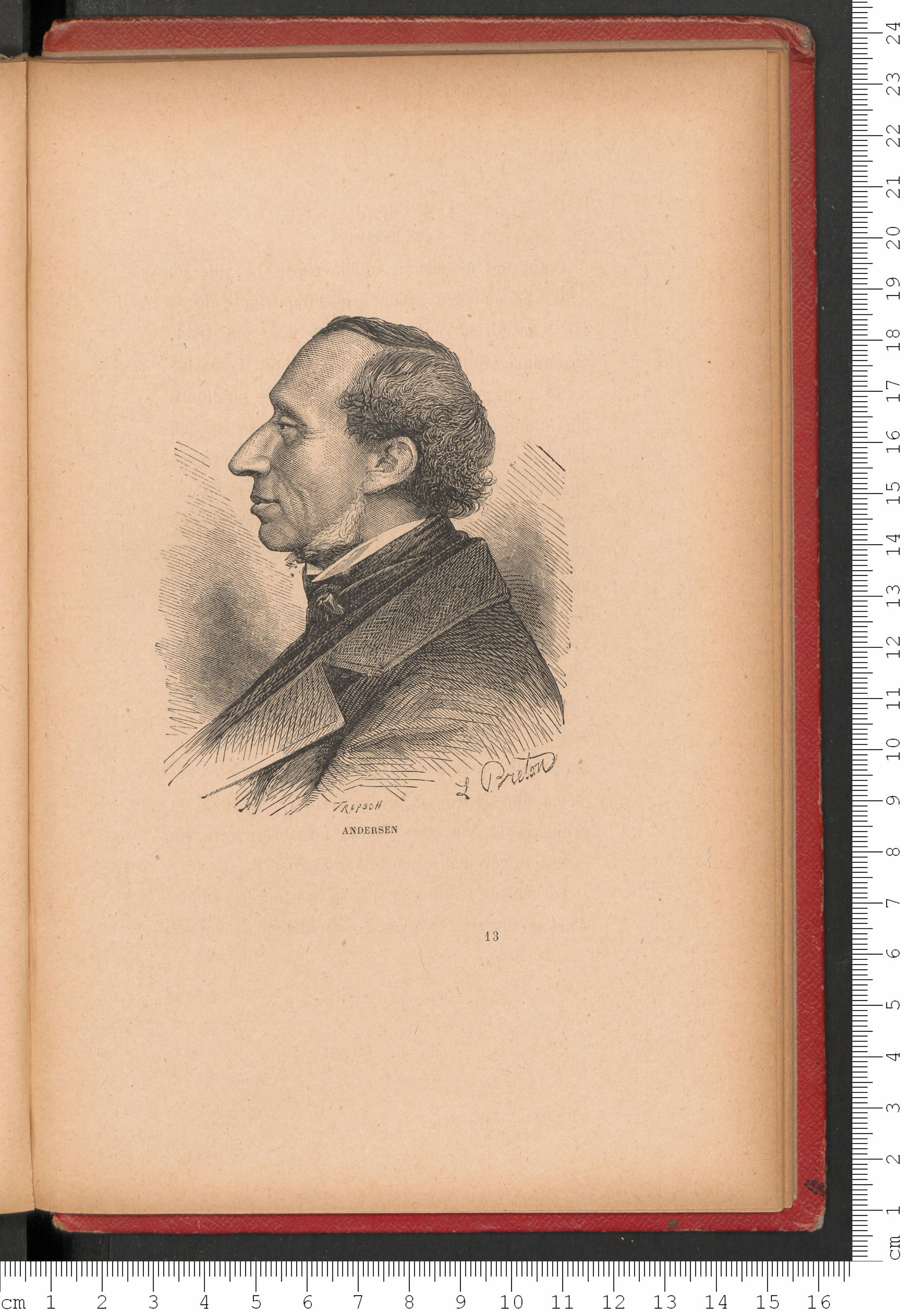
Les troubles qui éclatèrent à Rome en 1830 engagèrent sérieusement Thorvaldsen à changer de résidence. Il ne mit cependant son projet à exécution qu'en 1838 après l'épidémie qui désola si violemment la Ville éternelle. Son arrivée à Copenhague fut célébrée avec une grande pompe : de toutes les barques s'éleva un immense concert de voix, chantant un hymne composé en honneur de l'artiste par le poète Heiberg; au débarcadère, le vieillard fut reçu par les membres de l'Académie des Beaux-Arts, et le peuple, dételant les chevaux de la voiture qui l'attendait sur le quai, traîna lui-même le

véhicule jusqu'au palais de Charlottenborg. Les fêtes se prolongèrent plusieurs jours, pendant lesquelles l'artiste fut, pour ainsi dire « la proie du public », et c'est sans contredit un beau spectacle que celui de toute une nation honorant ainsi l'un de de ses plus grands hommes.

Thorvaldsen était ennemi du bruit et du tapage. Ces honneurs flattaient sans doute au plus haut point son amour-propre d'artiste, mais il ne s'appartenait plus ; il était assailli d'invitations de toutes sortes, et les premières familles de Copenhague se le disputaient. Il accepta donc avec grand plaisir l'offre du baron de Stampe, qui lui proposa de venir passer la belle saison au château de Nysoë, non loin de Proesto. Là, Thorvaldsen put travailler à l'aise dans un atelier que la baronne lui fit construire tout exprès en une semaine ; on le décida à modeler sa propre statue, où il s'est représenté en costume de travail, le bras appuyé sur l'*Espérance*. Le 19 novembre 1839, jour anniversaire de sa naissance, il apprit que le roi venait de lui conférer la grand'croix de l'ordre du Danebrog.

Avant de mourir, il voulut revoir la ville où s'était écoulée la période la plus importante de sa vie. Il se mit en route pour l'Italie le 21 mai 1841, en compagnie de la famille de Stampe. Les Allemands, qui comptaient sur leurs places publiques plus d'une œuvre du maître, lui firent un accueil dont les journaux du temps nous ont conservé les moindres détails : ce fut un véritable voyage triomphal. A Rome, son retour fut célébré par une grande fête, mais sa santé ne s'accommodant pas du climat d'Italie, il n'y fit qu'un séjour de courte durée. D'ailleurs, sa dernière heure était proche. Revenu à Copenhague, il vit (ou plutôt ses amis virent) ses forces diminuer de jour en jour, et il expira subitement un soir au Théâtre-Royal (mars 1844). Ses funérailles furent célébrées avec une pompe imposante : la reine de Danemark avait tressé elle-même une couronne, et le roi, accompagné du prince royal, vint en personne, tête découverte, recevoir le cercueil à l'entrée de l'église.

Torvaldsen légua à sa ville natale tous les objets d'art qu'il avait envoyés à Copenhague et qui s'y



ANDERSEN

13

trouvaient au moment de sa mort, ainsi que tous ceux qu'il possédait en propre. A ce legs, il attacha expressément diverses conditions : « Tous les objets ci-dessus mentionnés, lit-on dans son testament, formeront un musée qui portera mon nom... La ville de Copenhague sera tenue de fournir un local convenable et offrant la plus grande sécurité possible. » Les dernières volontés de l'illustre défunt furent scrupuleusement remplies : on ne passe jamais en Sjalland sans visiter le musée où sont réunis tant de chefs-d'œuvre.

Nous ne pouvons donner ici le catalogue complet de l'œuvre de Thorvaldsen. Nous citerons seulement: 1° dans l'ordre religieux, *le Christ et les douze Apôtres* et le *Serment de saint Jean-Baptiste;* 2° parmi les bas-reliefs, *Héliodore chassé du temple, Jésus sur le chemin du Calvaire,* la *Fuite en Égypte,* la *Charité chrétienne ;* 3° parmi les monuments funèbres, ceux de *Pie VII,* d'*Eugène de Beauharnais*, de *Christian IV*, de *Raphaël*, de *Gœthe,* du *comte Potocki;* 4° parmi les monuments publics et commémoratifs, le *Monument à la mé-*

moire des Suisses, la *Statue équestre du prince Poniatowski*, les *Monuments de Frédéric VI*, de *lord Byron*, de *Schiller,* de *Gutenberg*, de *Copernic;* 5° parmi les sujets mythologiques et héroïques, *Mars et l'Amour*, *Apollon*, *Bacchus*, *Adonis*, *Jason*, *Pollux*, *Vulcain*, *Hercule*, *Minerve*, l'*Amour et Psyché,* l'*Amour vainqueur, Psyché, Ganymède et l'Aigle*, les *Trois Grâces*, *Sybille*, *Danse des Muses sur l'Hélicon*, *Vulcain forge les flèches de l'Amour,* la *Nuit,* l'*Aurore,* l'*Amour chez Anacréon,* les *Quatre éléments,* l'*Amour piqué par une abeille*, les *Grâces*, *Jeune Bacchante avec un oiseau,* le *Mythe de l'Amour et Psyché* (seize bas-reliefs), *Figures de la fable antique* (vingt-deux bas-reliefs), *Achille et Thétis*, *Priam demande à Achille le corps d'Hector*, l'*Entrée d'Alexandre à Babylone;* 6° parmi les compositions allégoriques, *les Quatre saisons et les quatre âges de la vie*, les *Génies* de la *Peinture*, de la *Sculpture,* de l'*Architecture*, de la *Poésie*, le *Damenark*, la *Justice;* 7° parmi les portraits, les statues de la *princesse Caroline-Amélie,* de *Thorvaldsen*, de *Luther*, et

les bustes de *Maximilien de Bavière*, de *Holberg*, de *Pie VII*, du *cardinal Consalvi*, de *Horace Vernet*, *etc. etc.*

Pour apprécier en connaissance de cause l'œuvre de Thorvaldsen, il faut commencer par rechercher le milieu dans lequel la personnalité du célèbre sculpteur s'est manifestée. Lorsqu'il vint en Italie, les travaux de Winckelmann sur l'antique avaient, en quelque sorte, ramené le goût à l'étude des beautés de l'art grec. Persuadé que les maîtres hellènes, si heureusement doués, si aptes à comprendre le beau et à le sentir, devaient leur supériorité à l'idéalisation de la nature, à l'expression décente et gracieuse des gestes et des attitudes, à l'harmonieux équilibre du corps, en un mot à l'étude du nu, Winckelmann « décrivit la voie suivie par les maîtres grecs et laissa jaillir de cet enseignement des préceptes d'une haute portée. » Thorvaldsen, déjà enthousiaste par le grand style de la statuaire antique et encouragé par le savant archéologue Zoëga, s'abandonna sans réserve à son penchant. Il s'efforça d'abord de se pénétrer du

style des artistes grecs, mais il ne le copia jamais servilement. Ses statues témoignent presque toujours d'une étude anatomique très scrupuleuse faite sur le modèle vivant, et tout en idéalisant la nature, il mêla toujours un peu de réel dans l'idéal, comme on peut le voir par son *Mercure*. La collection de ses bas-reliefs compose une œuvre des plus variées. « Passer tour à tour des compositions homériques aux ouvrages d'inspiration plus légère paraît n'être qu'un jeu pour l'esprit du sculpteur. Les caractères différents de tant de productions attestent une intelligence largement ouverte à tout ce qui est beau, un talent admirablement fertile en créations. Il a été donné à bien peu d'artistes de réunir au même degré la grâce et la force, et de savoir mettre ces qualités au service d'une imagination aussi féconde. » Si nous passons à la partie religieuse de l'œuvre, nous constatons que là encore Thorvaldsen conserve son culte pour la beauté, telle que la définit l'esthétique de la Grèce, ses figures expriment plutôt le sentiment philosophique que le sentiment chrétien.

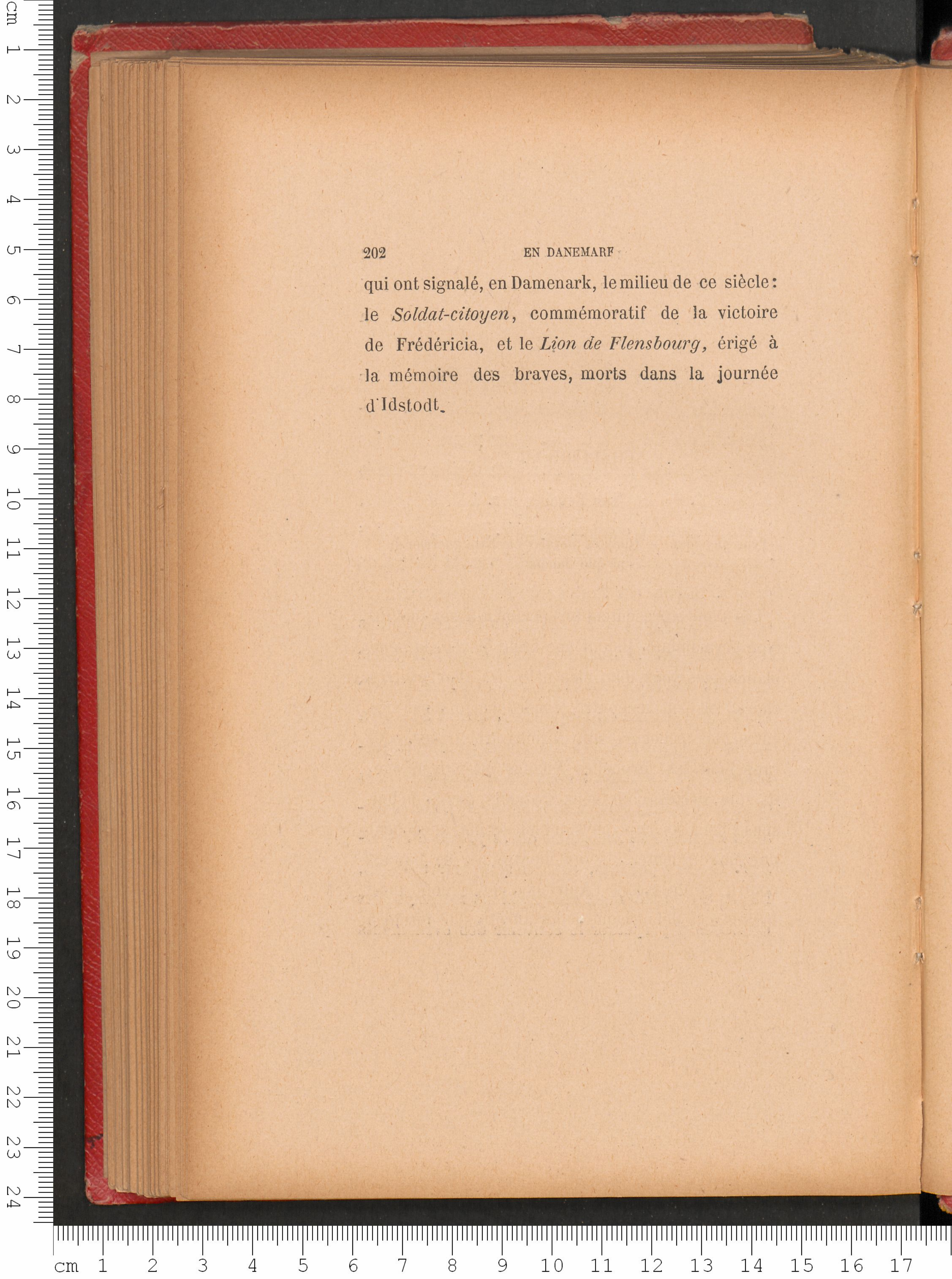
On a souvent mis en parallèle le talent du Danois et celui de Canova. Sans doute, les deux maîtres semblent s'inspirer des mêmes traditions; mais si les figures de celui-ci sont habiles, excessivement gracieuses, elles pèchent souvent par la manière et l'affectation; elles ne sont grecques que par la surface. Au contraire, le style de Thorvaldsen est plus ample, plus sévère, plus vrai, plus simple, plus grand; comme le disait Théophile Gautier, le Sjallandais a vu la nature avec les yeux d'un élève de Phidias, et il l'a dégagée de tout détail inutile.

« Thorvaldsen, dit M. Eugène Plon, appartient à la race scandinave, dont il a le caractère et le génie. Cette race de l'extrême Nord, un peu rude, fière et simple, hospitalière et bonne, s'est plu de tout temps aux choses nobles. La poésie de ses premiers bardes a été guerrière et chaste. Elle a toujours cru à l'immortalité de l'âme, à un monde où la vie aurait quelque chose de plus large, de plus grand que la vie terrestre, où les guerriers aimeraient et se battraient à la façon des dieux. Pour nous, les longs jours de la belle saison sont accueillis comme un

droit; pour les Scandinaves, ces mêmes jours, comptés avec tant de parcimonie, sont un bienfait de la nature; et quand l'herbe est verte, la prairie émaillée de fleurs, lorsque le soleil dore la cime des hauts sapins et que la brise glisse doucement à la surface des grands lacs, c'est fête par tout le Nord, et le peuple entier chante la joie de la nature par des hymnes tendres et sauvages, avec des accents pleins de force et de fraîcheur. C'est bien la sève de cette race scandinave, naïve et vigoureuse, que l'artiste danois avait gardée en lui. Il s'est, en outre, approprié les hautes qualités de l'art grec, en s'efforçant toujours d'atteindre au rameau le plus dur et le plus sévère de cet arbre de science. S'il a voulu idéaliser ses figures par les procédés des Grecs et suivant les principes d'esthétique développés par Winckelmann, il a en même temps demandé ses modèles à la nature, et c'est aux sources les plus pures qu'il a puisé directement. Son œuvre gardera dans l'estime des hommes un rang élevé, non seulement parce qu'il est la plus complète et l'une des plus hautes expressions des

tendances artistiques de son temps, mais aussi parce qu'il dérive d'une inspiration originale, d'un génie sincère et personnel. »

Thorvaldsen exerça une grande influence sur les sculpteurs qui vinrent à Rome de son temps. L'artiste allemand Rauch fonda, pour y enseigner les principes de l'art antique, une école d'où sont sortis Rietschel, Drake, Wolff et Blaeser. A Copenhague, la tradition a été conservée par V. Bissen, dont les œuvres décorent les places publiques et les palais danois. Bissen est l'auteur du célèbre *Monument de Gutenberg*, exécuté à Rome en 1833-34 d'après les dessins de Thorvaldsen, puis érigé à Mayence en 1837; il a représenté l'inventeur de l'imprimerie revêtu du costume du moyen âge, tenant à la main droite les types mobiles et au bras gauche la première Bible imprimée; deux bas-reliefs encastrés dans le piédestal symbolisent l'*Invention des caractères mobiles* et l'*Invention de la presse à imprimer*. Comme patriote, comme sculpteur national, Bissen a exécuté deux compositions remarquables destinées à perpétuer le souvenir des événements



qui ont signalé, en Damenark, le milieu de ce siècle : le *Soldat-citoyen*, commémoratif de la victoire de Frédéricia, et le *Lion de Flensbourg*, érigé à la mémoire des braves, morts dans la journée d'Idstodt.

CHAPITRE XII

LES DANOIS

Type physique. — Qualités morales et chant guerrier du peuple danois

Les Danois présentent un spécimen assez pur du type germanique. Ils ont une taille élevée, la peau blanche, les yeux d'un bleu pâle, les cheveux très clairs, et l'on rencontre encore parfois sur les côtes des pêcheurs aux formes athlétiques, qui rappellent les farouches Vikings du moyen âge. Ils sont alertes, courageux, patients, pleins de bon sens ; mais sous une physionomie froide, ils cachent une âme ardente : ils ont montré, en se battant contre la Prusse et l'Autriche, qu'ils sont aussi braves à la défense que leurs ancêtres le furent à

l'attaque, et leur hymne guerrier n'est pas celui d'un peuple qui consentirait à mourir.

« Flotte fièrement sur les eaux de la Baltique, Danebrog [1], rouge comme le sang ! La nuit ne cachera pas ton éclat ; la foudre ne t'a pas abattu ; tu as flotté sur des héros qui sont tombés au sein de la mort ; ta croix blanche a élevé jusqu'aux cieux le nom de Danemark. Tombée du ciel, ô sainte relique, tu y as conduit des héros, tels que le monde en voit rarement. Tant que la Renommée parcourra les terres et les mers, tant que résonnera la harpe scandinave, ta gloire ne mourra pas. Frémis vaillamment au bruit du combat, frémis en l'honneur de Juel. Quand le tonnerre gronde et t'enveloppe dans ses roulements, chante le brave Tordenskjold, et, si tu voles vers le ciel, embrasé par la foudre, parle devant les étoiles du brave Hvitfeld. A chaque étoile qui brille, tu peux nommer un héros, mais pas un qui efface ton grand Christian IV. Il se tient, en habits de victoire, à l'entrée des régions de la lumière et reçoit les héros qui viennent visi-

[1] Drapeau national des Danois.

ter Otto Rud et Absalon... Déploie fièrement tes couleurs sur les côtes danoises, sur la côte indienne et dans les pays barbares. Écoute la voix des flots; elle célèbre tes louanges et la gloire de tes défenseurs. Ceux qui te restent se gonflent d'orgueil à ton nom et veulent aller au-devant de la mer en ton honneur. Marche donc sur les mers. Jusqu'à ce que les cuirasses du Nord volent en éclats, jusqu'à ce que s'éteignent tous les cœurs danois, tu n'iras pas seul [1]. »

La qualité maîtresse des Danois, c'est le calme; non le calme flegmatique des Anglais (aucun peuple ne sent plus vivement que le peuple danois), mais un calme fait de douceur bienveillante. Tous ceux qui visitent Copenhague sont frappés de cette atmosphère de tranquillité que rien ne vient assombrir. « Une dispute, écrivait dernièrement un touriste, une discussion, un échange de termes vifs sont chose tellement rares, qu'on n'en citerait pas dix exemples dans toute une année. Un mot, d'ail-

[1] V. sur le patriotisme des Danois : *le Danemark* (1814-1861), par le colonel MARNIER (Paris, in-8°, 1862, Dentu).

leurs, un mot que l'on entend partout, dans les quartiers les plus riches comme les plus pauvres, qui donne à lui seul la mesure non seulement de ce sentiment de paix, mais encore d'un sentiment plus élevé, celui de la courtoisie, est le mot : *Vær saa god*, locution dont on se sert en toute occasion, à tout propos. Que ce soit un passant qui vous dérange, que ce soit un maître donnant un ordre à son domestique ou le domestique demandant une instruction à son maître, l'appel fait en pleine rue à un cocher de tramway ou l'interpellation d'un cocher de fiacre à un gamin, c'est toujours le même mot qui revient : *Vær saa god*, ce qui veut dire : *Soyez assez bon*. Soyez assez bon pour vous déranger, soyez assez bon pour obéir à tel ordre, soyez assez bon pour payer votre place, soyez assez bon pour ne pas vous faire écraser. Cette locution préliminaire établit dans les mœurs l'égalité de la politesse, et, si l'on passe de la rue à un intérieur danois, ce sentiment de courtoisie devient un sentiment exquis de bienvenue et d'hospitalité. » Qu'on interroge sur ce point les mé-

decins français qui ont assisté au dernier congrès international tenu à Copenhague! Ils répondront que les Danois ne sont pas seulement des gens polis et bien élevés, mais qu'ils brillent aussi par leur honnêteté scrupuleuse : la race des pick-pockets n'a pas encore poussé de rejetons dans les rues de la grande cité Sjallandaise.

Un peuple n'est pas en décadence lorsqu'il est doué de qualités aussi solides et lorsqu'il développe sa moralité par l'instruction. Peu de nations sont aussi éclairées que cette petite mais brave nation, dont certaines puissances voudraient se partager le territoire, comme si le Danemark était une nouvelle Pologne : à la campagne, comme dans les villes, tout le monde sait l'histoire nationale, et le rideau du théâtre royal de Copenhague porte cette inscription significative : « Pas seulement pour le plaisir. » C'est grâce à cette culture intellectuelle que le Danemark a toujours eu profondément le sentiment de son devoir autant que celui de son droit; il représente bien la cause doublement sacrée de la justice dans la faiblesse, et, loin d'avoir décru avec sa

puissance, son patriotisme a puisé de nouvelles forces dans la diminution du pays. « Plus on lui a enlevé d'hommes, plus on lui a donné de cœurs, et il a mieux encore prouvé sa grandeur morale dans ses revers que dans ses succès. » M. Victor Fournel écrivait, au retour d'un voyage en Danemark (1868), les lignes suivantes que nul voyageur n'a contredites et que toutes les relations, au contraire, se plaisent à confirmer :

« J'emporte un souvenir impérissable de cette bonne, honnête et loyale nation, qui nous aime, qui croit en la puissance de la presse, qui, dans sa défaite, vaincue mais non abaissée, garde obstinément l'ardent espoir de la revanche ; qui reste grande, malgré sa petitesse, par ses vertus politiques et civiles, par sa dignité, son esprit national et la façon dont elle comprend l'alliance du respect de l'autorité avec le culte de la liberté. Cette race est, comme la poésie de ses anciens bardes, simple et forte, chaste et guerrière. Elle unit la réflexion à la persistance ; elle exécute avec décision ce qu'elle a mûri avec calme ; rien n'est plus

étranger à son tempérament que la mobilité inquiète, les élans superficiels, vagabonds et désordonnés des races méridionales. Fidèle, jusqu'au sein du progrès, à toutes les traditions du passé, elle aime d'un égal amour le sol natal et le foyer domestique, et porte dans le patriotisme ses vertus de famille. Fière et naïve à la fois, alliant un reste de rudesse scandinave à une bonhomie affectueuse et cordiale, hospitalière comme aux âges héroïques, et courtoise comme aux temps de la chevalerie, voilant un grand fonds de tendresse et d'enthousiasme sous l'apparente froideur du Nord, comme la verdure du sol natal se cache sous la neige, pour s'épanouir aux premiers rayons du soleil printanier, elle a l'instinct des choses nobles, qui respire en tous ses poèmes la sève et la fraîcheur à demi-sauvages de sa nature sans éclat, mais vigoureuse et salubre [1]. »

C'est dans les plaisirs, dans les amusements surtout, qu'il faut étudier les peuples, si l'on veut ap-

[1] Victor Fournel, *le Danemark contemporain, Études et souvenirs d'un voyageur*, p. 94.

précier exactement leur moralité. Or, dans le Jylland et dans les îles danoises, on n'aime que les joies saines et douces, la vie s'écoule calme et simple au sein de la famille ; l'inconduite et le vice se cachent honteusement. Les amusements honnêtes suffisent aux exigences du public, qui éprouve rarement quelque sympathie pour les joies douteuses ou bruyantes. Peu leur importe qu'on les traite de naïfs dans des pays plus puissants et plus vastes ! En hiver, le bourgeois de Copenhague mène sa femme et ses enfants au spectacle ou dans quelque maison amie ; l'été, il les conduit à Tivoli, cet immense casino dont nous avons parlé dans un précédent chapitre, et où des milliers de personnes se distrayent avec la modération qui caractérise le peuple danois tout entier. La partie la plus jeune, ou du moins la plus gaie de la population, celle qui fréquente les bals publics observe même dans ces établissements, une réserve qui n'est pas encore de mode à Paris ou à Londres. D'ailleurs, il y a très peu de bals publics à Copenhague, et l'on préfère à toutes les distractions l'audition d'un opéra, d'une

comédie ou d'un drame, bien que les auteurs indigènes n'oublient jamais d'instruire et de moraliser en amusant. La profession d'acteur est tenue pour tout aussi honorable qu'une autre, et un artiste qui vit sans désordres est accueilli partout avec les plus grands égards. Plusieurs célébrités de la scène ont occupé de notables positions dans l'armée, la magistrature, le barreau, le gouvernement, les professions libérales et les sciences, avant de se faire au théâtre les interprètes des œuvres du génie.

Au printemps, on se sauve à la campagne, au milieu des bois où les oiseaux gazouillent par milliers, car, là-bas, on ne les tue point pour le plaisir de les tuer : les paysans vont jusqu'à leur épargner au temps des neiges les horreurs de la faim, et attachent aux branches dénudées des arbres des bouquets de millet. « De pareils traits, dit M. Comettant, peuvent paraître puérils à certaines personnes; aux yeux du moraliste et du philosophe, ils sont toute une révélation. Pour ma part, j'ai été bien agréablement ému en parcourant l'île d'Alsen, qui n'était alors qu'un immense tapis de neige, de

voir des bandes de petits oiseaux voltiger en gazouillant de joie autour des bouquets de millet qu'une main providentielle avait apportés le matin. Quand des hommes de cette douceur déploient devant l'ennemi le courage que je leur ai vu déployer, il faut leur rendre hommage. Ce sont des hommes, comme dit Shakespeare [1]. »

Il existe dans les campagnes une fête qui se célèbre le 1er mai, et qui porte le nom de *Ride sommer i By*, ce qui signifie littéralement : « *Introduire* le printemps dans le village. » Les garçons et les filles de chaque bourg se parent de leurs plus beaux habits : celles-ci attachent à leurs corsages les premières fleurs des champs, ceux-là garnissent leurs chapeaux de rubans multicolores. Des délégués vont dans les fermes pour récolter des œufs, du jambon, des volailles, des galettes, et rapportent toutes ces victuailles pour en composer un immense banquet. Le jour de la cérémonie venu, on se rassemble sur la place et l'on se rend, musique en tête, au lieu désigné. Les chants, les danses et les jeux

[1] Oscar Comettant, *le Danemark tel qu'il est*, p. 288.

commencent sous les yeux des vieillards, qui regardent en souriant et en hochant la tête ces amusements, auxquels ils ont pris part quand ils étaient jeunes. Puis, un *roi du printemps,* élu à la majorité des suffrages, choisit une reine, qui, pour diadème, ceint une couronne de coquelicots et de bluets. Rien de plus charmant à voir que cette petite fête annuelle, qui se célèbre sur tout le territoire sans coûter un denier à l'État.

Les femmes danoises sont généralement belles. Elles ont une tournure à elles, « déterminée par un certain petit mouvement d'ondulation qui n'est ni le mouvement ondulatoire des Françaises, ni celui des Anglaises, et qui se rapproche plutôt de celui des Américaines du Nord. » Elles sont très simplement vêtues ; mais la simplicité de leur mise fait ressortir davantage leur fin sourire, leurs dents blanches, leurs yeux azurés, leur chevelure soyeuse et abondante ; le faux chignon n'est pas à l'ordre du jour, bien qu'il remporte, hélas ! depuis quelques années des succès significatifs. Quant aux mariages, voici comment ils se font en Danemark,

d'après M. Comettant, qui visita le pays il y a une vingtaine d'années [1].

« En Danemark, où les hommes n'ont pas encore songé à vendre leur nom pour une dot, tous les mariages sont ce que la nature et la morale voudraient qu'ils fussent partout, des mariages d'inclination. Le jeune homme dont la position n'est pas encore faite, ne renonce pas pour cela à s'unir à la jeune fille dont l'innocence et les attraits sont l'unique capital. Après s'être fait, — presque toujours devant les parents de la jeune fille, — le doux aveu de leurs sentiments respectifs, le jeune homme annonce ses intentions matrimoniales et sollicite la faveur d'être fiancé. Les parents acceptent, et à partir de ce moment, la plus grande liberté est accordée au couple. Ils vont seuls au spectacle ou à la promenade et sont constamment ensemble aussi rapprochés l'un de l'autre que possible, trouvant long le temps où le pasteur bénira leur union dont les fiançailles ne sont que le chaste denier à Dieu. Un homme passe, à juste titre, pour indélicat lorsqu'après avoir

[1] L'extrait intéressant qu'on va lire n'a rien perdu de sa vérité.

vécu dans l'intimité d'une fille honnête, sa fiancée, il convole à « d'autres flirtations », comme disent les Américains. Pourtant, il faut en convenir, il est des hommes assez peu soucieux de l'opinion publique et assez volages pour s'être fait un jeu de ces préludes de mariage, dont ils ont osé dire qu'ils les préféraient au mariage même. On m'a cité, à Copenhague, un vieux célibataire qui n'a pas été fiancé moins de treize fois, — un chiffre cabalistique. — J'ai aussi ouï parler avec indignation d'une tourterelle sur le retour en rupture de banc de fiançailles, après dix-huit ans de bonnes promesses. Au moment de s'unir définitivement à son fiancé, frais et blond autrefois, mais dont les années avaient jeté de la cendre sur l'ondoyante chevelure et de la brique pilée sur le nez, devenu plantureux, elle eut l'audace de demander encore du temps pour réfléchir. Puis elle épousa un tout jeune homme, sans parents, sans conseils et sans expérience, qu'elle surprit dans ses affections naissantes comme on prend la pie au nid. Quand elle croyait mériter la colère et les ressentiments de son ancien fiancé,

elle ne fut pas peu surprise de le voir au temple le jour où le pasteur allait bénir cette éclatante indélicatesse. Il lui serra la main avec plus de plaisir que jamais en lui disant à la dérobée ces mots, qui peignent toute la situation :

— Ah ! madame, quel service vous me rendez !

A quoi la tendre mariée répondit avec effusion :

— Ah ! Henrick, j'aime ce garçon parce qu'il me rappelle ce que vous étiez il y a vingt ans.

La confirmation en Danemark est la cérémonie religieuse qui fait d'une petite fille sans importance une jeune personne bonne à marier. Avant la confirmation, la Danoise est vêtue de robes courtes, et on la voit se rendre à l'école le sac sur le dos comme un soldat de la ligne. Dans ce sac de cuir de bœuf retenu sur le devant de la poitrine par des brides, l'écolière non encore confirmée renferme tous ses livres de classe et ses cahiers de devoirs. Après la confirmation, le sac d'école disparaît, une crinoline donne à la jeune nubile l'ampleur qui manquait à ses ajustements, et sa physionomie elle-même prend un air plus sérieux. Désormais, c'est une demoi-

selle qui ne demande pas mieux que d'être une dame, et qui le sera, je l'espère pour elle, à moins pourtant qu'un jour, fatiguée d'attendre le bonheur qui flâne en route, enveloppée de sinistres pensées, elle ne se marie avec la mort et ne fasse la noce au bout d'une corde, ce qui n'est pas rare en Danemark, où le suicide est plus fréquent que partout ailleurs. »

La coutume d'offrir des cadeaux à la nouvelle mariée s'est perdue à Copenhague, mais elle se maintient dans quelques contrées Dans certains villages, les cadeaux de noce ne manquent pas d'originalité. On offre à la future un porc, une brebis et une vache. Le fiancé reçoit un poulain, un chien, un chat et une oie. Ces animaux sont évidemment emblématiques, et doivent être un enseignement pour le couple qui entre en ménage.

Aux yeux du Danois, assez poète pour ne pas se laisser dominer par le positivisme, et assez positif pour ne pas se laisser égarer par les séductions de l'idéal, la femme est une femme, c'est-à-dire une maîtresse pour son cœur, un conseiller pour sa raison,

une mère pour ses enfants. Aussi l'adultère est-il presque inconnu en Danemark tant du côté des hommes que de celui des femmes. Les femmes sont absolument respectées, comme au temps où la politesse était au rang des vertus, et les hommes ont conservé quelque chose de l'esprit chevaleresque d'autrefois. Ils ne portent pas ce masque froid qui trahit la fatigue et la préoccupation des affaires [1].

[1] *Huit jours en Danemark*, par Ch. JOLIET.

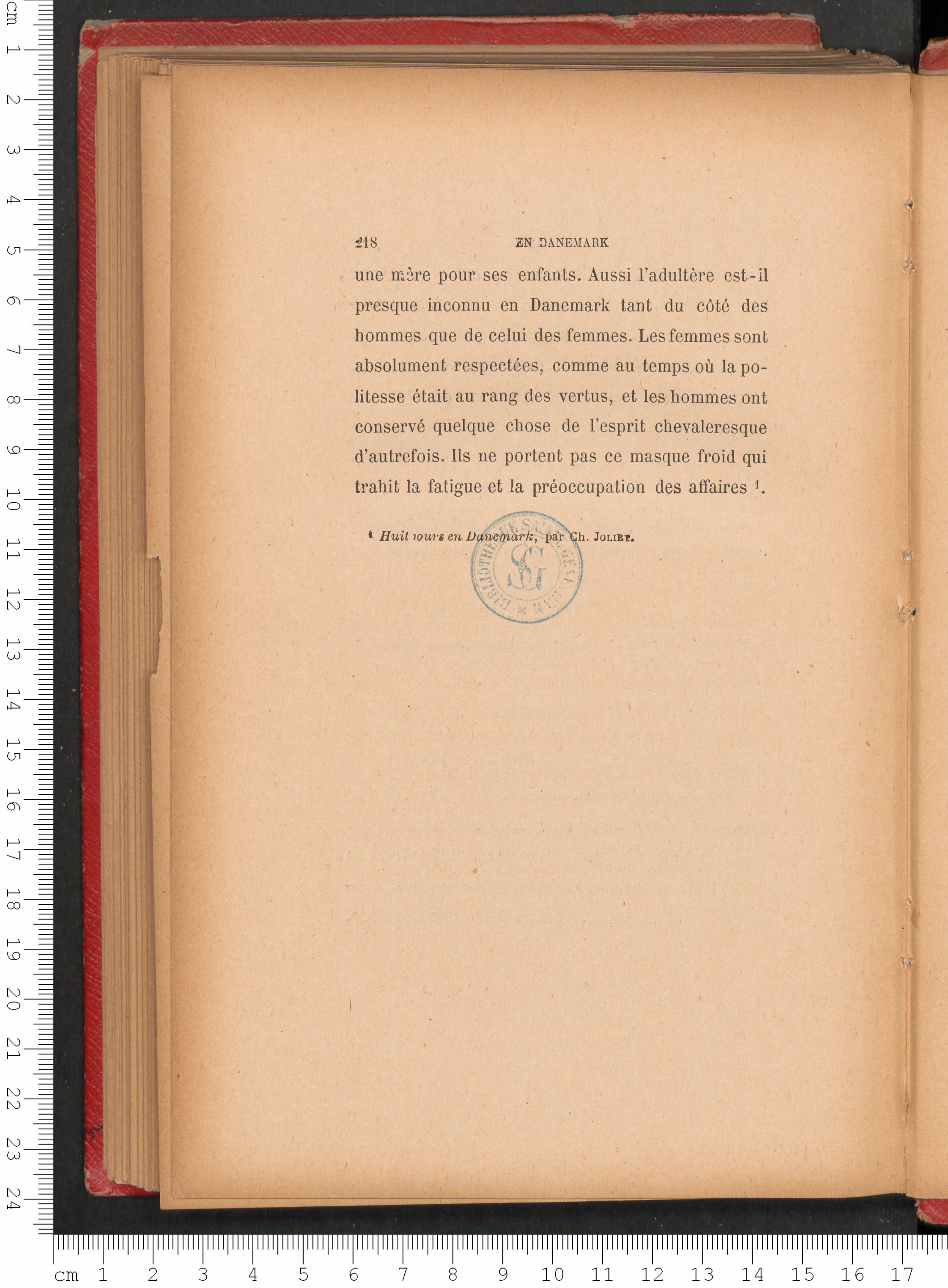


TABLE DES MATIÈRES

EN DANEMARK

5342

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.

